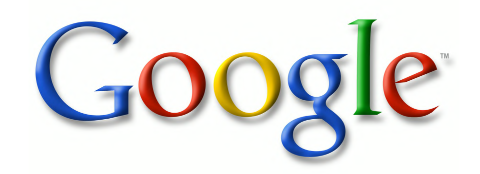
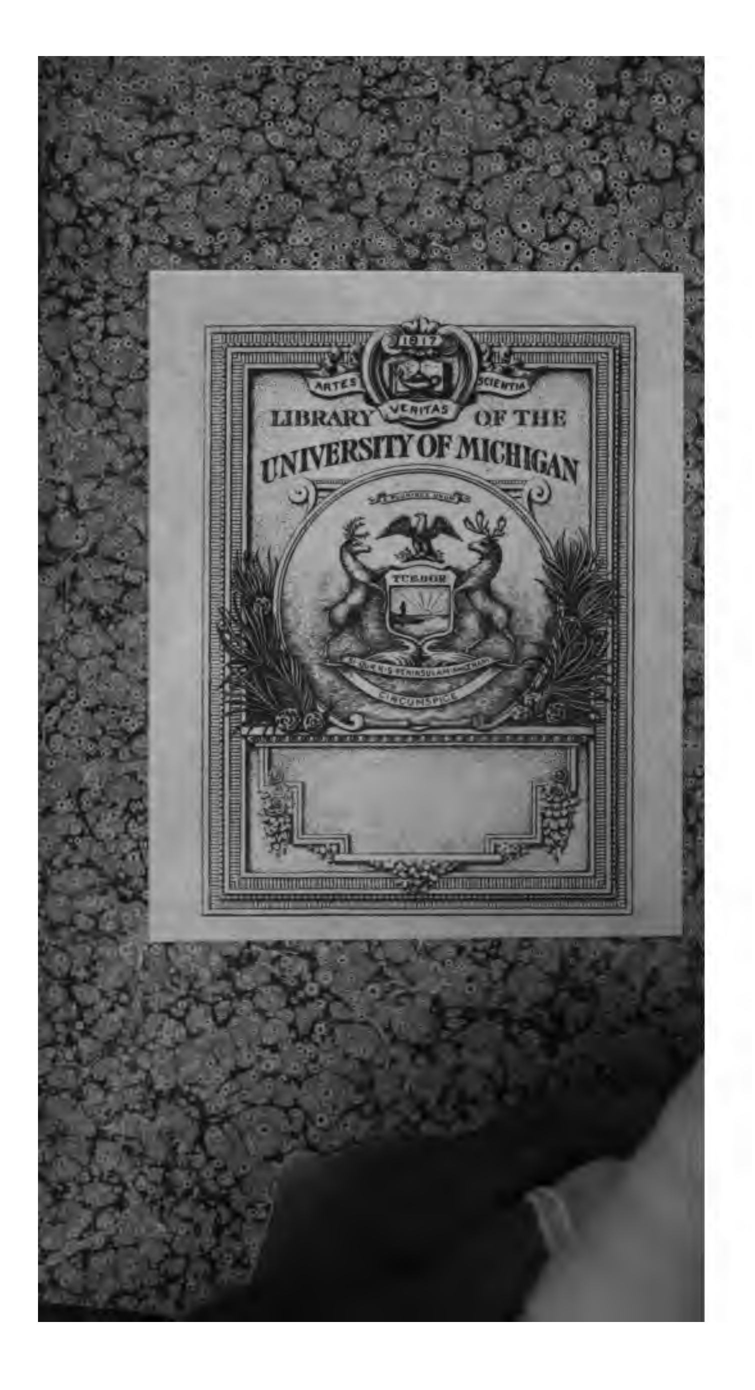
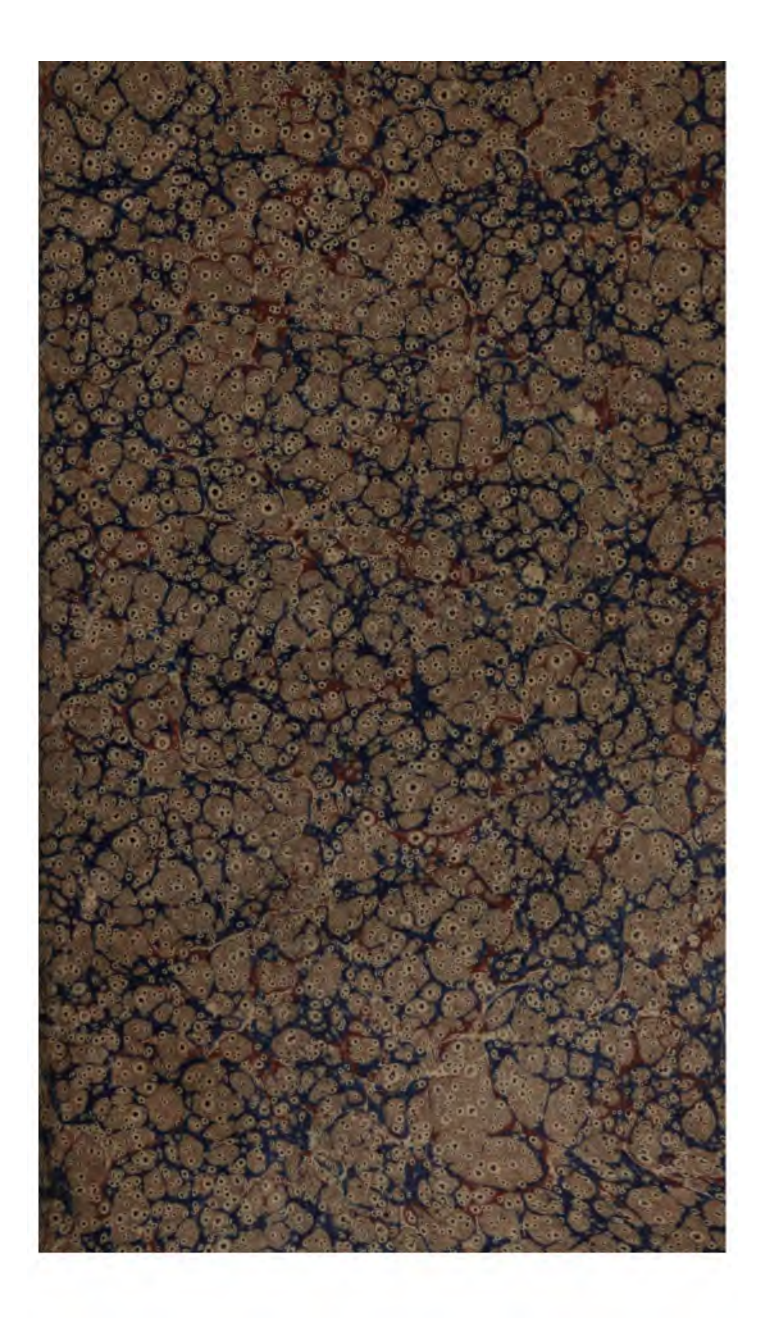



A 460311


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ABRÉGÉ

DU

VÉRITABLE ESPRIT

DE

ST. FRANÇOIS DE SALES.

TOME I.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR, QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

La Religion du Cœur, considérée dans ses rapports avec les confessions de foi, l'institution du saint ministère et l'infaillibilité de l'Eglise, en réponse à M. le professeur Alexandre VINET et à quelques autres ministres du canton de Vaud : 1 vol. in-8°.

Gémissements d'un Cœur catholique sur les préjugés d'un ministre de Genève, pour servir de Supplément à l'ouvrage intitulé : *La Religion du cœur considérée etc.* : 1 vol. in-12.

Vie de saint François de Sales, par le P. Nicolas Talon, de la Société de Jésus : 1 vol. in-18.

Abrégé de la Vie de saint François de Sales, par la sœur Madeleine de Changy, religieuse de la Visitation, secrétaire de sainte Chantal ; sixième édition, mise en style moderne : 1 vol. in-18.

Relation abrégée des travaux de l'Apôtre du Chablais, extraite d'un ouvrage intitulé : *Triomphe de la Croix en Chablais par les travaux apostoliques de saint François de Sales*, suivie d'un Appel de Mgr. Rey, évêque d'Annecy, au pélérinage de la chappelle des Allinges : 2 vol. in-32.

Divers Suppléments aux Œuvres de saint François de Sales, recueillis par l'abbé de Baudry : 1 vol. in-8.

ROANNE. — IMPR. DE A. FARINE.


S.T FRANÇOIS DE SALES,
Évêque de Genève.
Né en 1567, Décédé en 1622, Canonisé en 1665.

ABRÉGÉ

DU

VÉRITABLE ESPRIT

DE

ST. FRANÇOIS DE SALES,

PAR

L'ABBÉ DE BAUDRY, Louis Joseph

TOME PREMIER.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES,

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

PARIS, RUE POT-DE-FER-ST.-SULPICE, 8.

1844.

AVERTISSEMENT.

On a suivi dans cet Abrégé l'ordre que saint François de Sales a donné aux matériaux dont il a composé l'*Introduction à la vie dévote*. On a pensé que les disciples de ce saint Evêque, qui font de son *Introduction* leur lecture habituelle, verraient avec satisfaction qu'on leur donnât, sur les divers chapitres de cet excellent livre, une espèce de supplément.

On a placé à la fin de ce volume la bulle de canonisation de saint François de Sales, à laquelle on a joint quelques détails sur deux résurrections dont il est fait mention dans cette bulle.

Tel est le plan de cet ouvrage, dans lequel on s'est proposé de réunir tout ce qu'il y a de plus édifiant et de plus à la portée du commun des lecteurs, dans le livre intitulé : *Le Véritable Esprit de saint François de Sales (recueilli en partie des écrits de ce Saint, et en partie de l'ouvrage intitulé : « Esprit de Saint François de Sales, par Pierre Camus, évêque de Belley)*, mis en langage moderne par l'abbé de Baudry, 4 vol. in-8. »

Saint François de Sales dit dans la préface de son *Introduction à la vie dévote :* « Je n'ai point » voulu mettre de citations, parce que les doctes » n'en ont pas besoin, et que les autres ne s'en » soucient pas. »

A son exemple, on a omis les citations qui se trouvent en abondance dans l'ouvrage en 4 vol. in-8, dont celui-ci est l'abrégé.

PRÉFACE.

QUELQUES DÉTAILS CONCERNANT LE LIVRE DE L'INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE.

ARTICLE PREMIER.

Premiers matériaux du livre de l'*Introduction*.

Dans un sermon que saint de François de Sales fit le 24 janvier, jour de saint Timothée, il parla avec tant de chaleur et d'onction du zèle de ce saint Evêque pour le salut des âmes, que tout l'auditoire fondit en larmes. Louise de Châtel, épouse du baron de Charmoisy, fut surtout vivement émue ; c'était une dame qui brillait dans le monde par sa beauté et par les charmes de son esprit ; elle avait été élevée à la cour ; la nature et la fortune l'avaient comblée de leurs dons ; en un mot, elle possédait tous les avantages que les mondains estiment. Mais elle n'avait pas été insensible aux applaudissements et aux hommages que le monde lui prodiguait. Heureusement, elle fut si vivement touchée par le discours de l'homme de Dieu, qu'elle vint

se jeter à ses pieds pour déplorer la tiédeur de sa vie passée et se donner à Dieu sans réserve. Saint François de Sales la reçut comme une brebis qu'il était chargé de conduire dans les pâturages de la dévotion; il lui donna par écrit des avis qui ont été les premiers matériaux de l'*Introduction à la vie dévote.*

La protestation que la baronne de Charmoisy fit après sa confession générale, telle qu'elle se trouve dans l'*Introduction à la vie dévote*, part. 1, chap. 20, s'est conservée long-temps à l'église de Saint-Jacques de Paris, dans un reliquaire où M. Loisel, chancelier de Sorbonne et curé de la paroisse de Saint-Jacques, l'avait exposée, richement enchâssée. Elle était écrite de la main du saint Evêque et signée par sa pieuse pénitente, comme le contrat irrévocable de sa consécration au service de Dieu.

ARTICLE SECOND.

Détails plus circonstanciés sur la naissance du livre de l'*Introduction.*

L'*Introduction à la vie dévote* est adressée à Philothée, c'est-à-dire, à une âme qui désire aimer et servir Dieu, principalement dans la vie civile ou séculière. Ce livre était fait deux ans avant que son auteur pensât avoir écrit un livre. Pour comprendre cela, il faut se rappeler ce qu'il dit dans la préface :

« Ce n'a été ni par mon choix, ni par mon in-
» clination que cette *Introduction* paraît en public.
» Une âme vraiment pleine d'honneur et de vertu,
» ayant reçu de Dieu, il y a quelque temps, la
» grâce de vouloir aspirer à la vie dévote, désira
» ma particulière assistance pour cet objet; et
» moi qui avais depuis long-temps remarqué en elle
» beaucoup de disposition à la piété, je me rendis
» fort soigneux de la bien instruire; et l'ayant con-
» duite par tous les exercices convenables à son
» désir et à sa condition, je lui en laissai des mé-
» moires par écrit, afin qu'elle y eût recours quand
» elle en aurait besoin. Elle les communiqua dans
» la suite à un Religieux très-savant et très-pieux
» qui, pensant que plusieurs en pourraient tirer
» du profit, m'exhorta beaucoup à les publier; ce
» qu'il lui fut aisé de me persuader, parce que
» son amitié avait beaucoup de pouvoir sur ma vo-
» lonté, et son jugement une très-grande autorité
» sur le mien. »

Cette âme vraiment pleine d'honneur et de vertu, dont parle le Saint, était la baronne de Charmoisy, comme on l'a vu dans l'article précédent. Elle était issue d'une famille distinguée de Normandie; elle avait épousé un gentilhomme de Savoie, dont les terres étaient en partie dans le diocèse de Genève, où il faisait sa principale demeure. Il était proche parent de notre Saint. Cette dame ne

jugea pas pouvoir choisir un meilleur conducteur à la vie dévote que le saint évêque de Genève, qui était son pasteur diocésain et son cousin, du côté de son mari. Il s'appliqua à sa conduite avec un grand soin, et lui traça par écrit la plupart des enseignements qu'il lui donnait de vive voix, tant pour soulager la mémoire de cette personne, que pour se soulager lui-même en s'épargnant la fréquente répétition des mêmes préceptes. Cette pieuse dame, qui conservait soigneusement dans son cœur toutes les paroles de vie que Dieu lui faisait entendre par la bouche de son directeur, ne conservait pas avec moins d'empressement tout ce qu'il lui traçait par écrit, et elle fit, durant deux ans, un amas de ces divers mémoires qu'elle gardait précieusement, sans en perdre un seul; elle en fit des recueils qu'elle étiqueta selon les matières qui y étaient traitées, réunissant ensemble tous ceux dont les sujets avaient le plus de conformité, afin de s'en servir plus commodément dans l'occasion.

Son époux, qui était en Piémont, occupé à la guerre dans l'armée du duc de Savoie, laissait à sa femme le soin de toutes les affaires domestiques dont elle s'acquittait fort bien.

Il survint un procès de grande importance pour cette maison, qui obligea la baronne de Charmoisy d'aller à Chambéry, siége du sénat, pour solliciter son affaire. Elle y demeura pendant plus de six mois,

et elle prit, pendant son séjour, pour conducteur de son âme, le Père Jean Forrier, recteur du collége des jésuites, auquel notre Saint s'était lui-même plusieurs fois confessé. Comme elle était souvent dans le cas de lui demander ses avis, et que quelquefois *ils* ne lui paraissaient pas s'accorder avec ceux que lui avait donnés saint François de Sales, elle lui témoignait, dans ces rencontres, qu'il lui semblait que son premier directeur n'était pas tout-à-fait du même sentiment *que lui, et elle lui montrait* quelques-uns des mémoires que notre Saint lui avait donnés par écrit. Ce dévot religieux, qui était très-versé dans la vie spirituelle, les goûta fort, et les trouva pleins du suc le plus exquis de la vie spirituelle. C'est pourquoi il lui demanda si elle en avait un grand nombre. J'en ai tant, lui répondit-elle, que s'ils étaient mis en ordre, il y aurait de quoi faire un volume. Le Père Forrier lui témoigna le désir d'en avoir la communication; elle y consentit volontiers, et lui donna tout le temps qu'il voulut pour les feuilleter.

Le pieux Recteur en fut si satisfait qu'il lui demanda la permission de les faire transcrire, ce dont elle ne fit aucune difficulté. Les copies s'en multiplièrent parmi les jésuites de son collége, qui désirèrent avoir part à cet inestimable trésor.

Lorsque la baronne de Charmoisy retourna à Anneci, le Recteur écrivit par elle à notre Saint.

Il lui faisait des éloges de la vertu de cette dame et de sa conduite en la poursuite de son procès, qui avait eu une issue assez heureuse. Il le priait de continuer à cultiver ce terrain fertile, très-propre à porter toute sorte de vertus solides et vraiment chrétiennes, et qui tirait un très-grand profit des riches plantes spirituelles, dont sa plume l'avait orné.

Cette première lettre fut lue par notre Saint sans aucune réflexion sur ces plantes spirituelles. Le Père Forrier lui écrivit ensuite plusieurs autres lettres où il l'exhortait, le priait, le conjurait de ne point étouffer de si excellentes productions, et de ne point ensevelir dans les ténèbres de l'oubli des écrits qui étaient si dignes de la lumière du jour, et qui pourraient éclairer beaucoup d'âmes dans les voies de la justice et du salut.

Saint François de Sales ne pouvant deviner ce qu'il voulait dire, lui répondit que ses occupations ne lui laissaient pas le loisir nécessaire pour écrire, que du reste il n'avait aucun talent pour cela, et qu'il ne pouvait s'imaginer quel motif le poussait à lui faire ces remontrances.

A la fin, le Père Forrier lui marqua que s'il ne se déterminait pas à mettre au jour les excellentes instructions qu'il avait données par écrit à la baronne de Charmoisy, il penserait que ce serait retenir

la vérité captive, et priver les âmes d'un bien très-précieux, que de ne pas les faire imprimer lui-même. Notre Saint, étonné de ce langage, montra cette lettre à cette Dame, et la pria de lui expliquer cette énigme.

Elle lui répondit que le Père Forrier lui avait écrit aussi pour la prier de permettre qu'il mît au jour les mémoires qui lui avaient été donnés pour sa conduite particulière. « Quels mémoires, » lui dit le saint? « Ce sont, *lui répondit-elle*, les petits » écrits que vous m'avez donnés sur divers sujets de » dévotion pour le soulagement de ma mémoire. » « Et que pourrait-on faire de tous ces billets? » dit l'homme de Dieu. « Il y en a plus que vous ne pensez, » répliqua-t-elle. « *Je les ai communiqués* au » père Recteur, qui les a fait transcrire; et cette » copie forme un volume assez considérable. »

« Quoi! lui dit le Saint, ce bon Père a bien eu de » la patience de lire tous ces misérables écrits faits » pour votre usage! » « Oui, lui répondit-elle, et » il les a trouvés si beaux, qu'il m'a protesté n'avoir » jamais rien vu de plus utile et de plus édifiant; » c'est le sentiment général de tous les Pères de sa » maison, à qui il les a communiqués; chacun d'eux » s'est empressé d'en avoir des copies; et ils sont » résolus de publier cet ouvrage, si vous ne consentez pas à le faire vous-même. » « C'est une chose

» singulière, répliqua le saint Evêque, que l'on » m'assure que j'ai composé un livre sans que j'en » aie jamais eu la moindre pensée. Apportez-moi » tous ces mémoires, et que je voie ce que c'est. » Elle les lui apporta ; et à leur vue le Saint fut surpris de leur multitude, et s'étonna du soin qu'avait eu cette Dame de les recueillir et de les conserver.

Après qu'il les eut examinés, il écrivit au Père Forrier de bien se garder de mettre sous presse ces écrits décousus et détachés, à la publication desquels il n'avait jamais pensé ; il lui promit, au reste, que puisqu'il jugeait que ce qui avait été fait pour l'utilité d'une âme pourrait servir à d'autres, il mettrait ces divers écrits en ordre, et tâcherait de de les retoucher, de manière que la lecture n'en fût pas désagréable.

C'est ce qu'il a fait selon la forme que nous voyons au livre de l'*Introduction*, que l'on peut dire avoir été composé deux ans avant que son Auteur y pensât. Cependant l'expérience a fait connaître, qu'à proprement parler, le Saint-Esprit a été le premier auteur de cet ouvrage, et que le pieux Evêque n'en a été que comme le secrétaire ; car ce livre n'eut pas plus tôt vu le jour, qu'il apporta dans les esprits une grande lumière sur les moyens de faire son salut dans le monde, et sur les exercices de vertus par la pratique desquels on peut, en res-

tant dans l'état séculier, s'élever à la plus haute perfection.

ARTICLE TROISIÈME.

Critiques auxquelles fut exposé le livre de l'Introduction.

Le pieux vieillard Siméon ayant prédit du Fils de Dieu qu'il serait en butte à la contradiction, il ne faut pas s'étonner que la doctrine évangélique porte aussi ce sceau du grand Roi. Il se trouva des hommes qui attaquèrent l'*Introduction* comme contenant une morale relâchée.

Notre Saint parle de ces contradictions dans la préface de son *Traité de l'amour de Dieu ;* mais avec tant de douceur, que les accents de ce cygne eussent été capables de charmer des lions. Voici ses paroles :

« Je mis en lumière l'*Introduction à la vie dévo-
» te*, dont je n'ai rien à te dire, mon cher lecteur,
» sinon que si ce livre a reçu généralement un doux
» et gracieux accueil, même des plus excellents
» prélats et docteurs de l'Eglise. Il n'a pas été
» pourtant à l'abri d'une rude censure de la part
» de quelques-uns, qui ne m'ont pas seulement blâ-
» mé, mais m'ont âprement bafoué en public,
» parce que j'ai enseigné à Philothée que le bal
» était une action indifférente de soi-même, et
» qu'en récréation on peut dire des plaisanteries.

SECONDE PARTIE.

DIVERS EXERCICES DE PIÉTÉ.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

VÉRITABLE ESPRIT

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

PREMIÈRE PARTIE.

FONDEMENTS D'UNE VÉRITABLE ET SOLIDE DÉVOTION.

CHAPITRE PREMIER. *

EN QUOI CONSISTE LA VÉRITABLE ET VIVE DÉVOTION.

ARTICLE PREMIER.

De la Dévotion.

Saint François de Sales, dans une de ses lettres, explique fort clairement en quoi consiste la dévotion.

« La vertu de dévotion, dit-il, n'est autre chose » qu'une inclination générale et une promptitude » d'esprit à faire ce qu'on connaît être agréable à » Dieu. C'est cette dilatation de cœur dont David » disait : *J'ai couru en la voie de vos commande-* » *ments*, quand vous avez dilaté mon cœur. Ceux » qui sont simplement gens de bien cheminent en » la voie de Dieu ; mais les dévots courent, et » quand ils sont bien dévots, ils volent. Maintenant

(*) Ce chapitre peut servir de supplément au premier chapitre de la première partie de l'*Introduction à la Vie dévote*.

» je vous donnerai quelques règles qu'il faut observer pour être vraiment dévot.

» Il faut, avant toutes choses, pratiquer les commandements généraux de Dieu et de l'Eglise qui sont établis pour tout fidèle chrétien ; et sans cela, il ne peut y avoir aucune dévotion.

» Outre les commandements généraux, il faut soigneusement observer les commandements particuliers qui concernent chacun par rapport à son état ; et celui qui ne le fait pas, quand bien même il ressusciterait les morts, ne laisserait pas d'être en état de péché, et il serait damné, s'il mourait sans avoir fait pénitence. Par exemple, il est commandé aux évêques de visiter leurs brebis, de les enseigner, les redresser, les exhorter ; si je ne fais pas cela, je me perds, quand même je demeurerais toute la semaine en oraison, et que je jeûnerais tous les jours de ma vie. Qu'une personne mariée fasse des miracles, et qu'elle néglige ses enfants, elle est pire qu'un infidèle, dit saint Paul ; et ainsi des autres.

» Voilà donc deux sortes de commandements qu'il faut soigneusement observer pour fondement de toute dévotion ; et néanmoins la vertu de dévotion ne consiste pas à les pratiquer, mais à le faire avec promptitude et volontiers. Or, pour acquérir cette promptitude, il faut employer plusieurs considérations.

» La première est que Dieu le veut ainsi, et il est bien raisonnable que nous fassions sa volonté ;

» car nous ne sommes en ce monde que pour cela. » Hélas ! tous les jours nous lui demandons que sa » volonté soit faite ; et quand le moment vient de » la faire, nous avons tant de peine ! Nous nous » offrons à Dieu si souvent, nous lui disons : *Sei-* » *gneur, je suis vôtre, voilà mon cœur ;* et quand » il veut nous employer, nous sommes si lâches ! » Comment pouvons-nous dire que nous sommes » siens, si nous ne voulons pas accommoder no- » tre volonté à la sienne ?

» La seconde considération est de penser à la na- » ture des commandements de Dieu, qui sont doux » et aimables, non-seulement les commandements » généraux, mais encore ceux qui sont particuliers » à notre état. Qu'est-ce donc qui nous les rend » fâcheux ? rien certainement, sinon notre propre » volonté, *qui veut régner* en nous à *quelque prix* » que ce soit, et qui est tellement attachée à sa » prétendue liberté, que les choses que peut-être » elle désirerait, si on ne les lui commandait pas, » elle les rejette quand on les lui commande.

» De cent mille fruits délicieux, Eve choisit celui » qu'on lui avait défendu; et peut-être que si on » le lui eût permis, elle n'en aurait pas mangé. En » un mot, nous voulons servir Dieu, mais selon » notre volonté, et non selon la sienne.

» Saül avait ordre de détruire tout ce qu'il ren- » contrerait dans le pays d'Amalec ; il ruina tout, » hormis ce qui était précieux qu'il réserva, et il » dit que c'était pour en faire un sacrifice ; mais

» Dieu lui déclara qu'il ne voulait point de sacri-
» fice contraire à l'obéissance.

» Dieu me commande de travailler au salut des
» âmes, j'aurais tort de vouloir me livrer à une vie
» de contemplation; la vie contemplative est bonne,
» mais elle cesse de l'être lorsqu'elle tourne au
» préjudice de l'obéissance. Ce n'est pas à nous
» de choisir selon notre volonté; il faut vouloir ce
» que Dieu veut. Et si Dieu veut que je le serve en
» une chose, je ne dois pas vouloir le servir en
» une autre.

» Dieu veut que Saül le serve en qualité de roi
» et de capitaine, et Saül veut le servir en qualité
» de prêtre; il n'y a point de doute que celle-ci
» ne soit plus excellente que l'autre; mais néan-
» moins Dieu ne se paie point de cela, il veut être
» obéi.

» Dieu avait donné de la manne aux enfants d'Is-
» rael, c'était une nourriture très-délicieuse; et
» voilà qu'ils ne s'en soucient pas, mais regrettent
» les ognons de l'Egypte. C'est notre pauvre na-
» ture qui veut toujours que sa volonté soit faite,
» et non celle de Dieu. Or, à mesure que nous au-
» rons moins de propre volonté, celle de Dieu sera
» plus aisément observée par nous.

» Il faut considérer encore qu'il n'y a aucun état
» qui n'ait ses ennuis, ses amertumes et ses dé-
» goûts; d'où il arrive qu'excepté ceux qui sont
» pleinement résignés à la volonté de Dieu, chacun
» voudrait changer sa condition contre celle des

» autres. Ceux qui sont évêques voudraient ne l'ê-
» tre pas ; ceux qui sont mariés voudraient ne l'ê-
» tre pas, et ceux qui ne le sont pas voudraient
» l'être. D'où vient cette inquiétude générale des
» esprits, sinon d'une certaine aversion que nous
» avons pour la contrainte, et d'une malignité d'es-
» prit qui nous fait penser que chacun est mieux
» que nous ?

» Quiconque n'est pas pleinement résigné, se
» tournera en vain deçà et delà ; il n'aura jamais
» de repos. Ceux qui ont la fièvre ne trouvent point
» de place bonne, ils n'ont pas demeuré un quart
» d'heure dans un lit qu'ils voudraient être dans un
» autre ; ce n'est pas le lit qui en est la cause, mais
» c'est la fièvre qui les tourmente partout. Une per-
» sonne qui n'a point la fièvre de la propre vo-
» lonté, se contente de tout, pourvu que Dieu soit
» servi. Elle ne se soucie pas en quelle qualité Dieu
» l'emploie ; tout lui est égal, pourvu qu'elle fasse
» la volonté divine.

» Mais ce n'est pas tout, il faut non-seulement
» vouloir faire la volonté de Dieu, il faut encore,
» pour être dévot, la faire gaîment. Si je n'étais
» pas évêque, peut-être que, sachant ce que je
» sais, je ne voudrais pas l'être ; mais l'étant, non-
» seulement je suis obligé de faire ce que cette pé-
» nible vocation requiert, mais je dois le faire
» joyeusement, me plaire en cela, et l'avoir pour
» agréable. C'est la maxime de saint Paul, qui re-
» commande *que chacun demeure en sa vocation*
» *devant Dieu.*

» Il ne faut pas porter la croix des autres, mais
» la sienne; et pour que chacun porte la sienne,
» notre Seigneur veut que chacun renonce à soi-
» même, c'est-à-dire à sa propre volonté. *Je vou-*
» *drais bien ceci et cela, je serais mieux ici et là :*
» ce sont des tentations. Notre Seigneur sait bien
» ce qu'il fait; faisons ce qu'il veut, demeurons
» où il nous a mis.

» Il faut aimer ce que Dieu aime; or il aime l'é-
» tat où il nous a placés; aimons-le donc bien aussi,
» et ne nous arrêtons pas à penser à celui des au-
» tres. Faisons notre besogne; à chacun sa croix
» n'est pas trop. Mêlez doucement l'office de Mar-
» the à celui de Magdeleine; faites soigneusement le
» devoir de votre état, et rentrez souvent en vous-
» mêmes, vous mettant en esprit aux pieds de no-
» tre Seigneur, et lui disant : *Mon bon Maître,*
» *soit que je coure, soit que je m'arrête, je suis*
» *toute vôtre et vous tout à moi; vous êtes mon*
» *époux, et tout ce que je ferai, c'est pour l'a-*
» *mour de vous.* »

ARTICLE SECOND.

De la Dévotion fervente.

La véritable dévotion fervente tient le milieu entre deux excès, dont l'un est une ferveur vicieuse et inconsidérée que l'on reconnaît à la sollicitude, au souci et à un empressement que le saint évêque de Genève, avait coutume d'appeler le poison de la dévotion. Il y a d'un autre côté une certaine lan-

gueur et une lâcheté spirituelle qui est un manque de ferveur, et qui est très-contraire à la dévotion ; car celle-ci est un soin actif et diligent, et la langueur dont je parle est une paresse et une négligence.

La vraie dévotion réside au milieu de ces deux extrémités ; c'est une promptitude et une activité modérée et réfléchie qui fait tout en son temps, avec nombre, poids et mesure. Cette ferveur judicieuse nous apprend à ne pas porter les choses à un excès blâmable, mais à nous tenir toujours dans les bornes d'une sage modération ; elle règle le zèle, elle l'empêche de devenir un zèle indiscret et sans science, qui gâte les affaires plus qu'il ne les avance ; en un mot elle marche sous la conduite de la vraie prudence chrétienne, à laquelle il appartient de diriger nos actions à une fin parfaite. Si elle fait moins de choses, elle les fait mieux ; si elle fait peu, elle le fait avec tant d'amour, de soin et d'attention, qu'elle rend grandes et excellentes des actions qui, considérées en elles-mêmes, seraient petites.

ARTICLE TROISIÈME.

D'un grand secret pour entretenir la véritable dévotion.

Voici les avis que saint François de Sales donne dans une lettre à une personne qui commençait à marcher dans les voies de la dévotion.

« Je me réjouis de vous voir entrer dans la voie » d'une véritable dévotion qui commence à déta- » cher le cœur de toutes les choses du monde, afin » qu'il soit tout à Dieu pour n'aimer que ce que » Dieu aime, pour faire sa volonté et suivre ses » conseils, pour fuir avec un soin extrême tout ce » qui peut l'offenser, pour mortifier vos passions, » pour régler votre vie sur les maximes de Jésus- » Christ, et pour vous rendre humble et patient. » Car le grand secret pour entretenir une bonne » dévotion, c'est d'avoir beaucoup d'humilité : » soyez humble, et Dieu sera pour vous, et il ap- » puiera votre bonne volonté. Donnez-vous à lui » sans déguisement et sans réserve ; dites-lui du » fond de votre cœur que si, jusqu'à présent, vous » ne l'avez pas assez bien servi, vous le priez de » vouloir bien vous pardonner et vous fortifier dans » la résolution que vous avez prise de vous déta- » cher de toutes les affections du monde, et de ne » vous attacher à rien autre qu'à l'aimer de tout » votre cœur et à le servir fidèlement. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Quelques maximes qui doivent servir de guide à l'âme dévote.

Saint François de Sales avait fort à cœur certaines maximes fondamentales qu'il expose en ces termes dans une de ses lettres :

« Il n'y a besoin, pour vivre constamment en » dévotion, que d'établir de fortes et excellentes » maximes en son esprit.

» La première est celle de saint Paul : *tout con-* » *court au bien de ceux qui aiment Dieu.* Et effec- » tivement puisque Dieu peut et sait tirer le bien » du mal, pour qui fera-t-il cela sinon pour ceux » qui se sont donnés à lui sans réserve. Oui, » même les péchés que l'on a eu le malheur de » commettre, deviennent, après qu'on s'est con- » verti, un moyen dont se sert la divine Providence » pour procurer le bien de ceux qui sont ses en- » fants. Jamais David n'aurait été si plein d'humi- » lité, s'il n'eût péché ; ni Magdeleine si pleine » d'amour pour son Sauveur, s'il ne lui eût remis » tant de péchés, et jamais il ne les lui eût remis » si elle ne les eût commis.

« Considérez ce grand ouvrier de miséricorde ; » il convertit nos misères en grâces et fait la théria- » que salutaire qui guérit nos âmes du venin de la » vipère de nos iniquités. Dites-moi donc, je vous » prie, que ne fera-t-il pas de nos afflictions, de nos » souffrances, des persécutions que nous éprouvons?

» lement je sois en la gloire de mon Dieu. Nous
» allons à l'éternité, nous y avons presque déjà l'un
» des pieds. Pourvu qu'elle nous soit heureuse,
» qu'importe que ces instants transitoires nous
» soient fâcheux? Est-il possible que nous sachions
» que nos tribulations de trois ou quatre jours opè-
» rent tant d'éternelles joies, et que nous ne vou-
» lions pas les supporter? Rappelez à votre esprit
» cette sentence:

Tout ce qui n'est pas pour l'éternité,
Ne peut être que vanité.

» La cinquième maxime est celle de l'Apôtre:
» *A Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon en*
» *la croix de mon Jésus!* Plantez en votre cœur
» Jésus crucifié, et toutes les croix de ce monde
» vous sembleront des roses. Ceux qui sont piqués
» des épines de la couronne de notre Seigneur,
» qui est notre chef, ne sentent guère les autres
» piqûres. »

CHAPITRE SECOND. *

LA VÉRITABLE DÉVOTION CONVIENT A TOUS LES ÉTATS DE LA SOCIÉTÉ.

ARTICLE PREMIER.

Caractère de la véritable dévotion.

Saint François de Sales avait pour maxime, que l'on devait regarder comme une fausse dévotion, non-seulement celle qui empêcherait l'exercice des devoirs du légitime état de chacun, mais encore celle qui ne s'y plierait et ne s'y accommoderait pas avec tranquillité. Il assurait que la vraie dévotion est à l'égard de chaque état légitime, comme la liqueur qui prend la forme du vase où elle est mise. Et en effet, qu'est-ce qu'être parfaitement dévot en son état? c'est remplir tous les devoirs de sa condition avec ferveur, activité et allégresse, pour l'honneur de Dieu et pour son amour. En agissant pour honorer Dieu, on lui rend un culte qui est une espèce d'acte de religion; en agissant pour son amour on fait un acte de la vertu de charité, et en se portant à ces actes de religion et de charité avec ferveur, activité et allégresse, on les rend en même temps des actes d'une vraie dévotion. Agir

* Supplément à chap. 3 de part. 1. *Introduction à la Vie dévote.*

ainsi, c'est être parfaitement dévot en son état ; c'est servir Dieu par amour de la manière qu'il le désire ; c'est être selon son cœur et marcher selon sa volonté.

ARTICLE SECOND.

La véritable dévotion a pour objet les vertus propres à notre état.

Saint François de Sales blâmait souvent un défaut assez ordinaire aux personnes qui font une profession particulière de piété. Ce défaut est de s'appliquer à l'exercice des vertus les moins convenables à leur état, et de négliger celles qui y sont le plus conformes. « Cela vient, disait-il, du dégoût que » la plupart des hommes ont pour l'état auquel ils » sont attachés par devoir. »

Ce n'est pas que ces exercices ne soient bons et saints en eux-mêmes, mais cela ne suffit pas ; il faut encore qu'ils soient bons relativement aux circonstances des lieux, des temps, des personnes et des conditions. La vertu hors de l'ordre n'est plus vertu; c'est un poisson hors de l'eau, c'est un arbre transplanté dans une terre qui ne lui est pas propre.

ARTICLE TROISIÈME.

Accord de la dévotion avec le soin des affaires domestiques.

Saint François de Sales comparait le travail d'une personne vraiment dévote à celui d'une laborieuse abeille, ainsi qu'on le voit dans une lettre qu'il

écrivit à une dame : « Demeurez en paix, ma très-
» chère fille, marchez fidèlement dans le chemin
» où Dieu vous a mise ; ayez bien soin de contenter
» saintement celui qu'il vous a donné pour époux ;
» et comme une petite abeille, en faisant soigneu-
» sement le miel de la sainte dévotion, faites en-
» core bien la cire de vos affaires domestiques ; car
» si l'un est doux au goût de notre Seigneur, qui,
» étant en ce monde, mangea le beurre et le miel,
» l'autre aussi est à son honneur, puisqu'il sert à
» faire les cierges allumés de l'édification du pro-
» chain. »

ARTICLE QUATRIÈME.

On peut être saint à la cour et dans le plus grand monde.

Tout le monde dit du mal de la cour, et on l'appelle l'Egypte, la maison d'esclavage et de servitude. Le saint évêque de Genève ne croyait pas que ce pays fût si contraire à la sainteté lorsque la volonté de Dieu nous y plaçait. Une âme qui est fidèle à correspondre aux mouvements de la grâce, peut faire son salut partout, et il n'y a point d'air si contagieux dont ce préservatif céleste ne surmonte la malignité. Abraham dans le pays des Chananéens, Loth dans une ville exécrable, et Job en la terre de Hus, furent saints au milieu des méchants.

Voici ce que le saint évêque enseigne sur ce sujet dans son Traité de l'amour de Dieu : « David, et
» après lui saint Louis, parmi tant de traverses, de

» travaux et d'affaires, soit en paix, soit en guerre, » ne laissaient pas de chanter du fond du cœur :

» Que veut mon cœur, sinon Dieu,
» De ce qu'au ciel on admire?
» Qu'est-ce que dans ce bas lieu,
» Sinon Dieu, mon cœur respire?

» Saint Bernard n'était point arrêté dans ses pro- » grès en ce saint amour, quoiqu'il fût dans les » cours et dans les armées des grands princes, où » il s'employait à conduire les affaires d'état au ser- » vice de la gloire de Dieu. Il changeait de lieu, » mais il ne changeait point de cœur, ni son cœur » d'amour, ni son amour d'objet ; et pour me servir » de ses propres expressions : *Ces changements se* » *faisaient en lui, mais lui-même ne changeait* » *pas*, puisque, quoique ses occupations fussent » fort différentes, il était indifférent à toutes les » occupations, et ne recevait pas la couleur des af- » faires et des conversations, comme le caméléon » reçoit celle des lieux où il se trouve ; mais il de- » meurait toujours uni à Dieu, toujours blanc en » pureté, toujours vermeil de charité, et toujours » plein d'humilité.

» Je sais bien, Théotime, l'avis que donnent » les sages :

» Ah! qu'il fuie la cour, et quitte les palais,
» Qui veut vivre dévot! Rarement aux armées,
» On voit de piété les âmes animées.
» La foi, la sainteté sont filles de la paix.

» Je sais aussi que les Israélites avaient raison

» de répondre aux Babyloniens qui les pressaient
» de chanter les sacrés cantiques de Sion :

» Hélas ! mais en quelle musique,
» En ce triste bannissement,
» Pourrions-nous chanter saintement
» Du Seigneur le sacré cantique ?

» Mais ne voyez-vous pas aussi que ces pauvres
» gens étaient non-seulement parmi les Babylo-
» niens, mais encore captifs des Babyloniens ? Qui-
» conque est esclave des faveurs de la cour, des
» succès du palais, de l'honneur de la guerre, ô
» Dieu ! c'en est fait, il ne saurait chanter le can-
» tique de l'amour divin. Mais celui qui n'est à la
» cour, à la guerre, au palais que par devoir,
» Dieu l'assiste, et la douceur céleste lui sert d'an-
» tidote pour le préserver de la peste qui règne en
» ces lieux. »

Il y a des poissons qui, au lieu de devenir plus mauvais, deviennent au contraire meilleurs et d'un goût plus savoureux quand ils quittent les eaux salées de la mer, pour entrer dans les eaux douces des rivières, comme les saumons. On dit aussi que les roses redoublent leur odeur quand elles sont placées auprès des plantes d'ail. De même il y a des âmes qui redoublent de piété dans les lieux où le libertinage et l'indévotion méprisent et insultent audacieusement la vertu. Celle de notre saint était de cette trempe ; car sachant que celui qui a été consacré à Dieu ne doit point s'embarrasser dans les intrigues du siècle, il en parle en ces termes dans une de

ses lettres à une personne de confiance : « Il faut » avouer qu'en matière de négociations et d'affaires, surtout mondaines, je suis plus pauvre prêtre que je ne fus jamais, ayant, grâces à Dieu, » appris à la cour, à être plus simple et moins » mondain. »

ARTICLE CINQUIÈME.

Il ne faut pas blâmer la dévotion des personnes qui vivent dans le monde.

Saint François de Sales disait souvent que la grâce agit d'ordinaire comme la nature, mais non comme l'art ; car l'art ne représente que l'extérieur, ainsi qu'on le voit dans la peinture et la sculpture ; mais la nature commence ses ouvrages par l'intérieur, en sorte que les naturalistes assurent que dans l'homme le cœur est la première partie qui donne signe de vie.

C'est pourquoi, quand il voulait faire passer une âme de la vie mondaine à la vie dévote, il ne s'arrêtait pas à l'extérieur. Il ne disait rien ni des cheveux, ni des habits, ni de semblables autres choses. Il ne parlait qu'au cœur et que du cœur, sachant que quand une fois cette forteresse est emportée, le reste ne tient plus, et ne fait aucune résistance.

« Quand le feu est dans une maison, disait-il, » l'on jette tous les meubles par les fenêtres ; de » même quand le véritable amour de Dieu pos-

» sède un cœur, tout ce qui n'est point de Dieu lui » semble fort peu de chose. »

Voici un trait de cette sage conduite. Une dame de grande qualité embrassa la vie dévote sous la conduite de ce saint évêque. On remarqua aussitôt en elle un grand changement ; elle devint plus assidue au service divin ; elle faisait ses délices de la prière, de la fréquentation des sacrements et des autres exercices de piété ; elle s'appliquait au soulagement et au service des pauvres, à la visite des malades et des hôpitaux ; mais malgré tout cela elle était néanmoins aussi parée qu'auparavant, et plusieurs s'en étonnaient. Il y en eut qui murmurèrent hautement contre elle et contre son saint conducteur. Il y en eut même qui taxèrent cette dame d'hypocrisie, quoique sa conduite ne présentât rien qui pût autoriser de tels soupçons ; car si elle se parait, ce n'était pas qu'elle eût de l'affection pour les vains ornements, mais elle agissait ainsi pour suivre la volonté de son mari qui n'avait pas jugé à propos qu'elle retranchât rien de ses ajustements. Elle imitait Esther qui mettait ses plus beaux ornements pour plaire aux yeux d'Assuérus, son époux, quoiqu'elle eût en horreur cette vaine pompe.

Il arriva un jour qu'une personne fort simple vint avertir le saint Evêque que cette dame faisait murmurer le monde par sa conduite, et qu'on était scandalisé qu'elle n'eût pas même quitté ses pendants d'oreille, en sorte qu'on s'étonnait beaucoup qu'étant son confesseur, il ne l'eût pas avertie de

renoncer à un ornement si vain, si superflu et si inutile. « Vraiment, lui répondit-il avec son air » gracieux, je vous assure que je ne savais pas en- » core si elle avait des oreilles; car elle vient se » confesser la tête enveloppée d'une coiffe, ou d'une » écharpe si grande, que je ne la vois point. Au » reste, je crois que la sainte femme Rebecca, qui » était bien aussi vertueuse qu'elle, ne perdit rien » de sa sainteté en portant les pendants d'oreilles » qu'Eliézer lui présenta de la part d'Isaac. »

Il arriva aussi que cette dame, qui avait porté quelque temps un bijou orné de diamants, en fit faire une croix d'or où elle fit enchâsser les mêmes diamants, et elle portait cette croix sur sa poitrine, comme auparavant elle avait porté ce bijou. On vint encore rapporter cela au saint Evêque, en accusant cette dame d'agir par vanité, et de se rendre ridicule. Il répondit : « Je m'étonne que vous le trou- » viez mauvais, car au contraire cela m'édifie » beaucoup. Mais voilà comme la croix sert de scan- » dale aux uns et d'édification aux autres. Ah! » que je voudrais que toutes les parures des dames » fussent changées en croix, ornées de diamants et » de pierres précieuses! N'est-ce pas faire servir au » tabernacle les vases des Egyptiens? Le joyau pré- » cieux du grand saint Paul n'était-il pas la croix » dans laquelle il déclare qu'il se glorifiait? A quel » meilleur usage pourrait-elle employer ses joyaux, » qu'à orner l'étendard de notre rédemption? »

Il fait mention de cette croix dans une lettre qu'il

écrivit long-temps après à cette dame. « Je me souviens, lui dit-il, de la croix extérieure que vous portiez sur votre cœur quand j'ai eu l'avantage de vous voir ; et ce m'est un motif pour vous exhorter à bien aimer votre croix, ma chère dame, car elle est toute d'or, si vous la regardez avec des yeux d'amour ; et quoique d'un côté vous y voyiez l'amour de votre cœur, mort et crucifié, percé de clous et d'épines, vous y trouverez de l'autre un assemblage de pierres précieuses pour en composer la couronne de gloire qui vous attend, si, en attendant de l'avoir, vous portez amoureusement celle d'épines avec votre Roi qui a tant voulu souffrir pour entrer dans le lieu de sa félicité. »

Voilà comment, en toute rencontre, il prenait sujet d'élever son esprit à Dieu, et d'y porter les âmes qui voulaient suivre ses avis et marcher sous sa direction.

ARTICLE SIXIÈME.

En quoi consiste pour chacun la perfection de son état.

Saint François de Sales disait que l'occupation la plus sérieuse de la vie d'un vrai chrétien était de tendre sans cesse à la perfection de son état, c'est-à-dire de se perfectionner de plus en plus dans l'état et la condition où il se trouvait. Or la perfection de l'état de chacun est de bien rapporter les moyens à la fin, en se servant des moyens qui sont propres

à son état pour faire des progrès dans l'amour divin, en qui seul consiste la vraie et essentielle perfection du christianisme, et sans lequel rien ne peut être appelé parfait; car si une chose parfaite est celle à laquelle rien ne manque; et si aucune vertu ne peut arriver à la fin dernière, qui est la gloire de Dieu, que par l'amour divin, il est clair qu'aucune vertu, sans l'amour de Dieu, ne peut porter le nom de vertu parfaite, et par conséquent ne peut nous faire parvenir à la vraie perfection de notre état.

Sur toutes choses donc, ayons l'amour de Dieu; car c'est le lien de la perfection qui non-seulement nous lie et nous unit à Dieu, mais qui réunit ensemble toutes les vertus et les rapporte à leur véritable centre, qui est Dieu et sa gloire. Visons par là à la perfection de notre état; et nous parviendrons ainsi à la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.

ARTICLE SEPTIÈME.

§ I.

Il faut demeurer de bon cœur dans l'état où l'on se trouve engagé.

Saint François de Sales donne, dans une de ses lettres, des avis très-importants à une dame mariée :

« Je vous dis, mais, ma très-chère fille, je vous
» le dis fermement, que vous fassiez avec fidélité
» la volonté de Dieu, et que vous vous soumettiez
» à sa providence, acquiesçant en toute humilité

» et sincérité au bon plaisir céleste, par lequel
» vous vous trouvez en l'état où vous êtes. Il faut
» que l'on demeure dans la barque en laquelle on
» est pour faire le trajet de cette vie à l'autre, et
» que l'on y demeure volontiers et de bon cœur,
» parce que, encore que quelquefois nous n'y ayons
» pas été mis de la main de Dieu, mais de la main
» des hommes; néanmoins après cela, lorsque nous
» y sommes, Dieu veut que nous y soyons, et par
» conséquent il faut donc y être avec douceur et
» volontiers.

» Que ma chère fille, acquiesçant à la volonté
» divine, dise souvent de tout son cœur : *Oui,*
» *Père éternel, je veux être ainsi, parce qu'il*
» *vous est agréable que je sois ainsi.*

» Je vous conjure d'être bien fidèle à la pratique
» de cet acquiescement et de cette dépendance de
» l'état où vous êtes; et par conséquent, ma chère
» fille, il faut que vous nommiez quelquefois, se-
» lon les rencontres, les personnes dont vous avez
» le nom en aversion; et quand vous parlerez à la
» principale de ces personnes, il faut que quelque-
» fois vous employiez, dans vos avis, des paroles
» de respect. Ce point est de telle importance pour
» la perfection de votre âme, que je l'écrirais vo-
» lontiers de mon sang.

» En quoi voulons-nous témoigner notre amour
» envers celui qui a tant souffert pour nous, si ce
» n'est dans les aversions, les répugnances et les
» contradictions? Il faut pousser notre front dans

» des châteaux en Espagne, puisqu'il nous faut » habiter en France ? C'est ma vieille leçon, et » vous la comprenez bien ; dites-moi si vous la pra- » tiquez bien.

» Je vous prie, réglez vos exercices et tâchez de » vous y conformer aux inclinations de votre époux. » Moquez-vous de ces attaques frivoles par les- » quelles votre ennemi vous représente les vanités » du monde, comme s'il devait vous arriver de vous » y engager de nouveau ; moquez-vous-en, dis-je, » comme d'une niaiserie ; il ne faut point de ré- » ponse à ces tentations que celle que fit notre Sei- » gneur au démon : *Retire-toi, Satan, car il est » écrit, vous ne tenterez point le Seigneur votre » Dieu.* Ma chère fille, nous sommes dans le che- » min des saints ; marchons-y courageusement, » malgré les difficultés qui y sont. »

§ III.

Il faut se plaire dans l'état où l'on se trouve engagé.

Saint François de Sales ne voulait pas seulement qu'on demeurât dans son état, mais encore qu'on s'y plût pour l'amour de Dieu ; car se plaire en sa condition est une espèce de paradis en cette vie, et s'y déplaire est une sorte de petit enfer ; c'est faire comme les galériens qui rament malgré eux.

Il disait à ceux qui avaient envie de changer d'état, qu'ils trouveraient peut-être ailleurs des difficultés pour le salut auxquelles ils ne s'attendaient

pas ; que le mal vient ordinairement de nos défauts et de nos imperfections, plutôt que de l'état où nous nous trouvons ; et que, comme en changeant d'état nous ne quittons pas nos défauts et nos imperfections, nous retrouvons souvent ailleurs des difficultés non moins grandes que celles que nous avions voulu éviter, parce que partout nous nous retrouvons nous-mêmes.

Il s'élevait surtout contre ceux qui, ne pouvant pas changer d'état, faisaient tomber sur celui qu'ils avaient embrassé la cause de leurs défauts ; se figurant toujours que dans un autre état, ils auraient été bien vertueux, et que, dans celui où ils se trouvent, la vertu leur est trop difficile. C'est ainsi que l'ennemi de leur salut nourrit à la fois en eux l'orgueil et la lâcheté, l'orgueil par la spécieuse peinture de la vertu dont ils s'imaginent qu'ils auraient fait ailleurs des actes fréquents, et la lâcheté par l'espèce d'impossibilité qu'ils s'imaginent rencontrer à pratiquer la vertu dans l'état où ils sont.

Voici comment notre Saint écrivait à une personne engagée dans les liens du mariage, qui regrettait fort de ne pouvoir pas vivre dans le célibat :

« Soyons ce que Dieu veut, pourvu que nous lui » soyons tout dévonés, et ne soyons pas ce que » nous voulons contre son intention ; car quand » nous serions les plus excellentes créatures du ciel, » de quoi cela nous servirait-il, si nous ne sommes » pas au gré de la volonté de Dieu ? Peut-être que » je dis cela trop souvent, mais je n'en parlerai pas

» tant dans la suite, parce que notre Seigneur
» vous a déjà beaucoup fortifiée sur cet article. »

Le saint évêque parle, dans une autre de ses lettres, du danger qu'il y a dans le dégoût de son état : « Quand il faut être dans le monde par nécessité,
» c'est une rude tentation que celle de s'y déplaire
» et de s'en attrister. La providence de Dieu est
» plus sage que nous. Il nous semble que chan-
» geant de navire, nous nous porterions mieux;
» oui, si en même temps nous nous changions
» nous-mêmes. Mon Dieu! que je suis ennemi de
» ces désirs inutiles, dangereux et mauvais! Car
» encore que ce que nous désirions soit bon, le
» désir néanmoins en est mauvais, puisque Dieu
» ne veut pas de nous cette sorte de bien, mais un
» autre auquel il lui plaît que nous nous exercions.
» Dieu veut nous parler dans les épines et le buis-
» son, comme il parla à Moïse; et nous voulons
» qu'il nous parle dans le petit vent doux et frais,
» comme il parla à Élie. Soyez constante et coura-
» geuse, ma chère fille, et réjouissez-vous de ce
» qu'il vous donne la volonté d'être toute sienne. »

ARTICLE HUITIÈME.

De la conduite extraordinaire.

§ I.

De la vie ordinaire et extraordinaire.

Il y a deux sortes de vie : l'une ordinaire, suivie par notre Seigneur et les apôtres ; l'autre extraor-

» dinaire pratiquée par saint Jean-Baptiste et ses imitateurs entre lesquels il faut compter principalement les religieux qui vivent sous une règle austère.

Le saint évêque de Genève avait en vénération la vie extraordinaire ; mais son affection était pour la vie ordinaire et commune. Ce n'est pas qu'il n'estimât beaucoup les austérités corporelles ; mais il voulait qu'on s'en servît avec discrétion pour soumettre le corps à l'esprit sans ruiner la santé.

§ II.

Il faut éviter la singularité.

Saint François de Sales ne travaillait pas seulement à bannir la singularité des maisons religieuses, dont elle est la peste ; mais il s'appliquait encore à en préserver ceux qui font profession de dévotion dans le monde. Il avait coutume de dire que ce défaut rend la piété non-seulement odieuse, mais ridicule.

Il voulait que chacun se conformât pour l'extérieur, autant qu'il était possible, au train de vie de ceux de sa condition, sans affecter de se distinguer par aucune singularité, et il proposait pour modèle de cette vertu, notre Seigneur, qui, dans les jours de sa vie mortelle, se rendit semblable à ses frères en toute chose, excepté le péché.

Il pratiquait lui-même fort exactement cette leçon ; et l'évêque de Belley assure que pendant quatorze ans qu'il a été sous la direction de cet homme,

de Dieu, et qu'il s'est étudié à remarquer ses actions et jusqu'à ses moindres gestes, aussi bien que ses paroles et ses enseignements, il n'a rien aperçu en lui qui ressentît tant soit peu la singularité.

ARTICLE NEUVIÈME.

§ I.

Le meilleur moyen d'avancer dans la perfection est d'aimer Dieu de tout son cœur.

L'évêque de Belley demanda un jour à saint François de Sales ce qu'il fallait faire pour arriver à la perfection. « Il faut, lui répondit-il, aimer Dieu » de tout son cœur et son prochain comme soi-» même. »

Je ne vous demande pas, repartit l'évêque de Belley, *ce que c'est que la perfection, je m'informe de la route qu'il faut suivre pour y parvenir.*

Le saint évêque de Genève lui répondit : « Plu-» sieurs, aussi bien que vous, me demandent des » méthodes, des instructions, des règles pour par-» venir à la perfection, et je leur réponds que je » ne sais point de plus grand secret pour cela que » d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain » comme soi-même. Le moyen d'arriver à cet » amour, c'est d'aimer; car on apprend à étudier » en étudiant, et à nager en nageant. De même on » apprend à aimer Dieu et le prochain en l'aimant, » et ceux qui cherchent une autre route se trom-» pent. *Cherchez toujours le visage de Dieu, di-*

» *sait David, et soyez constant dans cette recher-*
» *che; oui, cherchez-le sans cesse.* Voulez-vous
» apprendre à aimer Dieu? Aimez-le, avancez
» sans cesse dans cet amour; ne perdez pas votre
» temps à regarder en arrière; oubliez le passé;
» que le juste se justifie toujours plus, et que le
» saint se sanctifie toujours davantage, car la cha-
» rité de cette vie peut être augmentée sans cesse
» jusqu'au dernier soupir. Disons tous les jours
» avec saint François d'Assise : *Quand commen-*
» *cerons-nous à aimer et servir Dieu de tout no-*
» *tre cœur, et à chérir notre prochain comme*
» *nous-mêmes.* »

Nous lisons un enseignement du même genre dans l'un de ses entretiens aux religieuses de la Visitation : « La vertu de simplicité bannit de l'âme le
» soin et la sollicitude que plusieurs prennent inu-
» tilement à rechercher quantité d'exercices et de
» moyens pour parvenir à aimer Dieu; il leur sem-
» ble qu'ils ne sauraient être contents, s'ils ne font
» tout ce que les saints ont fait. Pauvres gens! ils
» se tourmentent pour trouver l'art d'aimer Dieu,
» et ils ne savent pas qu'il n'y en a point d'autre
» que de l'aimer; ils pensent qu'il y ait de certaines
» finesses pour acquérir l'amour de Dieu, et néan-
» moins cet amour ne se trouve qu'en la simplicité.
» En disant toutefois qu'il n'y a point d'art de l'a-
» mour de Dieu, je ne prétends pas mépriser cer-
» tains livres qui sont intitulés : *l'art d'aimer*
» *Dieu;* car ces livres enseignent qu'il n'y a point

» d'autre art que de se mettre à l'aimer, c'est-à-
» dire se mettre à la pratique des choses qui lui
» sont agréables; ce qui est le seul moyen de trou-
» ver cet amour sacré, et qui nous le fait acquérir
» sûrement, pourvu que cette pratique s'entre-
» prenne avec simplicité, sans trouble et sans in-
» quiétude. »

§ II.

Nous devons travailler à avancer dans la perfection par les exercices convenables à notre état.

Pour se faire une juste idée du service de Dieu, on ne saurait trop méditer les avis de saint François de Sales aux âmes qui s'étaient mises sous sa direction. Voici ceux qu'il donnait à la présidente Brulard :

« Pour parvenir à l'amour de Dieu, il faut em-
» ployer des moyens, des exercices et des prati-
» ques. Or je crois que vous vous attachez puis-
» samment à ceux des moyens que vous goûtez et
» que vous voudriez tout réduire là; c'est pour-
» quoi vous avez de l'inquiétude quand on vous
» en empêche, ou qu'on vous distrait.

» Le remède serait de travailler à bien détrom-
» per votre esprit de ce sentiment; mettez-vous
» bien dans le cœur que Dieu veut que vous le ser-
» viez comme vous êtes, par les exercices convena-
» bles à votre état, et par les actions qui en dépen-
» dent; et que l'effet de cette persuasion soit de
» vous rendre tendrement amoureuse de votre état

» et de ses exercices, pour l'amour de Dieu qui le » veut ainsi. Mais il ne faut pas penser à ceci simplement en passant; il faut mettre cette réflexion » bien avant dans votre cœur, et par un recueille-» ment et une attention particulière vous rendre » cette vérité savoureuse et aimable. Croyez-moi; » tout ce qui est contraire à cet avis n'est autre » chose qu'un amour déréglé de vous-même. »

CHAPITRE TROISIÈME *.

NÉCESSITÉ D'UNE PURIFICATION CONTINUELLE.

Saint François de Sales donne, dans un de ses sermons, d'excellentes leçons sur la nécessité de travailler toute sa vie à purifier son âme.

« Il est très-nécessaire, dit-il, d'être bien per-» suadé que, tant que nous serons en cette mi-» sérable vie, nous aurons toujours besoin de nous » purifier et de nous renoncer nous-mêmes. C'est » une erreur condamnée par l'Eglise de croire qu'on » puisse arriver à un si haut degré de perfection, » qu'on n'ait plus rien à purifier; car le penchant » à l'amour déréglé de nous-mêmes va toujours » produisant quelque rejeton d'imperfection, et » pour cela il se saisit de nos sens; en sorte que dès » que nous lui ôtons le pouvoir de faire ses opéra-

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 1, chap. 8.

» tions en l'un, il se sert aussitôt de l'autre pour
» essayer de nous surprendre. S'il ne peut pas em-
» ployer celui de la vue, il va à celui de l'ouïe, et
» ainsi des autres; c'est pourquoi, si nous ne veil-
» lons pas continuellement sur nous-mêmes, nous
» ne ferons que broncher continuellement et tom-
» ber sans cesse dans des imperfections. De là vient
» que notre Seigneur voulant nous enseigner la
» perfection, nous exhorte à marcher à sa suite,
» et à nous renoncer nous-mêmes.

» Mais quel est ce nous-mêmes, me direz-vous,
» qu'il faut renoncer? Je réponds que nous avons
» deux nous-mêmes (qui toutefois ne font qu'une
» seule personne), c'est-à-dire deux parties dont
» l'une est animale et terrestre, et l'autre spirituelle
» et céleste.

» Cette dernière nous fait opérer de bonnes œu-
» vres et aspirer à la jouissance de l'infinie bonté
» en la vie éternelle. Or ce nous-mêmes spirituel
» et très-bon; aussi ce n'est pas celui-là que notre
» Seigneur veut que nous renonçions, mais il nous
» recommande de renoncer le nous-mêmes animal
» et terrestre, qu'il faut purifier continuellement
» pour fortifier le céleste, parce que le nous-mê-
» mes terrestre est celui duquel procèdent nos pas-
» sions, nos mauvaises inclinations, nos affections
» dépravées, et, pour le dire en un mot, l'amour
» déréglé de nous-mêmes. C'est une vérité très-
» certaine que, si nous voulons marcher à la suite
» de notre Seigneur et accomplir sa sainte volonté,

» il faut crucifier absolument et sans réserve ce
» nous-mêmes terrestre.

» Or, non-seulement la sainte-Vierge nous a
» donné l'exemple de ce parfait renoncement dans
» sa sainte purification, mais notre Seigneur nous
» l'a aussi enseigné dans tout le cours de sa vie, et
» spécialement à sa mort et pendant sa passion,
» renonçant à l'inclination naturelle qu'il avait de
» ne pas souffrir, et s'assujettissant à la volonté de
» son Père éternel auquel il s'est rendu obéissant
» jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est
» ainsi qu'il faut que nous fassions, crucifiant no-
» tre propre volonté, et toute affection contraire
» à la raison et à la partie supérieure de notre âme
» qui, par l'instinct que Dieu lui a donné, tend
» toujours au vrai bien.

» Il faut encore aller au delà; car il nous ser-
» virait fort peu de nous renoncer nous-mêmes,
» si nous nous arrêtions à ce point. Les philoso-
» phes païens ont pratiqué autrefois des renon-
» cements admirables qui ont été sans fruit pour
» eux, parce qu'ils n'avaient pas une bonne fin.
» C'est pourquoi j'ai dit plus haut que si nous re-
» nonçons l'homme terrestre, il faut que ce soit
» pour fortifier le céleste, c'est-à-dire qu'il faut
» anéantir la nature pour faire régner la grâce, et
» qu'il faut mourir à nous-mêmes pour ne vivre
» plus qu'à Dieu et pour Dieu; ce qui doit être
» notre unique prétention.

» En un mot, nous renoncer nous-mêmes, n'est

» autre chose que nous purifier de tout ce qui se » fait par l'instinct de l'amour déréglé de nous-» mêmes. Ce malheureux amour-propre produira » toujours, tant que nous serons en cette vie mor-» telle, des rejetons qu'il faudra couper et retran-» cher, comme le cultivateur fait à l'égard de la » vigne. Vous savez qu'il ne faut point se conten-» ter de mettre la main une fois l'année à la vigne ; » mais qu'il faut la tailler en un temps, ensuite la » dépouiller de ses feuilles en un autre, et qu'il y » a aussi divers autres travaux à y faire, en sorte » qu'on y est occupé toute l'année, et qu'il faut » sans cesse avoir quelque instrument à la main et » surtout la serpette qu'on emploie pour la tailler, » ou pour en retrancher les superfluités. Il en est » de même de nos imperfections. C'est pourquoi, » puisqu'il faut travailler sans relâche à les corri-» ger, je vous exhorte à avoir bon courage, et à » ne vous laisser jamais abattre, ni étonner de vos » défauts, quelque grands qu'ils soient, puisque » tout le temps de notre vie ne nous est donné que » pour nous en purifier. »

CHAPITRE QUATRIÈME *.

LE TOUT DE DIEU ET LE NÉANT DE LA CRÉATURE.

Saint François de Sales avait souvent à la bouche cette maxime : « A qui Dieu est tout, le monde

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 1, chap. 9.

» n'est rien. » Cette sentence est conforme à celle de sainte Térèse : *Tout ce qui n'est point Dieu n'est rien*, et à celle de saint François d'Assise : *mon Dieu et mon tout.*

Dieu et le monde sont comme deux poids dans une balance. Quand le monde nous est beaucoup, Dieu nous est peu ; quand le monde nous est tout, Dieu ne nous est rien ; et réciproquement Dieu nous est tout quand le monde ne nous est rien.

CHAPITRE CINQUIÈME *.

DU SALUT.

ARTICLE PREMIER.

Du désir de se sauver.

La foi nous apprend que Dieu désire que nous soyons sauvés, et que par un effet de ce désir il donne à tous les hommes des grâces suffisantes pour le salut, en sorte que notre perte ne peut provenir que de notre faute. Il n'y a rien de si aisé que de conformer nos désirs à ceux de Dieu par rapport à notre salut, considéré en général ; mais il n'en est pas de même par rapport aux moyens que Dieu veut que nous prenions pour parvenir au salut. Il faut, pour cela, surmonter les obstacles qu'y opposent nos

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 1, chap. 10.

passions, et ce combat est pénible. Tous veulent la fin, mais plusieurs n'en embrassent pas les moyens, et se conduisent comme le parent de Ruth, qui voulait bien l'héritage du défunt, mais qui ne voulait pas épouser sa veuve, quoique ce fût une condition nécessaire pour lui succéder.

Le saint Evêque de Genève donne d'excellents avis sur cet objet dans son Traité de l'amour de Dieu. « Nous devons vouloir notre salut ainsi que Dieu » le veut. Or, il veut notre salut par manière de » désir, et nous devons aussi, en conformité de » son désir, le désirer continuellement. Non-seu- » lement il veut, mais il nous donne en effet tous les » moyens requis pour nous faire parvenir au salut. » Et nous, en conséquence du désir que nous avons » d'être sauvés, nous devons non-seulement vou- » loir, mais accepter en effet toutes les grâces qu'il » nous a préparées et qu'il nous offre. Il suffit de » dire : *je désire d'être sauvé.* Mais il ne suffit pas » de dire : *Je désire embrasser les moyens conve-* » *nables pour y parvenir ;* il faut encore, d'une » résolution absolue, vouloir coopérer aux grâces » que Dieu nous accorde ; car il faut que notre vo- » lonté corresponde à celle de Dieu ; et ainsi, puis- » que Dieu nous donne les moyens de nous sauver, » nous devons les recevoir comme nous devons dé- » sirer le salut, ainsi que Dieu nous le désire, et » parce qu'il nous le désire. »

ARTICLE DEUXIÈME.

Inconséquence des hommes par rapport à l'éternité.

Saint François de Sales disait quelquefois, dans ses exhortations publiques et particulières, que les hommes font ordinairement trop ou trop peu pour leur éternité ; car ceux qui sont affermis et obstinés dans le mal, font trop peu, s'ils croient encore à un enfer. N'est-ce pas en effet la plus grande extravagance que de se précipiter dans un abîme de crimes qui aboutit à des supplices sans fin, et d'augmenter tous les jours, par de nouveaux péchés, le poids effroyable de la colère de Dieu? Mais s'ils ne croient pas à l'enfer, ils font trop pour l'éternité ; car pourquoi mettent-ils des limites à leurs excès, et ne se livrent-ils pas, comme les brutes, à tout ce que leur suggèrent leurs passions, puisqu'ils pensent n'avoir point de compte à rendre après cette vie ?

Quant à ceux qui ont encore quelque soin de leur salut, mais qui s'en occupent négligemment, le saint disait qu'ils faisaient trop de mal et ne faisaient pas assez de bien ; ils font trop de mal, car ils vivent dans le relâchement, s'imaginant qu'il n'y a pas besoin de tant de ponctualité et d'exactitude pour se sauver ; et que Dieu étant riche en miséricorde, remet les péchés avec beaucoup de facilité ; et ainsi ils abusent de sa bonté pour l'offenser sous le faux espoir d'une prétendue impunité. Et quant

au bien, ils en font peu ; et le peu qu'ils font est encore très-imparfait, parce qu'il est habituellement mêlé de motifs naturels et humains.

CHAPITRE SIXIÈME *.

DE LA MORT.

ARTICLE PREMIER.

§ I.

Considérations sur la crainte de la mort.

Voici comment saint François de Sales exhorte, dans une de ses lettres, une personne qui avait une grande frayeur de la mort :

« Quoiqu'il n'y ait aucun péché dans la crainte » de la mort, il y a cependant du dommage pour » le cœur qui, troublé de cette frayeur, ne peut » pas s'unir aussi bien par amour avec son Dieu, » qu'il le ferait, s'il n'était pas si fort tourmenté. » Mais je vous assure que si vous persévérez dans » les exercices de dévotion que je vois que vous » faites, vous vous sentirez petit à petit fort soulagée de ce tourment, parce que votre âme se trou- » vant ainsi exempte de mauvaises affections, et » s'unissant de plus en plus à Dieu, elle sera moins

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 1, chap. 13.

» attachée à cette vie mortelle et aux vaines com-
» plaisances que l'on y prend. Continuez donc en
» la vie dévote selon que vous l'avez commencée,
» allez toujours de bien en mieux dans le chemin
« où vous êtes, et vous verrez que dans quelque
» temps ces terreurs s'affaibliront et ne vous inquiè-
» teront plus si fort.

» Pensez souvent à la grande douceur et misé-
» ricorde avec laquelle Dieu notre Sauveur reçoit
» les âmes en leur trépas quand elles se sont con-
» fiées en lui pendant leur vie, et qu'elles ont tâché
» de le servir et aimer chacune en sa vocation. *Oh !*
» *que vous êtes bon, Seigneur, à ceux qui ont le*
» *cœur droit !*

» Relevez souvent votre cœur par une sainte
» confiance, envers notre rédempteur, accompa-
» gnée d'une profonde humilité. Dites-lui, par
» exemple : *Je suis misérable, Seigneur, et vous*
» *recevrez ma misère dans le sein de votre misé-*
» *ricorde ; vous me tirerez par votre main pater-*
» *nelle à la jouissance de votre héritage. Je suis*
» *pauvre et abject ; mais vous m'aimerez en ce*
» *jour-là, parce que j'ai espéré en vous et que j'ai*
» *désiré être vôtre.*

» Excitez en vous le plus que vous pourrez l'a-
» mour du paradis et de la vie céleste, et faites plu-
» sieurs considérations sur ce sujet, telles que cel-
» les qui sont marquées au livre de *l'Introduction*
» *à la vie devote*, en la méditation de la gloire du
» ciel et du choix du paradis ; car à mesure que

» vous estimerez et aimerez la félicité éternelle, » vous aurez moins d'appréhension de quitter cette » vie mortelle et périssable.

» Faites souvent des actes d'amour envers notre » Dame, les saints et les anges. Habituez-vous à vi- » vre avec eux, leur adressant souvent des paro- » les de louange et d'amour ; car ayant beaucoup » d'accès vers ces citoyens de la céleste Jérusalem, » vous aurez moins de regret de quitter ceux de la » terrestre ou basse cité du monde.

» Adorez souvent, louez et bénissez la très- » sainte mort de notre Seigneur crucifié, et met- » tez toute votre confiance en ses mérites par les- » quels votre mort sera rendue heureuse. Dites » souvent : *O divine mort de mon aimable Jésus,* » *vous bénirez la mienne, et elle sera bénie. Je* » *vous louerai et vous me bénirez, ô mort plus ai-* » *mable que la vie !* Ainsi saint Charles, en la ma- » ladie dont il mourut, fit mettre devant ses yeux » l'image de la sépulture de notre Seigneur, et » celle de la prière qu'il fit au mont des Olives, » quand il sua sang et eau. Heureuse invention de » ce saint pour s'animer et se fortifier en ce dernier » passage par la pensée de la mort et la passion de » son rédempteur !

» Faites quelquefois réflexion que vous êtes fille » de l'Eglise catholique, réjouissez-vous-en ; car » les enfants de cette mère, qui désirent de vivre » selon ses lois, meurent toujours bienheureux ; » et, comme dit sainte Térèse, c'est une grande

» consolation à l'heure de la mort d'être fille de
» notre mère la sainte Eglise.

» Finissez toutes vos prières avec confiance, en
» disant par exemple : *Seigneur, vous êtes mon*
» *espérance ; c'est en vous que j'ai jeté ma con-*
» *fiance. O Dieu, y a-t-il jamais eu personne qui,*
» *ayant espéré en vous, ait été confondu ? J'es-*
» *père en vous, Seigneur, et je ne serai point*
» *confondu éternellement.*

» En vos oraisons jaculatoires pendant la jour-
» née, et en la réception du très-saint Sacrement,
» usez toujours de paroles d'amour et d'espérance
» envers notre Seigneur, comme : *Vous êtes mon*
» *père et mon roi. Mon Dieu, vous êtes l'époux*
» *de mon âme ! O aimable Jésus, vous êtes mon*
» *cher maître, mon secours, mon refuge !* »

§ II.

Suite des considérations sur la crainte de la mort.

Voici encore comment saint François de Sales en parle dans un de ses sermons : « Faut-il crain-
» dre la mort ou non ? Il y a eu quelques philo-
» phes anciens, qui ont dit qu'il ne fallait pas la
» craindre, et que ceux qui la craignaient man-
» quaient de courage. Mais les Pères de l'Eglise
» n'ont pas approuvé ce langage ; car, quoique les
» chrétiens ne doivent pas trop craindre la mort,
» parce qu'ils doivent toujours être disposés à bien
» mourir, néanmoins ils ne doivent pas pour cela

» être exempts de toute crainte ; car qui est-ce qui
» peut savoir s'il est en l'état où il doit être pour
» bien mourir ; puisque, pour bien mourir, il faut
» être en grâce, c'est-à-dire avoir la charité, et
» que personne ne peut savoir, sans une particu-
» lière révélation de Dieu, s'il a la charité ?

» Or, pour vous faire comprendre comment il
» faut craindre la mort, je me servirai d'une simi-
» litude. Si ceux qui veulent passer une rivière sur
» quelque planche, se servent de certaines lunettes
» qui sont à deux usages, agrandissant les choses
» petites, et rappetissant les grandes, ils se met-
» tent également en danger de se précipiter dans
» l'eau et de se noyer, de quelque côté qu'ils les
» tournent ; car s'ils regardent par le côté qui fait
» les choses plus grandes qu'elles ne sont, la lu-
» nette leur représentera la planche beaucoup plus
» large qu'elle n'est, tellement que, pensant met-
» tre le pied sur elle, ils rencontreront le vide qui
» leur fera faire un faux pas, de sorte qu'ils se-
» ront en danger de tomber dans l'eau et de se
» noyer. Mais si au contraire ils se servent du
» côté de la lunette qui fait les choses plus petites
» qu'elles ne sont, ils trouveront la planche si
» étroite, qu'ils n'oseront jamais entreprendre de
» passer ; ou, s'ils y passent, ils seront saisis d'une
» si grande frayeur, qu'elle suffira pour les faire
» tomber dans l'eau. Ainsi l'une et l'autre de ces
» extrémités est très-dangereuse.

» Il y a des personnes qui ont une crainte exces-

» sive de la mort, et d'autres qui ne la craignent
» pas assez. Or les extrémités, de quelque côté
» qu'on les prenne, sont toujours dangereuses et
» périlleuses, spécialement en ceci, parce que
» ceux qui se laissent aller à une grande crainte de
» la mort, sont en danger de tomber dans le déses-
» poir; et ceux qui ne la craignent pas se laissent
» facilement entraîner au péché. C'est pourquoi,
» disent les anciens Pères, pour éviter les inconvé-
» nients qui se trouvent en ces deux extrémités, il
» faut craindre la mort sans excès, nous confiant
» humblement dans la bonté et dans les mérites de
» notre divin Sauveur.

» Néanmoins, direz-vous, il y a eu plusieurs
» saints qui n'ont point craint la mort, qui, au con-
» traire, l'ont souhaitée et demandée à Dieu, et qui
» se sont réjouis quand ils l'ont vue approcher. Je
» réponds qu'à la vérité il y a eu des saints qui ont
» désiré la mort, mais cela n'empêche pas qu'ils
» ne la redoutassent. Ne voyons-nous pas que sou-
» vent l'on désire ce que l'on craint, et l'on de-
» mande ce qu'on n'aime point? Qui est le malade
» qui ne craigne et ne redoute le rasoir, quand il
» faut que le chirurgien s'en serve pour lui couper
» quelque membre corrompu, de peur qu'il n'in-
» fecte et ne gâte les autres? Mais, quoique le ma-
» lade craigne le rasoir, il ne laisse pas de le dési-
» rer et même de le demander, crainte que, si on
» ne coupe pas le membre corrompu, la gangrène
» ne s'y mette. Ainsi, quoiqu'il y ait eu des saints

» qui ont désiré et demandé la mort, il ne faut » pourtant pas penser qu'ils n'en eussent point de » crainte ; car il n'y a personne, quelque saint qu'il » soit, qui n'ait sujet de la craindre, si ce n'est » ceux qui ont eu une assurance toute particulière » de leur salut par une révélation très-spéciale, et » cela est fort rare.

» L'on voit souvent des personnes qui demandent » la mort à notre Seigneur pour être délivrées des » misères de cette vie. Mais savez-vous bien, leur » peut-on dire, si étant délivrées des misères de » cette vie, vous arriverez au repos de l'autre ? En » avez-vous autant d'assurance que le grand saint » Paul ? Et ce désir que vous avez de mourir, pro- » cède-t-il de l'amour que vous portez à notre Sei- » gneur ? Ne vient-il pas de ce que vous manquez » de patience à supporter les afflictions qu'il vous » envoie ? si cela est, ce n'est pas une bonne dis- » position pour aller jouir de la félicité et du repos » éternel. Toutefois, quand même vous seriez as- » surés d'aller au paradis, il ne faudrait néanmoins » demander la mort, ni la désirer, que sous la » condition que ce fût la volonté de Dieu. Au reste, » le mieux est de ne la point demander, comme » aussi de ne la point refuser quand elle arrivera ; » car c'est dans la pratique de ne rien demander et » de ne rien refuser, que consiste l'abrégé de la » perfection chrétienne.

» Les paroles que Dieu dit à nos premiers parents » au paradis terrestre, nous montrent bien que la

» mort est naturellement redoutée de l'homme ;
» car, quand il commanda à Adam de ne point man-
» ger du fruit de l'arbre de la science du bien et du
» mal, il lui dit : *Je suis le Seigneur ton Dieu, je*
» *te fais un commandement qui est de ne point*
» *manger du fruit de l'arbre de la science du bien*
» *et du mal; et je te déclare que si tu en manges,*
» *tu mourras.* Il a montré par ces paroles que la
» mort était le châtiment le plus rude et le plus
» contraire de tous à la nature de l'homme.

» Et que la prudence humaine des mondains ne
» dise pas qu'il faut chasser le souvenir de la mort
» pour vivre joyeusement, et que ce souvenir est
» plein de frayeur et n'apporte que de la tristesse ;
» car cette crainte n'est point mauvaise, mais bonne
» et utile, et nous devons nous en servir quelque-
» fois pour épouvanter notre âme, afin de la retirer
» du péché, et de lui faire opérer le bien, pourvu
» néanmoins que, comme nous avons dit, nous
» ne craignions pas la mort d'une crainte exces-
» sive.

» Marchons donc avec confiance sous l'étendard
» de la providence de Dieu, sans nous laisser aller
» à des craintes qui puissent nous troubler ; car si
» nous pensions à la mort avec inquiétude, cette
» pensée nous serait plus dommageable que profi-
» table. Pensons-y avec paix et tranquillité d'esprit,
» nous reposant sur la providence divine, sans
» nous mettre en peine de savoir quand nous mour-
» rons, ou en quel lieu, si ce sera d'accident ou

» non, subitement ou d'une maladie longue, et si » nous serons assistés ou non. Confions-nous en la » bonté de Dieu ; ne voyons-nous pas qu'il a soin » des oiseaux du ciel, et que pas une de leurs plu- » mes ne tombe sans sa volonté? Il sait le nom- » bre des cheveux de notre tête, et aucun ne tombe » sans sa permission. Je veux, devons-nous dire, » être tout à Dieu, non-seulement par devoir, » mais encore par affection, et pourvu que j'ac- » complisse sa très-sainte volonté, qu'ai-je autre » chose à faire que de m'abandonner aux effets » d'une si bonne providence, plein de confiance » qu'elle aura soin de moi en la vie et à la mort? » Il faut donc craindre la mort, mais sans anxiété, » ni inquiétude ; il faut avoir une crainte tranquille » et pleine de confiance en Dieu, qui nous aide à » nous préparer et nous disposer à bien mourir.

» Saint Augustin dit que, pour bien mourir, il » faut bien vivre, et que telle qu'aura été notre vie, » telle sera notre mort. Ces paroles sont communes » et triviales, mais elles contiennent une grande » instruction. Vivez bien et vous ne craindrez point » la mort, ou, si vous la craignez, ce sera d'une » crainte douce et tranquille, appuyée sur les mé- » rites de la passion de notre Seigneur, sans la- » quelle certes la mort serait effroyable et redouta- » ble à tous les hommes.

» Il faut donc craindre la mort d'une crainte » tranquille et pleine d'espérance, puisque Dieu » nous a laissé tant de moyens pour bien mourir,

» et particulièrement celui de la contrition, qui est
» si général et si efficace pour effacer toute sorte
» de péchés, et encore celui des sacrements par
» lesquels nous sommes remis en grâce et lavés de
» la coulpe du péché ; car les sacrements sont
» comme des canaux par lesquels les mérites de la
» passion de notre Sauveur découlent en nos âmes.

» Puis donc que notre Seigneur nous a donné
» tant de moyens de nous sauver, et qu'il désire
» plus notre salut que nous-mêmes, que nous
» reste-t-il à faire sinon de nous abandonner à la
» conduite de sa divine providence, ne deman-
» dant rien et ne refusant rien ? Oh ! qu'heureux
» sont ceux qui vivent en cette sainte indifférence,
» et qui, attendant ce que Dieu ordonnera d'eux,
» se préparent à bien mourir par une bonne vie ! »

ARTICLE SECOND.

Préparation à la mort.

Voici en quels termes saint François de Sales recommande la préparation à la mort :

« Les saints se sont préparés à la mort par une
» bonne vie ; et même il y en a qui ont pris pour
» pratique particulière de choisir quelque temps
» de l'année pour s'appliquer spécialement à la
» considération de la mort, les uns tous les mois,
» d'autres toutes les semaines, et quelques-uns
» même tous les jours, prenant une certaine
» heure du matin ou du soir pour y penser, et par

» ce fréquent souvenir de la mort, ils se prépa-
» raient à bien mourir.

» Cette pensée de la mort est très-utile, et nous
» devrions l'avoir toutes les fois que nous nous
» mettons au lit, nous représentant que l'on nous
» placera un jour dans le tombeau, et considérant
» que le sommeil est l'image de la mort. Ah!
» devrions-nous dire en conséquence de cette con-
» sidération : il est certain que je mourrai et que
» je serai un jour étendu dans le tombeau où je
» serai couvert de terre et réduit en cendres ; et
» moi qui me couche ce soir dans ce lit, je ne sais
» pas si demain je me lèverai, et si cette nuit ne
» sera point la dernière de ma vie.

» Oh! qu'il nous serait utile et profitable de
» prendre tous les jours quelque heure pour nous
» occuper à de telles pensées, afin de nous prépa-
» rer à bien mourir, puisqu'il n'y a rien qui nous
» importe tant que de bien franchir ce passage,
» et que notre bonheur ou notre malheur éternel
» en dépend! Certes le meilleur moyen que nous
» puissions prendre pour assurer notre salut est de
» nous tenir toujours dans la même disposition où
» nous voudrions être à l'heure de notre mort, tâ-
» chant d'employer chaque moment, comme si
» nous allions sortir de cette vie.

» Oh! qu'heureux serions-nous, si, désoccupés
» de toute autre affaire, nous pensions sérieuse-
» ment à préparer les comptes de notre conscien-
» ce, afin d'être bien disposés à les rendre à Dieu

» dans le jour que sa providence nous a assigné !
» Car la mort a des pieds de coton, c'est-à-dire
» qu'elle vient si doucement, qu'on ne s'en aper-
» çoit point, et ainsi elle nous surprend. C'est pour-
» quoi Notre-Seigneur, en plusieurs endroits de
» l'Evangile, nous avertit de veiller et de nous tenir
» sur nos gardes, afin que, quand elle viendra,
» elle nous trouve préparés. Pensons donc souvent
» à la mort, mais que ce ne soit pas avec une
» crainte démesurée; envisageons-la avec un cœur
» paisible et tranquille, et tenons-nous toujours
» dans le même état où nous voulons être trouvés
» à l'heure de notre mort, car c'est le vrai moyen
» de nous préparer à bien mourir; soyons assu-
» rés que si nous le faisons soigneusement, nous
» parviendrons à l'éternité bienheureuse, et qu'en
» quittant ces jours mortels et périssables, nous
» arriverons aux éternels, pour y louer et bénir
» sans cesse la divine majesté. Amen. »

ARTICLE TROISIÈME.

De la meilleure disposition pour bien mourir.

L'évêque de Belley demanda un jour à saint François de Sales quelle était la meilleure disposition pour bien mourir. Il lui répondit que c'était l'amour de Dieu. L'évêque de Belley répliqua qu'il savait déjà cela, mais qu'il désirait savoir quelles étaient, dans une âme où règne l'amour de Dieu, les vertus qu'il était le plus convenable d'exercer dans ces derniers

moments. Le saint évêque de Genève lui répondit : « Le lit d'une bonne mort doit avoir pour matelas » l'amour de Dieu ; mais il est bon d'avoir la tête » appuyée sur deux oreillers, qui sont l'humilité » et la confiance en la miséricorde divine. »

Le premier de ces oreillers, qui est l'humilité, nous fait connaître notre misère, et nous inspire une frayeur salutaire ; mais cette humilité est en même temps courageuse et généreuse, en sorte qu'en nous abattant, elle nous relève par la foi au Tout-puissant, et fait que nous nous appuyons sur lui seul.

Ainsi ce premier oreiller nous conduit à l'autre, qui est celui de la confiance en Dieu. Or quelle est cette confiance, sinon une espérance fortifiée par la considération de la bonté infinie de notre Père céleste, qui désire plus notre bien, que nous ne le désirons nous-mêmes. *O mon Dieu, j'ai espéré en vous, je ne serai jamais confondu.*

ARTICLE QUATRIÈME.

Récit d'une heureuse mort.

Une dame d'une grande naissance avait, par sa légèreté jointe à sa jeunesse et à sa beauté, donné lieu à une foule de jugements désavantageux, peut-être vrais, peut-être faux. Quelques personnes dévotes essayèrent de la retirer des vanités du siècle, dans lesquelles elle était plongée ; elles profitèrent de ce que saint François de Sales était venu prêcher

dans la ville où cette dame demeurait ; elles l'engagèrent à assister à ses sermons ; elle le fit, et fut si touchée des vérités prêchées par l'homme de Dieu, qu'elle demanda à lui parler. La conversation du Saint, toute pleine d'un miel céleste, la charma. Vivement émue, elle lui fit sa confession générale. Il lui conseilla de renoncer sans éclat à ses anciennes habitudes et d'ôter sans bruit tout sujet de critique sur sa conduite. Elle suivit ses conseils, et elle marchait dans les routes que son pieux directeur lui avait tracées, lorsque le Seigneur lui envoya une violente maladie qui la défigura tellement, que l'on pouvait dire d'elle : *Est-ce là cette belle Noëmi? Dans quel état se trouve-t-elle réduite?*

En effet elle était si changée, qu'elle n'était plus reconnaissable. Elle demanda son miroir pour juger par elle-même de l'état où la maladie l'avait réduite, et elle fut si frappée de se voir toute défigurée, qu'elle protesta que jamais le monde ne lui serait plus rien. Ses parents et ses amis écrivirent à notre Saint, qui était retourné à Annecy ; ils lui recommandèrent sa pénitente, et l'avertirent qu'elle était dangereusement malade.

Il fut sensiblement touché de cette nouvelle ; car il était d'un cœur fort tendre et fort porté à la compassion. Il demanda à Dieu pour cette personne, de trois choses l'une, ou qu'elle perdît pour jamais par cette maladie toute sa beauté, ou qu'elle restât toujours infirme, ou que Dieu l'appelât dans ce temps où elle était bien disposée.

Cette dame mourut effectivement, mais avec une résignation qui n'étonna pas moins qu'elle édifia tous les assistants. Quand la nouvelle de cette pieuse mort fut arrivée à la connaissance du saint évêque, il s'écria : « Oh ! quelle miséricorde de Dieu sur » cette âme ! »

ARTICLE CINQUIÈME.

De la mort dans le Seigneur.

On demandait un jour à saint François de Sales l'explication de cette parole de l'Apocalypse : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.*

L'homme de Dieu répondit que mourir dans le Seigneur c'était mourir en la grâce de Dieu, parce que Dieu et sa grâce sont deux choses aussi unies que le soleil et un de ses rayons.

On continua de lui demander si mourir dans le Seigneur était mourir dans la grâce habituelle seulement, ou dans l'exercice de la charité, c'est-à-dire dans la coopération à de la grâce actuelle.

Il répondit que, pour être sauvé, il suffisait de mourir dans la grâce habituelle, puisque ceux qui mouraient en état de grâce, quoiqu'ils n'eussent fait aucun acte de vertu, tels que sont les enfants qui meurent après le baptême, reçoivent le paradis par droit d'héritage, parce que la charité habituelle les rend enfants de Dieu par adoption. Mais ceux qui meurent après avoir fait des actes de vertu, possèdent le ciel à double titre, à titre d'héritage et à

titre de récompense. Ce dernier titre fait que leur gloire surpasse celle des autres, parce qu'outre la gloire possédée par héritage, ils en auront une autre dont le degré sera proportionné au mérite de leurs œuvres. C'est pourquoi il est écrit : *Leurs œuvres les suivent*, parce que la couronne de justice est promise par le juste juge à ceux qui auront légitimement combattu jusqu'à la fin de leur course.

On lui fit une nouvelle question, savoir quelles étaient les vertus dont il était important de produire des actes à l'heure de la mort. Il répondit que c'étaient les vertus de foi et d'espérance vives, c'est-à-dire animées par la charité, et celles de contrition, de résignation et de conformité à la volonté de Dieu.

Il ajouta un mot qui doit toujours rester profondément gravé dans notre esprit, savoir, que, quoique Dieu soit tout-puissant, néanmoins il n'est pas dans sa puissance de perdre éternellement une âme dont la volonté, à la sortie de son corps, se trouve soumise et unie à la sienne ; car Dieu ne peut pas manquer à ses promesses ; or il a promis la gloire éternelle à ceux qui sont soumis à ses volontés ; donc il tiendra certainement sa parole. D'ailleurs il lui est impossible d'envoyer en enfer une âme entièrement soumise à sa volonté, puisque les peines de l'enfer ne sont destinées que pour les âmes rebelles à sa lumière et à son amour.

Il disait aussi quelquefois que Dieu ne sauvera jamais une âme dont la volonté serait, à l'heure de

la mort, rebelle à la sienne, parce que l'arbre demeurera où il tombera, l'âme sera pour toujours en l'état où elle se trouvera à la dernière période de sa vie; et de même qu'un élu ne pourra jamais, dans le ciel, détacher sa volonté de celle de Dieu, de même aussi un réprouvé ne pourra jamais, dans l'enfer, vouloir ce que Dieu veut.

ARTICLE SIXIÈME.

Exemple d'un saint désir de la mort.

Saint François de Sales, faisant la visite de son diocèse, vint dans un village du Faucigny, où on lui dit qu'un des bons paysans et des plus riches qui fussent en ce lieu, était fort malade, et qu'il désirait recevoir sa bénédiction. Le saint évêque alla aussitôt le voir, et trouva qu'il était à la dernière extrémité, mais qu'il avait conservé un jugement fort sain. Cet homme fut ravi de le voir, et lui dit :

« Monseigneur, je bénis Dieu de ce qu'il me procure le bonheur de recevoir votre bénédiction dans cette maladie. Voulez-vous avoir la charité de me confesser ? » Le saint fit retirer tout le monde, et entendit la confession du mourant, après laquelle celui-ci lui dit : « Monseigneur, est-ce que je mourrai ? »

Notre saint crut qu'il était effrayé par la pensée d'une mort prochaine, et, pour le rassurer un peu, il lui répondit qu'il en avait vu revenir de plus bas,

et qu'il fallait mettre toute sa confiance en Dieu qui était le maître de notre vie et de notre mort, et qui avait fixé le nombre de nos jours.

« Mais, Monseigneur, reprit le bon paysan, croyez-vous que je mourrai? »

« Mon fils, lui dit le saint, un médecin répon-
» drait à cela mieux que moi; ce que je puis vous
» dire, c'est que je vois votre âme en bon état, et
» que peut-être dans un autre temps vous ne seriez
» pas si bien disposé. Ce que vous pouvez faire de
» mieux, est de ne pas vous inquiéter, et de vous
» abandonner totalement à la providence et à la
» miséricorde divine, afin que Dieu fasse de vous
» selon son bon plaisir. »

« O Monseigneur, reprit le malade, ce n'est point par le désir de vivre que je vous demande cela, mais par la crainte de ne pas mourir, car je souhaite beaucoup ne pas guérir de cette maladie. »

Le saint pensa alors que cet homme avait peut-être éprouvé de grands chagrins qui l'avaient jeté dans une profonde mélancolie; et il lui demanda s'il avait des peines et de violentes afflictions. « — *Non, reprit-il,* je suis parvenu à ma soixante-neuvième année, ayant toujours joui d'une bonne santé jusqu'à cette maladie. J'ai assez de biens pour vivre à mon aise en travaillant. J'ai une femme et des enfants qui ne m'ont jamais donné que du contentement. »

« Mais, lui dit alors le Saint, d'où vous vient
» donc ce dégoût de la vie? » C'est, Monseigneur,

lui répliqua-t-il, qu'en comparaison des joies du paradis, ce monde n'est qu'un cachot et une vraie prison. » Alors ce bon paysan lui dit des choses si touchantes et si admirables sur la grandeur des félicités éternelles, et sur le néant des biens de la terre, que le saint évêque ne pouvait se lasser de l'écouter et versait des larmes de joie en voyant les effets de la grâce de Dieu dans ce cœur simple. Il ne laissa pas cependant de lui faire faire plusieurs actes de résignation et d'indifférence à la vie ou à la mort.

Quelques heures après il lui donna lui-même l'extrême-onction, et le même jour le malade expira paisiblement, conservant après sa mort un visage non-seulement serein, mais même plus beau qu'il ne l'avait eu durant sa vie.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DU PURGATOIRE.

ARTICLE PREMIER.

Des souffrances du purgatoire.

L'opinion de saint François de Sales était que nous pouvons tirer de la pensée du purgatoire plus de consolation que de crainte.

Il est vrai que les tourments y sont si grands, que

les plus extrêmes douleurs de cette vie ne peuvent leur être comparées ; mais aussi les satisfactions intérieures y sont telles, qu'il n'y a point de prospérité ni de contentement sur la terre qui les puisse égaler ; en sorte que, tout bien pesé, leur état est plus désirable que redoutable.

ARTICLE SECOND.

De la prière pour les morts.

On demandera peut-être pourquoi l'on recommande tant de prier pour les morts, puisque d'après ce qui a été dit dans l'article précédent, les âmes du purgatoire sont dans un état qui semble plus digne d'envie que de pitié.

Il faut répondre que si nous les considérons par rapport aux peines du sens qu'elles éprouvent, et par rapport à la privation de la vue de Dieu, leurs douleurs nous inspireront de la pitié, et cette pitié nous portera à procurer leur délivrance par des prières, des aumônes, des jeûnes et d'autres bonnes œuvres. Cette compassion nous servira de fin prochaine pour nous exciter à les secourir. Mais il ne faut pas oublier que la fin dernière et souveraine de toutes les œuvres que nous faisons pour le soulagement des défunts, doit être, comme dans toutes nos autres œuvres, la gloire de Dieu. C'est lui qui nous a recommandé d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ; il est glorifié par l'obéissance que nous lui rendons en faisant pour les défunts ce que

nous voudrions que l'on fît pour nous, si nous étions à leur place. Il est glorifié encore par la délivrance de ces âmes qui, étant tirées de leur prison et transférées dans la gloire du paradis, le louent dans un état plus parfait et d'une manière plus excellente.

Saint François de Sales avait coutume de dire que dans la prière pour les morts on exerce toutes les œuvres de miséricorde. On en compte quatorze espèces, dont sept sont corporelles et sept spirituelles. Voici comment il expliquait sa pensée.

N'est-ce pas en quelque façon visiter les malades, que d'obtenir par nos prières le soulagement des âmes du purgatoire ? N'est-ce pas donner à boire à ceux qui ont une si grande soif de la vision de Dieu, que de leur donner part à la rosée de nos prières? N'est-ce pas nourrir des affamés, que de hâter leur délivrance par les moyens que la foi nous présente? N'est-ce pas vraiment racheter les prisonniers, que de les tirer de la prison du purgatoire? N'est-ce pas revêtir les nus, que de leur procurer un vêtement de lumière ? N'est-ce pas une insigne hospitalité, que de procurer leur introduction dans la céleste Jérusalem? Ne rend-on pas un plus grand service en mettant des âmes au ciel, qu'en ensevelissant des corps et les mettant en terre? Voilà pour les œuvres de miséricorde corporelles.

Quant aux spirituelles, n'est-ce pas une œuvre qui conduit au bien spirituel du prochain, comme celles de donner conseil aux simples, de corriger ceux qui manquent à leur devoir, d'enseigner les

ignorants, de pardonner les offenses, de supporter les injures, de consoler les affligés?

ARTICLE TROISIÈME.

Du souvenir des trépassés.

Saint François de Sales, lorsque la mort avait enlevé quelqu'un de sa connaissance, avait grand soin de dire du défunt tout le bien qu'il en savait, et de recommander cette âme aux prières de chacun; son mot ordinaire était : « Nous ne nous souve-
» nons pas assez de nos chers trépassés; et la preuve
» qu'on ne s'en souvient pas assez, c'est qu'on n'en
» parle pas, on se détourne de ce discours comme
» d'une conversation funeste, on dirait que leur
» mémoire périt pour nous avec le son des clo-
» ches. »

Il est avantageux de parler de leur mort, car ces discours entretiennent dans notre esprit la salutaire pensée de la mort et du jugement, et nous rappellent aussi le soin que nous devons avoir de prier pour eux. Ne craignons point d'ouvrir notre cœur avec une sage modération aux sentiments de tendresse et de douleur que le souvenir de leur perte peut nous inspirer.

CHAPITRE HUITIÈME. *

DES PÉCHÉS VÉNIELS.

ARTICLE PREMIER.

Des chutes.

Saint François de Sales était si ennemi de l'empressement, que même il ne voulait pas que l'on en mît trop à se relever de ses chutes. Il regardait la pénitence comme imparfaite, si elle n'était pas accompagnée de tranquillité et de paix. C'est pour cela qu'il conseillait tant la pratique de la sainte douceur envers soi-même.

Tout le monde convient que la réprimande faite au prochain avec un esprit d'aigreur et de zèle amer et outrageant, n'est pas une bonne méthode pour le corriger de ses défauts. Or, comme nous sommes obligés de ne pas nous aimer moins que notre prochain, nous devons nous traiter nous-mêmes avec la même douceur que nous voudrions traiter les autres.

Quelques-uns lui disaient que nous devons nous juger nous-mêmes avec sévérité, et que les maîtres de la vie spirituelle enseignent que nous devons

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. I, ch. 22.

avoir pour nous un cœur de juge. Il leur répondait :

« Cela est vrai ; mais comme un juge risque de
» commettre des injustices, s'il précipite ses sen-
» tences, ou s'il les rend avec le cœur troublé par
» quelque passion ; de même il faut, pour nous
» juger nous-mêmes selon l'équité, que nous le fas-
» sions avec un esprit doux, paisible, sans trouble
» et sans indignation. »

Quoi donc ! dira-t-on, faut-il se flatter soi-même, et laisser ses ulcères intérieurs dans un état de corruption, faute de sel et de vinaigre ?

Non, sans doute. Mais qui vous a dit qu'en corrigeant le prochain il fallait le flatter ? Il faut au contraire imiter le Samaritain qui ne verse pas seulement de l'huile dans les plaies, mais aussi du vin, c'est-à-dire qui mêle la douceur des paroles à l'amertume naturelle de la réprimande ; car reprendre le prochain en l'injuriant et le menaçant, ce n'est pas le corriger, mais l'irriter ; c'est le provoquer à faire plus de mal ; c'est mettre du fiel dans sa nourriture.

Le saint évêque de Genève ne voulait pas même que l'on s'accusât avec excès, ni que l'on exagérât ses fautes. Ce n'est pas qu'il voulût que l'on traitât les vices mollement, mais il recommandait d'éviter avec soin tout ce qui pouvait jeter l'âme dans le découragement ou le chagrin, sous prétexte de l'humilier. Il faut avoir l'esprit juste et marcher par le milieu du chemin, en s'humiliant sans se décourager, et en s'encourageant sans nuire à l'humilité.

Il y a des maîtres si violents que, pour un verre cassé par inadvertance, ils disent mille injures à une pauvre servante, et lui donnent même des coups. Qui ne voit que cette correction est mille fois pire que la faute? Il en est de même de la conduite que l'on doit tenir envers soi-même; car la patience fait parfaitement son œuvre, mais celle de l'impatience est toujours imparfaite.

ARTICLE DEUXIÈME.

Danger de l'affection au péché véniel.

Le péché véniel ralentit l'ardeur de l'exercice de la charité, quoiqu'il n'en déracine pas tout-à-fait l'habitude dans l'âme. Il est comme un poison lent qui la mine peu à peu, la penche vers le péché mortel, et tend à l'y faire tomber, si l'on ne remédie pas à cette maladie de langueur.

En un mot, le péché mortel met la hache à la racine de l'arbre et détruit entièrement la charité habituelle; car quel accord peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre le temple du Seigneur et celui des idoles?

Mais le péché véniel ne fait que flétrir les feuilles et les fruits; il est comme un hiver qui dépouille les arbres de leur beauté, mais qui ne les fait pas mourir.

Dieu ordonne à un pasteur, dans l'Apocalypse, de reprendre sa première ferveur; il ne lui dit pas qu'il ait entièrement abandonné la charité quant à l'ha-

bitude, mais il dit que quant aux actes elle n'est plus aussi ardente et agissante qu'elle l'était au commencement. C'est pourquoi il l'exhorte à faire ses premières œuvres, c'est-à-dire à rentrer dans sa première ferveur dont il s'était détourné.

C'est ce que saint François de Sales fait remarquer en ces termes : « Dieu reprit l'évêque d'E-
» phèse de ce qu'il avait abandonné sa première
» charité. Il ne dit pas qu'il était sans charité ; mais
» seulement qu'elle n'était plus telle qu'au com-
» mencement, c'est-à-dire qu'elle n'était plus
» prompte, fervente, florissante et fructueuse. C'est
» ainsi que nous avons coutume de dire d'un homme
» qui, de gai, joyeux et actif, est devenu chagrin,
» paresseux et maussade, que ce n'est plus celui
» d'autrefois ; car nous ne voulons pas faire enten-
» dre par là que ce ne soit pas le même quant à la
» substance, mais seulement qu'il n'est plus le
» même quant aux actions et à sa conduite. »

L'affection au péché véniel est semblable au diamant qui, par sa présence, empêche que l'aimant n'attire le fer ; mais aussitôt qu'il est ôté, l'aimant reprend sa propriété. Une âme affectionnée au péché véniel est retardée dans le sentier de la justice ; mais aussitôt qu'elle s'est déchargée de ce fardeau, Dieu dilate son cœur et la fait courir en la voie des divins commandements.

Voici comment l'explique le saint évêque de Genève : « De même que la présence du diamant em-
» pêche l'exercice et l'action de la propriété qu'a

» l'aimant d'attirer le fer, sans toutefois lui ôter » cette propriété qui opère aussitôt que cet empê- » chement est éloigné; de même la présence du pé- » ché véniel n'ôte pas à la charité sa force et sa » puissance d'opérer, mais elle l'engourdit en cer- » taine façon, et la prive de l'usage de son activité, » tellement qu'elle demeure sans action, stérile et » inféconde. »

On demande quelquefois si un grand nombre de péchés véniels peuvent équivaloir à un péché mortel, et par conséquent faire perdre la charité. Il faut répondre que tous les péchés véniels, quel qu'en soit le nombre, ne peuvent pas égaler un péché mortel; mais que néanmoins il n'en faut pas un grand nombre pour nous disposer au péché mortel, selon cette parole de la sainte Ecriture : *Celui qui méprise les petites fautes, tombera peu à peu dans de plus grandes; celui qui aime le péril y périra;* car, selon la maxime de saint Bernard, *celui qui n'avance pas recule.*

Voici ce que dit sur cet objet le saint évêque de Genève : « La charité étant une qualité active, ne » peut être long-temps sans agir ou périr; elle est, » selon l'expression de nos anciens, de l'humeur » de Rachel, qui disait à son époux : *donnez-moi* » *des enfants, ou je mourrai;* car la charité presse » le cœur auquel elle est mariée, de la féconder en » bonnes œuvres, autrement elle périra. »

Le péché véniel, surtout lorsque l'âme y a une grande affection, nous met en danger de perdre la

charité, parce qu'il nous expose au péril d'offenser Dieu mortellement. Ecoutez ce qu'en dit encore notre saint : « Le péché véniel, et même l'affection
» au péché véniel, ne sont pas essentiellement con-
» traires à la résolution de la charité, qui est de
» préférer Dieu à toutes choses, parce que, par le
» péché véniel, nous aimons quelque chose hors de
» la raison, mais non contre la raison ; nous défé-
» rons un peu trop et plus qu'il n'est convenable
» à la créature, mais non jusqu'au point de la pré-
» férer au créateur ; nous nous arrêtons plus qu'il
» ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quit-
» tons pas pour cela les célestes ; en un mot, le pé-
» ché véniel nous retarde dans le chemin de la
» charité ; mais il ne nous en fait pas sortir, et par
» conséquent il n'est pas essentiellement contraire
» à la charité, et il ne la détruit jamais ni en tout
» ni en partie.

» Néanmoins le péché véniel est péché, et par
» conséquent il déplaît à la charité, non comme
» une chose qui lui soit contraire, mais comme une
» chose contraire à ses opérations et à ses progrès,
» et même à ses intentions qui, étant que nous rap-
» portions toutes nos actions à Dieu, sont violées
» par le péche véniel. »

CHAPITRE NEUVIÈME.

DES IMPERFECTIONS.

ARTICLE PREMIER.

Il ne faut pas nous troubler de nos imperfections.

Tel est notre sort en cette vie que nous ne sommes pas long-temps sans commettre quelques péchés véniels ; à plus forte raison ne pouvons-nous être exempts d'imperfections. Or il y a des personnes qui, faute de faire attention à cela, se troublent sans mesure quand elles tombent dans quelques péchés véniels, ou dans de graves imperfections. Cela vient de ce que leur désir de la perfection et de la pureté de conscience n'est pas bien réglé, et qu'elles imaginent pour cette vie un état qui n'est réservé que pour l'autre. Ce trouble naît aussi de l'amour-propre qui s'irrite de nous voir si peu avancés.

Mais ceux qui sont les plus affermis dans le divin amour, au lieu de se troubler, s'humilient et ainsi tirent avantage même de leurs fautes. Voici l'instruction que donne sur cet objet saint François de Sales :

« L'humilité fait que nous ne nous troublons
» point de nos imperfections, et elle nous rappelle

» pour cela le souvenir de celles d'autrui ; car pour-
» quoi serions-nous plus parfaits que les autres ?
» Elle fait aussi que nous ne nous troublons point
» des imperfections d'autrui, parce qu'elles nous
» rappellent le souvenir des nôtres ; car pourquoi
» trouverions-nous étrange que les autres aient des
» imperfections, puisque nous en avons nous-
» mêmes ?

» L'humilité rend notre cœur doux envers les
» parfaits et les imparfaits ; envers les premiers par
» respect, envers les derniers par compassion.
» L'humilité nous fait recevoir les peines avec pa-
» tience, sachant que nous les méritons, et les biens
» avec reconnaissance, sachant que nous ne les
» méritons pas. »

ARTICLE DEUXIÈME.

De l'affection aux imperfections.

Saint François de Sales peint avec beaucoup de clarté, dans un de ses entretiens, les mauvais effets de l'affection aux imperfections.

« L'on ne saurait jamais, dit-il, parvenir à la
» perfection, tandis que l'on a l'affection à quelque
» imperfection, pour petite qu'elle soit ; même
» quand ce ne serait qu'à avoir une pensée inutile.
» Vous ne sauriez croire combien cela fait de mal
» à une âme ; car dès que vous aurez donné à vo-
» tre esprit la liberté de s'arrêter à penser à une
» chose inutile, il pensera ensuite à des choses

» pernicieuses. Il faut donc couper court au mal
» dès que nous le voyons, quelque petit qu'il soit.
» Il faut examiner soigneusement si nous n'avons
» point nos affections engagées ; par exemple, si
» quand on vous loue, vous venez à dire quelque
» parole qui agrandisse la louange que l'on vous
» donne, ou bien si vous la recherchez par des pa-
» roles artificieuses, disant que vous n'avez plus
» la mémoire ou l'esprit si bon que vous l'aviez ;
» eh ! qui ne voit que vous prétendez que l'on vous
» dise que vous parlez toujours extrêmement bien ?
» cherchez donc au fond de votre conscience si
» vous y pouvez trouver de l'affection à la vanité.
» Vous pourrez aussi connaître facilement si vous
» êtes attachés à quelque chose, lorsque vous n'au-
» rez pas la commodité de faire ce que vous avez
» proposé ; car si vous n'y avez point d'affection,
» vous demeurerez autant en repos de ne pas la faire
» que si vous l'eussiez faite ; mais si au contraire
» vous vous en troublez, c'est une marque que
» vous y avez mis votre affection. Or nos affections
» sont si précieuses, puisqu'elles doivent être tou-
» tes employées à aimer Dieu, qu'il faut bien pren-
» dre garde de ne pas les loger en des choses inuti-
» les ; une faute, pour petite qu'elle puisse être,
» si elle est faite avec affection, est plus contraire
» à la perfection, que cent autres faites par sur-
» prise et sans affection. »

ARTICLE TROISIÈME.

§ I.

Conseils sur la manière de combattre les imperfections.

« Nous voudrions bien, disait saint François de
» Sales à une Supérieure de la Visitation, être sans
» imperfections; mais, ma très-chère fille, il faut
» prendre patience d'être de la nature humaine, et
» non de l'angélique. Nos imperfections ne doivent
» pas nous plaire; et nous devons dire avec l'Apô-
» tre : *malheureux que je suis! qui me délivrera*
» *du corps de cette mort?* Mais elles ne doivent pas
» nous étonner, ni nous ôter le courage; nous de-
» vons en tirer des motifs de soumission, d'humi-
» lité et de défiance de nous-mêmes, mais non de
» découragement, ni d'affliction, et encore moins
» de défiance de l'amour de Dieu envers nous; car
» quoique Dieu n'aime pas nos imperfections et nos
» péchés véniels, il nous aime bien nonobstant cela.
» Il en est comme de la faiblesse et de l'infirmité
» d'un enfant; elle déplaît à la mère, et pourtant
» non-seulement la mère ne laisse pas pour cela
» d'aimer son enfant, mais encore elle l'aime ten-
» drement et avec compassion. Ainsi quoique Dieu
» n'aime pas nos imperfections et nos péchés vé-
» niels, il ne laisse pas de nous aimer tendrement;
» de sorte que David avait raison de dire à Dieu :
» *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis*
» *infirme.*

» Ma très-chère fille, vivez joyeuse, sachant que » notre Seigneur vous regarde avec amour, et » avec d'autant plus de compassion, que vous avez » plus de faiblesse.

» Ne permettez jamais à votre esprit de nourrir » volontairement des pensées contraires ; et quand » elles vous arriveront, ne les regardez point, dé- » tournez vos yeux de tout sentiment de défiance, » et retournez-les vers Dieu avec une courageuse » humilité, pour lui parler de sa bonté ineffable » par laquelle il aime notre faible, pauvre et ab- » jecte nature humaine, nonobstant ses infirmi- » tés. »

§ II.

Suite des conseils sur la manière de combattre les imperfections.

Saint François de Sales donne encore des conseils sur le même objet dans une autre de ses lettres :

« Vous vous plaignez, dit-il, de ce que plusieurs » imperfections et défauts se mêlent en votre vie, » malgré votre désir pour la perfection et pour la » pureté de l'amour de notre Dieu. Je vous réponds » qu'il n'est pas possible de nous délivrer entière- » ment de nous-mêmes pendant que nous sommes » ici-bas. Il faut que nous nous portions toujours » nous-mêmes jusqu'à ce que Dieu nous porte au » ciel ; et tant que nous nous porterons, nous » ne porterons rien qui vaille. Il faut donc avoir » patience et ne pas penser pouvoir nous guérir en

» un jour de tant de mauvaises habitudes que nous » avons contractées par le peu de soin que nous » avons eu de notre santé spirituelle.

» Dieu a bien guéri quelques personnes soudai- » nement sans leur laisser aucune marque de leurs » maladies précédentes, comme il fit à l'égard de » Madeleine, qui, en un instant, d'un égoût d'eau » de corruption, fut changée en une source d'eau » de perfection, et ne fut jamais troublée depuis » ce moment. Mais aussi ce même Dieu a laissé en » plusieurs de ses chers disciples, après leur con- » version, beaucoup de restes de leurs mauvaises » inclinations, et cela pour leur plus grand profit, » témoin saint Pierre qui, depuis sa première vo- » cation, se laissa aller plusieurs fois à des imper- » fections, et tomba tout-à-fait et fort misérable- » ment une fois en renonçant son maître.

» Salomon dit que c'est un animal bien insolent » que la servante qui devient soudainement maî- » tresse. Il y aurait grand danger que l'âme qui a ser- » vi long-temps ses passions, ne devînt orgueilleuse » et vaine, si en un moment elle en devenait parfai- » tement maîtresse. Il faut que petit à petit et pied » à pied nous acquérions cette domination, pour » la conquête de laquelle les saints et les saintes ont » employé plusieurs dizaines d'années. Il faut, s'il » vous plaît, avoir patience avec tout le monde, » mais premièrement avec vous-même. »

CHAPITRE DIXIÈME.

DE LA PURETÉ D'INTENTION.

ARTICLE PREMIER.

La pureté d'intention est la voie de la perfection.

Voici une belle maxime de saint François de Sales : « Ce n'est point par la multiplicité des choses » que nous faisons, que nous avançons dans la » perfection, mais par la pureté d'intention avec » laquelle nous les faisons. »

Cette doctrine est fondée sur une vérité importante, qui est que Dieu ne regarde pas combien nous faisons pour lui, mais avec combien d'amour nous le faisons. Cela nous apprend à rehausser le mérite de nos petites actions par la grandeur de notre amour pour Dieu.

ARTICLE SECOND.

§ I.

Degré sublime de pureté d'intention.

Saint François de Sales, tant dans ses conversations particulières, que dans ses exhortations publiques, et dans ses instructions au tribunal de la pénitence, travaillait soigneusement à écarter des

cœurs les motifs les moins parfaits, et à faire que l'on regardât directement Dieu en toutes ses actions, et qu'on les rapportât toutes à sa gloire. Il avait souvent à la bouche cette parole de David : *Que veux-je au ciel et sur la terre, sinon que Dieu soit le possesseur de mon cœur et mon partage pour l'éternité?* Et encore cette autre : *J'ai demandé une chose au Seigneur, et je ne cesserai de l'en supplier ; c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie.*

En toutes choses effectivement il ne désirait que de plaire à Dieu, et il disait souvent en forme d'aspiration : *Enseignez-moi, Seigneur, à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu, et votre esprit plein de bonté me conduira dans la terre de droiture.*

§ II.

Suite du degré sublime de pureté d'intention.

Saint François de Sales n'avait d'autre intention que la pureté du divin amour ; et comme on connaît qu'il y a du feu dans une cheminée lorsqu'il en sort de la fumée ou des étincelles, de même il était aisé de connaître par les saints élans de son cœur que le feu de l'amour divin le consumait.

Il dit un jour à une personne à qui il parlait avec confiance : « Si je connaissais un seul petit fil d'af-
» fection en mon âme qui ne fût pas de Dieu, en
» Dieu et pour Dieu, je l'arracherais à l'instant,
» et j'aimerais mieux n'être point du tout, que de
» n'être pas entièrement et sans réserve à Dieu seul.

» Si je savais la moindre partie en moi qui ne fût
» pas gravée du signe de Jésus-Christ, je la retran-
» cherais aussitôt, et la rejetterais, selon ce que
» l'Ecriture nous enseigne, qu'il faut arracher l'œil
» et couper la main ou le pied qui nous scandalise. »

On voit par ces paroles quelle haine il avait pour toute affection étrangère au saint amour. Quand nous aimons ardemment quelqu'un, nous avons en aversion tout ce qui peut être contraire à ses légitimes désirs ; de même tout ce qui pouvait mettre empêchement au règne plein et entier de l'amour divin sur son cœur, était en horreur à cet homme de Dieu.

Il ne considérait que Dieu et son service avec un œil pur et un cœur désintéressé ; et voici le vrai sentiment de son âme, tel qu'il l'a exprimé dans son Traité de l'amour de Dieu : « En parlant par
» imagination de chose impossible, et qui n'est
» presque pas imaginable, je dis qu'encore qu'il
» n'y aurait ni enfer pour punir les rebelles, ni
» paradis pour récompenser les bons, et que nous
» n'aurions aucune sorte d'obligation, ni de de-
» voir envers Dieu, néanmoins l'amour de bien-
» veillance nous porterait à rendre une obéissance
» et une soumission entière à Dieu par choix et
» inclination, et même par une douce violence
» amoureuse, en considération de la souveraine
» bonté, justice et droiture de la divine volonté. »

Voici encore un beau souhait de notre saint évêque : « Que notre amour soit tout en Dieu, et

» que Dieu soit en toute chose notre amour !
» Amen! » Ainsi il nous invite à n'aimer pas seulement Dieu au-dessus de tout et en toutes choses, mais encore à n'aimer en tout qu'une seule chose qui est Dieu.

Il louait souvent un trait qu'on trouve dans la vie de saint Louis, par le sieur de Joinville :

« Je veux vous raconter, dit Joinville, une chose
» que j'ai entendu dire au frère Ives le Breton,
» qui était de l'ordre des frères prêcheurs. Pendant
» que le roi de France était à Acre en Palestine,
» ce frère s'en allant de la maison du roi au logis
» des ambassadeurs du Soudan de Damas, pour
» leur faire un message du roi, trouva dans la rue
» une femme fort empressée qui portait en sa main
» droite une écuelle pleine de feu, et en sa main
» gauche une fiole pleine d'eau. Frère Ives lui de-
» manda ce qu'elle voulait faire de ce feu et de
» cette eau ? Elle lui répondit qu'avec le feu elle
» voulait brûler le paradis, et qu'avec l'eau elle
» voulait éteindre l'enfer, afin que jamais il n'y eût
» plus de paradis ni d'enfer. Le religieux lui en de-
» manda la raison, et elle ajouta : *parce que je ne*
» *veux plus que personne fasse le bien pour avoir*
» *le paradis en récompense, ni que personne évite*
» *le péché par la crainte du feu de l'enfer. Mais on*
» *doit le faire par le motif de l'entier et parfait*
» *amour que nous devons à Dieu notre Créateur,*
» *qui est le bien souverain, et qui nous a tant ai-*
» *aimés, qu'il s'est soumis à la mort pour notre ré-*

» *demption, ayant souffert la mort pour le péché de*
» *notre premier père Adam, et pour nous sauver.* »

Le saint évêque de Genève a dit plus d'une fois qu'il était à propos d'inculquer cette histoire aux âmes pieuses, et qu'il serait à désirer que l'on en fît des images en taille douce pour les leur distribuer, afin de les faire souvenir qu'il est digne d'une âme grande et noble d'aimer et servir Dieu par le pur motif de son divin amour. On trouve, à la tête d'un excellent traité de piété intitulé: *De la droite intention*, par le P. Jérémie Drexelius, Jésuite, une image de cette femme, tenant d'une main un réchaud plein de feu avec lequel elle brûle le paradis, et de l'autre un vase plein d'eau avec laquelle elle éteint le feu de l'enfer : Au-dessous sont écrits ces mots : *Servir Dieu pour Dieu.*

ARTICLE TROISIÈME.

De la vie de foi.

§ I.

Marcher selon l'esprit de foi.

» Il faut, disait saint François de Sales, marcher
» devant Dieu selon l'esprit de la foi, et non selon
» le sens humain. »

Pour bien comprendre cette importante maxime, on doit se rappeler que la foi prend sa source dans une lumière surnaturelle dont Dieu éclaire notre entendement par un pur effet de sa grâce, afin de le rendre capable d'acquiescer aux vérités célestes

qui surpassent notre portée et notre intelligence, et qu'il nous a fait connaître par la révélation. Suivre cette lumière, c'est avoir la vie de la foi, comme l'avait le Roi-Prophète qui disait : *Seigneur, votre parole est une lampe qui éclaire mes démarches et une lumière qui dirige mes voies.*

La foi est semblable à la colonne de feu qui conduisait les Israélites dans le passage de la mer rouge, et qui formait un mélange de ténèbres et de lumière. De même la foi ne nous fait voir les objets qu'elle nous propose que par un miroir et en énigme. Elle n'est pas si évidente qu'elle n'ait quelque chose d'obscur, parce qu'elle roule sur des objets que la raison ne peut pas comprendre ; elle n'est pas si obscure, qu'elle ne soit évidement appuyée sur les preuves les plus incontestables ; elle est comme l'épouse des Cantiques, noire, mais belle, parce que ses grâces et ses attraits surpassent toutes les beautés des vérités que nous concevons par les simples lumières naturelles.

Marcher selon la foi, c'est se conduire, non selon les maximes qui nous sont suggérées par la chair et le sang, ou par la raison humaine, mais selon celles qui nous sont révélées par le Père céleste. La foi vive qui nous fait marcher ainsi, est animée par l'ardeur de la sainte charité, qui est l'âme, la forme et la vie de la foi, comme de toute autre vertu parfaite.

Marcher selon la foi, c'est rejeter les œuvres de ténèbres, c'est-à-dire le péché, et se revêtir des

terre comme elle est accomplie dans le ciel ; il voulait aussi que l'on fît beaucoup d'attention à ce qui est écrit dans le Cantique des cantiques, que l'épouse a blessé le cœur du divin époux par un seul de ses yeux et un seul de ses cheveux, c'est-à-dire par ses actions vertueuses, petites et grandes, faites dans l'unique intention de plaire à Dieu.

C'est proprement là ce qui s'appelle marcher en esprit de foi : c'est ainsi qu'Abraham, dont la foi est tant louée dans la sainte Ecriture, marchait en la présence de Dieu pour être parfait.

§ III.

Des vérités de la foi.

Saint François de Sales donne dans une de ses lettres des instructions fort importantes sur les vérités de la foi :

« Il y a, dit-il, des vérités de la foi, qui sont
» agréables à l'esprit humain, non-seulement
» parce que Dieu les a révélées par sa parole et
» proposées par son Eglise, mais encore parce
» que nous les pénétrons bien, que nous les en-
» tendons facilement, et qu'elles sont conformes à
» nos inclinations. Par exemple, cette vérité qu'il
» y a un paradis après cette vie mortelle, est un
» article de foi que plusieurs trouvent bien à
» leur gré, parce que ce bonheur est doux et
» désirable. Que Dieu soit miséricordieux ; la plu-
» part des hommes le trouvent fort bon et le

» croient aisément, parce que la philosophie même » nous l'enseigne, et que cela est conforme à notre » goût et à nos désirs.

» Mais il n'en est pas de même de quelques au- » tres vérités de la foi. Par exemple, qu'il y ait un » enfer éternel pour la punition des méchants, c'est » une vérité de foi; mais vérité amère, effroyable, » épouvantable, que nous ne croyons pas volon- » tiers, et que nous n'admettons que par la force » de la parole de Dieu.

» Or, je dis premièrement que la foi nue et sim- » ple est celle par laquelle nous croyons les vérités » de la foi, sans considération d'aucune douceur, » suavité et consolation que nous ayons en elles, » mais par le seul acquiescement que notre esprit » fait à l'autorité de la parole de Dieu et de la dé- » claration de l'Eglise; et ainsi nous ne croyons » pas moins les vérités effroyables que les vérités » douces et aimables; alors notre foi est nue, parce » qu'elle n'est revêtue d'aucune suavité, ni d'au- » cun goût; elle est simple, parce qu'elle n'est mê- » lée d'aucune satisfaction de notre propre senti- » ment.

» Secondement, il y a des vérités de foi que nous » pouvons saisir par l'imagination, comme que no- » tre Seigneur est né en la crèche de Bethléhem, » qu'il a été porté en Egypte; qu'il a été crucifié; » qu'il est monté au ciel. Il y en a d'autres que nous » ne pouvons point saisir par l'imagination, comme » le dogme de la très-sainte Trinité, l'éternité de

» Dieu, la présence du corps de notre Seigneur
» dans le très-saint Sacrement de l'Eucharistie ;
» car tous ces dogmes sont véritables d'une façon
» qui est inconcevable à notre imagination, parce-
» que nous ne savons pas imaginer comment cela
» peut être ; néanmoins notre entendement le croit
» fermement et simplement, sur la seule assurance
» qu'il prend en la parole de Dieu. Voilà une foi
» véritablement nue, car elle est destituée de toute
» imagination ; et elle est parfaitement simple,
» parce qu'elle n'est mêlée d'aucune sorte d'actions
» que de celle de notre entendement qui adhère
» purement et simplement à ces vérités sur le seul
» gage de la parole de Dieu ; et cette foi ainsi nue
» et simple est celle que les saints ont pratiquée et
» pratiquent au milieu des stérilités, aridités, dé-
» goûts et ténèbres.

» Vivre en vérité et non en mensonge, c'est
» mener une vie totalement conforme à la foi nue
» et simple, selon les opérations de la grâce, et non
» selon les opérations de la nature, parce que no-
» tre imagination, nos sens, notre sentiment, no-
» tre goût, nos consolations, nos raisonnements,
» sont sujets à l'erreur; et que vivre selon ces choses,
» c'est vivre en mensonge, ou du moins en un
» perpétuel hasard de mensonge. Mais vivre selon
» la foi nue et simple, c'est vivre en vérité.

» Il est dit du démon qu'il ne s'arrêta pas en la
» vérité, parce que ayant eu la foi au commence-
» ment de sa création, il s'en écarta, voulant rai-

» sonner sans la foi sur sa propre excellence, et
» chercher en lui-même sa fin, non selon la foi nue
» et simple, mais selon les conditions naturelles
» qui le portèrent à l'amour démesuré et déréglé
» de soi-même ; et c'est le mensonge dans lequel
» tombent tous ceux qui n'adhèrent pas avec sim-
» plicité et nudité de foi à la parole de notre Sei-
» gneur, mais qui veulent vivre selon la prudence
» humaine ; car cette prudence n'est autre chose
» qu'une fourmilière de mensonges et de vains rai-
» sonnements. »

§ IV.

Beauté des mystères de la foi.

Voici des observations très-remarquables, faites par saint François de Sales sur la beauté des mystères de la foi :

« Lorsque notre esprit, élevé au-dessus de la lu-
» mière naturelle, commence à voir les vérités su-
» blimes de la foi, ô Dieu, quelle allégresse ! L'âme
» se fond de plaisir en entendant la parole de son
» céleste époux, qu'elle trouve plus douce et plus
» suave que le miel de toutes les sciences humai-
» nes.

» Dieu a gravé l'empreinte de ses pas sur toutes
» les choses créées, de sorte que la connaissance
» que nous avons de sa divine majesté par les créa-
» tures, ne semble être autre chose que la vue des
» pieds de Dieu. Mais en comparaison de cela, la

» foi est une vue de la face même de sa divine ma-
» jesté, que nous ne voyons pas encore au plein
» jour de la gloire, mais que nous voyons pourtant
» comme en l'aube du jour, ainsi qu'il arriva à Ja-
» cob; car bien qu'il n'eût vu l'ange avec lequel il
» lutta, qu'à la faible clarté du point du jour, néan-
» moins, tout ravi de contentement, il s'écria : *J'ai*
» *vu le Seigneur face à face, et mon âme a été*
» *sauvée.*

» Oh! quelles délices dans la sainte lumière de
» la foi par laquelle nous savons avec une certitude
» incomparable, non-seulement l'origine des créa-
» tures et leur véritable usage, mais aussi la nais-
» sance éternelle du grand et souverain Verbe di-
» vin, auquel et par lequel tout a été fait, et qui,
» avec le Père et le Saint-Esprit est un seul Dieu,
» très-unique, très-adorable et béni dans les siè-
» cles des siècles! Amen! *Ah!* dit saint Jérome à
» son ami Paulin, *le docte Platon ne sut jamais*
» *ceci, l'éloquent Démosthène l'a ignoré.*

» *Notre cœur n'était-il pas tout ardent tandis qu'il*
» *nous parlait en chemin?* s'écriaient les heureux
» pélerins d'Emmaüs, parlant des flammes amou-
» reuses dont ils étaient embrasés par la parole de
» la foi. Que si les vérités divines procurent déjà de
» si grandes suavités, lorsqu'elles ne sont encore
» proposées que dans la lumière obscure de la foi,
» ô Dieu, que sera-ce quand nous les contemple-
» rons en la clarté du midi de la gloire!

» La reine de Saba, qui, sur la grandeur de la

» renommée de Salomon, avait tout quitté pour
» aller le voir, étant arrivée en sa présence, et
» ayant entendu les admirables paroles de sagesse
» qui sortaient de sa bouche, tout éperdue et com-
» me pâmée d'admiration, s'écria que ce qu'elle
» avait appris par ouï-dire concernant cette céleste
» sagesse, n'était pas la moitié de ce que la vue et
» l'expérience lui en faisaient connaître. Oh! que
» belles et aimables sont les vérités que la foi nous
» révèle par l'ouïe! Mais, quand arrivés en la cé-
» leste Jérusalem, nous verrons le grand Salomon,
» roi de gloire, assis sur le trône de sa sagesse,
» manifestant avec une clarté incompréhensible les
» merveilles et les secrets éternels de la vérité sou-
» veraine dans cet heureux séjour où notre entende-
» ment verra la présence de ce qu'il avait cru ici-
» bas; oh! alors quels ravissements! quelles exta-
» ses! quelle admiration! quel amour! quelles
» douceurs! Non, jamais, dirons-nous en cet excès
» de suavité, non, jamais nous n'aurions pensé voir
» des vérités si délectables. *Nous avons cru tout*
» *ce qu'on nous avait annoncé de votre gloire, ô*
» *grande cité de Dieu*, mais nous ne pouvions
» pas concevoir la grandeur infinie des abîmes de
» vos délices. »

§ V.

Bel exemple de la vie de foi en saint Jean-Baptiste.

Une année, en la fête de saint Jean-Baptiste, le pieux évêque de Genève écrivit en ces termes à une personne dont saint Jean était le patron :

« Je voudrais bien avoir quelque beau bouquet » du désert de notre glorieux saint Jean, pour le » présenter à votre chère âme; mais la mienne, » plus stérile que le désert, n'a su en trouver au- » jourd'hui, quoiqu'elle ait eu ce matin et ait en- » core présentement un certain petit et insensible » sentiment de ne vouloir plus vivre selon la na- » ture, mais tant qu'il se pourra, selon la foi, l'es- » pérance et la charité chrétiennes, à l'imitation de » cet homme angélique que nous voyons dans ce » profond désert ne considérer que Dieu et soi- » même. Oh! que bienheureux est l'esprit de celui » qui ne voit que ces deux objets, dont l'un le ra- » vit à l'amour de la beauté souveraine, et l'autre » le pénètre des sentiments d'une extrême humilité » et abjection! Car que pouvait dire ce grand er- » mite en un lieu où il n'y avait que Dieu et lui, » sinon : *Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je?*

» Je prie notre Seigneur qui est l'agneau que » saint Jean nous montra, qu'il vous revête de la » très-sainte laine de ses mérites. O Dieu! quelle » admirable pureté de cœur! quelle indifférence à » toutes choses en cet ange humain ou homme » angélique, qui semble presque n'aimer pas son » maître pour l'aimer davantage et plus purement! » Je ne sais comment il eut le courage de demeu- » rer en son désert après qu'il eut baptisé son Sau- » veur, et qu'il l'eût vu s'en aller de là. Il continue » néanmoins ses prédications et ne se laisse point » vaincre à la tendresse et suavité de l'amour de la

» présence de son souverain bien ; mais avec un
» amour austère, constant et fort, il continue en
» son absence à le servir. Que Dieu et le grand
» saint Jean vous veuillent visiter en la douceur de
» leurs consolations ! »

ARTICLE QUATRIÈME.

Vie selon l'esprit.

Une personne ayant demandé à saint François de Sales ce que c'était que de vivre selon l'esprit, il lui répondit :

« Vivre selon l'esprit, c'est penser, parler et
» agir selon les vertus qui sont dans l'esprit, et
» non selon les sens et sentiments qui sont en la
» chair. De ceux-ci il faut s'en servir, il faut les
» assujettir ; mais il ne faut pas vivre selon eux.
» Au contraire les vertus spirituelles, il faut les
» servir et leur assujettir tout le reste.

» Quelles sont ces vertus de l'esprit? Ce sont la
» foi qui nous montre des vérités révélées au-des-
» sus des sens ; l'espérance qui nous fait aspirer
» à des biens invisibles ; la charité qui nous fait
» aimer Dieu au-dessus de tout, et aimer le pro-
» chain comme nous-mêmes d'un amour non sen-
» suel, non naturel, non intéressé, mais d'un amour
» pur, solide et invariable, qui a son fondement
» en Dieu.

» Le sens humain appuyé sur la chair, fait que
» souvent nous ne nous abandonnons pas assez en-

» tre les mains de Dieu, parce qu'il nous paraît
» que, puisque nous ne valons rien, Dieu doit ne
» tenir aucun compte de nous, et agir comme les
» hommes qui vivent selon la sagesse humaine;
» car ils méprisent ceux qui ne leur sont point uti-
» les. Au contraire, l'esprit appuyé sur la foi s'en-
» courage au milieu des difficultés, parce qu'il sait
» bien que Dieu aime, supporte et secourt les mi-
» sérables, pourvu qu'ils espèrent en lui.

» Vivre selon l'esprit, c'est aimer selon l'esprit;
» vivre selon la chair, c'est aimer selon la chair;
» car l'amour est la vie de l'âme, comme l'âme est
» la vie du corps.

» Une personne est bien douce, bien agréable,
» et je la chéris tendrement. Elle m'aime bien, elle
» me rend service, je l'aime réciproquement pour
» cela. Qui ne voit que j'aime selon les sens et la
» chair? Car les animaux qui n'ont point d'esprit
» et qui n'ont que la chair et les sens, aiment leurs
» bienfaiteurs et ceux qui les traitent avec douceur
» et affection.

» Une personne est rude, âpre et incivile, mais
» du reste elle est très-dévote et même désireuse de
» s'adoucir et de se civiliser, je l'aborde, je lui
» témoigne de l'affection, je lui rends tous les
» services qui sont en mon pouvoir, non que j'aie
» du plaisir à être avec elle, ni que cela soit utile
» à mes propres intérêts, mais parce que cela est
» selon le bon plaisir de Dieu. Cet amour est selon
» l'esprit, car la chair n'y a point de part.

« Je suis d'un caractère timide et je voudrais
» bien que l'on me laissât vivre selon cette incli-
» nation. Qui ne voit que ce désir n'est pas selon
» l'esprit ? car tandis que j'étais bien jeune et
» que je n'avais point encore d'esprit, je vivais
» déjà ainsi. Mais, quoique selon mon naturel je
» sois craintif, néanmoins je veux essayer de sur-
» monter ces sentiments naturels, et petit à petit
» faire bien tout ce qui appartient à la charge que
» l'obéissance m'a imposée. Qui ne voit que c'est
» vivre selon l'esprit ?

» Vivre selon l'esprit, c'est faire les actions,
» dire les paroles et avoir les pensées que l'esprit
» de foi requiert de nous. Et quand je dis avoir les
» pensées, j'entends des pensées volontaires.

» Je suis triste, et à cause de cela je ne veux pas
» parler, les perroquets font ainsi.

» Je suis triste, mais puisque la charité requiert
» que je parle, je le ferai ; les personnes vraiment
» pieuses font cela.

» Je suis méprisé et je m'en fâche ; c'est ainsi que
» font les paons et les singes.

» Je suis méprisé et je m'en réjouis ; les apôtres
» faisaient ainsi.

» Vivre donc selon l'esprit, c'est faire ce que la
» foi, l'espérance et la charité nous enseignent,
» soit dans les choses temporelles, soit dans les
» spirituelles.

» Vivez entièrement selon l'esprit ; demeurez
» doucement en paix ; soyez très-assurée que Dieu

» vous aidera ; reposez-vous en toute rencontre » entre les bras de sa miséricorde et de sa bonté » paternelle, et que Dieu soit à jamais votre tout. »

ARTICLE CINQUIÈME.

Vie de Jésus-Christ en nous.

Saint François de Sales explique en ces termes, dans un de ses sermons, les paroles de saint Paul : *Jésus-Christ vit en moi.*

« Exerçons-nous à pratiquer une continuelle » mortification de nous-mêmes et de notre amour-» propre, à l'imitation du saint Apôtre qui disait » qu'il ne vivait plus en lui-même, puisqu'il avait » crucifié son amour, ou que son amour était cru-» cifié. Il avait tellement mortifié son amour-pro-» pre, qu'il l'avait entièrement anéanti, et qu'il » n'avait plus d'amour que pour notre Seigneur » crucifié. Certes il avait bien raison, ce grand » saint, de dire qu'il ne vivait plus en lui-même ; » car ôter l'amour-propre de nos âmes, c'est leur » ôter la vie et leur donner la mort ; mais heureuse » mort qui nous fait mourir à nous-mêmes, pour » nous faire vivre à Dieu. Aimez donc tellement » celui qui est mort pour nous unir à lui et pour » nous témoigner la grandeur de son amour, que » rien ne puisse plus vivre en vous que lui, afin » que vous puissiez véritablement dire avec saint » Paul : *Je ne vis plus ; mais c'est Jésus-Christ* » *qui vit en moi.*

» L'amour a ôté la vie à notre divin Maître, il ne » reste donc plus sinon que nous mourions d'amour » pour lui ; ou du moins que nous ne vivions plus » que pour son amour, mais non d'un amour tel » quel ; car il faut que notre amour soit corres- » pondant au sien, autant qu'il nous sera possible ; » je ne dis pas égal, car nous ne le pouvons pas ; » mais je veux dire que cet amour doit être fort et » courageux, qu'il doit croître parmi les contra- » dictions, sans que nous nous lassions jamais de » souffrir pour le divin époux. Soyons donc bien » aises, pour lui témoigner notre amour, de nous » rendre semblables à lui en son abjection et en ses » souffrances, puisque l'amour nous fait imiter » ceux que nous aimons.

» Considérez, je vous prie, ce que fit saint » Paul, de la bouche duquel est sorti cet élan d'a- » mour : *Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit* » *en moi*. Considérez quelles persécutions il en- » dura, quelles mortifications, quelles abjections, » quels tourments, quelles douleurs. Écoutez ce » qu'il dit en son épître aux Corinthiens : *Nous* » *avons été calomniés et persécutés à outrance,* » *injuriés et méprisés, jusque là que nous avons* » *été regardés comme la balayure du monde*. Il » n'y a rien de plus vil dans une maison que les » balayures, en sorte que l'on ne voit jamais assez » tôt l'heure qu'elles en soient dehors ; de même, » veut dire saint Paul, les hommes nous ont en si » grande horreur, qu'ils ne verront jamais, ce

» leur semble, assez tôt l'heure de nous ôter de
» devant leurs yeux. Nous sommes comme la pelure
» d'une pomme ; car si le monde est une pomme,
» nous en sommes la pelure qu'on jette là comme
» une chose de néant.

» Donc, pour acquérir et acheter la perle pré-
» cieuse du saint amour, et pour parvenir à la
» transformation à laquelle nous prétendons, il faut
» nous résoudre d'être ainsi rejetés, méprisés,
» mortifiés et regardés comme le rebut du monde
» et comme une chose de néant. »

ARTICLE SIXIÈME.

Adieux de saint François de Sales.

Bien des personnes se disent adieu sans réfléchir au sens chrétien de cette expression. Il n'en était pas de même de saint François de Sales. Voici comment il exprime dans une de ses lettres les sentiments dont il animait cette salutation :

« Je vous dis de tout mon cœur adieu. A Dieu
» soyez-vous à jamais, en cette vie mortelle,
» le servant fidèlement au milieu des peines que
» l'on a en portant la croix à sa suite, et en la vie
» immortelle, le bénissant éternellement avec toute
» la cour céleste. C'est le grand bien de nos âmes
» d'être à Dieu, et le très-grand bien de n'être qu'à
» Dieu.

» Qui n'est qu'à Dieu, ne s'attriste jamais, sinon
» d'avoir offensé Dieu ; et sa tristesse sur cela con-

» siste en une profonde, mais tranquille et paisi-
» ble humilité et soumission, après laquelle il se
» relève en la bonté divine par une douce et par-
» faite confiance sans chagrin ni dépit.

» Qui n'est qu'à Dieu, ne cherche que lui; et
» parce que Dieu n'est pas moins en la tribulation
» qu'en la prospérité, il demeure en paix parmi
» les adversités.

» Qui n'est qu'à Dieu, pense souvent à lui au
» milieu de toutes les occupations de cette vie.

» Qui n'est qu'à Dieu, veut bien que chacun sa-
» che qu'il le veut servir et qu'il veut s'occuper à
» des exercices convenables pour demeurer uni à
» lui.

» Soyez donc tout à Dieu et ne soyez qu'à lui,
» ne désirant que de lui plaire, et ne voulant plaire
» à ses créatures qu'en lui, selon lui et pour lui.
» Quelle bénédiction plus grande puis-je vous sou-
» haiter? Ainsi donc par ce souhait que je fais sans
» cesse pour votre âme, je vous dis adieu. »

DEUXIÈME PARTIE.

DIVERS EXERCICES DE PIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER. *

DE LA PRIÈRE.

ARTICLE PREMIER.

Modèle de prière dans les paroles de la sainte Vierge lors des noces de Cana.

Dans un de ses sermons, saint François de Sales commente, avec autant de clarté que d'onction, le précieux modèle de prières que nous offrent les paroles adressées par la Mère de Dieu à son divin Fils en vue du besoin où se trouvaient les époux de Cana.

« La sainte Vierge usa, dit-il, de la plus courte,
» mais de la plus haute, la plus excellente et la
» plus efficace prière, en disant seulement ces pa-
» roles : *Mon fils, ils n'ont point de vin.*
» Vous êtes, voulait dire cette sainte mère, si
» doux et si charitable, vous avez un cœur si clé-
» ment et si plein de pitié ; condescendez, s'il vous
» plaît, à mon désir, et faites ce dont je vous prie
» pour ces pauvres gens. Prière certes très-excel-
» lente, car elle parle à notre Seigneur avec le plus

* Supplément de l'*Introduction à la Vie dévote*, part. 2, ch. 1.

» grand respect et la plus grande humilité qui se
» puisse imaginer ; elle va à lui, non avec arro-
» gance, ni avec des paroles pleines de présomp-
» tion, comme font plusieurs personnes indiscrè-
» tes et inconsidérées ; mais elle lui représente avec
» une très-profonde humilité la nécessité de ses
» époux, tenant pour assuré qu'il y pourvoira.

» Oh ! que c'est une excellente manière de prier,
» que de se borner à représenter simplement ses
» besoins à notre Seigneur, et ensuite le laisser
» faire, nous tenant assurés qu'il y pourvoira,
» nous contentant de lui dire : Seigneur, voici vo-
» tre pauvre créature désolée et affligée, pleine
» de sécheresses et d'aridités, remplie de misères
» et de péchés ; mais vous savez bien ce dont j'ai
» besoin ; il me suffit de vous représenter ce que
» je suis ; c'est à vous de pourvoir à mes misères
» selon qu'il vous plaira !

» Je sais bien qu'on peut demander à Dieu non-
» seulement les besoins spirituels, mais aussi les
» temporels ; il n'y a pas de doute que cela ne se
» puisse et ne se doive faire. Notre Seigneur nous
» l'a lui-même enseigné en l'Oraison dominicale,
» dans laquelle nous demandons tous les jours
» premièrement que le règne de Dieu arrive, comme
» le but et la fin à laquelle nous tendons ; et ensuite
» que sa sainte volonté soit faite, comme l'unique
» moyen pour nous conduire à cette fin et à cette
» béatitude ; mais, outre cela, nous faisons encore
» une autre demande à Dieu, c'est qu'il nous donne

» notre pain quotidien. La sainte Eglise a aussi des » prières particulières pour demander à Dieu les » choses temporelles, ayant des oraisons propres » pour demander la paix en temps de guerre, la » pluie en temps de sécheresse et le beau temps » dans les trop grandes pluies. Bien plus, il y a » des messes toutes particulières pour les temps de » contagion et pour d'autres nécessités.

» Vous voyez donc qu'il est indubitable que l'on » peut et doit demander à Dieu ses besoins tempo- » rels aussi bien que les spirituels, et cela en deux » manières : l'une, comme fit la très-sainte Vierge, » en lui exposant simplement nos besoins ; l'autre, » en lui demandant qu'il nous donne telle ou telle » chose, ou qu'il nous délivre de tel ou tel mal ; » toutefois avec cette condition qu'il fasse en cela » sa volonté et non la nôtre. »

ARTICLE SECOND.

Conditions pour bien prier.

Saint François de Sales expose en ces termes, dans un de ses sermons, les conditions de la prière :

« La première condition pour bien prier est d'ê- » tre petit par l'humilité ; la seconde, d'être grand » par l'espérance ; la troisième, de s'appuyer sur » Jésus crucifié. »

§ I.

Première condition de la prière : l'humilité.

« L'humilité n'est autre chose qu'une mendicité » spirituelle dont notre Seigneur parle à ses Apô-

» res, quand il leur dit : *Bienheureux les mendiants* » *d'esprit, car à eux appartient le royaume des* » *cieux*. Je sais bien que la plupart des Pères qui » interprètent ces paroles, disent : *Bienheureux* » *les pauvres d'esprit ;* mais ces deux interpréta- » tions ne sont pas contraires. Car tous les pau- » vres sont mendiants, s'ils ne sont orgueilleux ; » et tous les mendiants sont pauvres, s'ils ne sont » avaricieux.

» Il faut donc, pour bien prier, que nous re- » connaissions que nous sommes pauvres ; nous » devons faire comme les tireurs d'arbalète quand » ils veulent décocher un grand trait ; car plus ils » veulent atteindre haut, plus ils tirent la corde » de leur arc en bas. De même, si nous voulons que » notre prière aille jusqu'au ciel, il faut que nous » tirions la corde de notre cœur jusqu'à terre par » la considération de notre néant. Et comme nous » voyons que les grands princes, lorsqu'ils veulent » faire monter une fontaine au plus haut de leur » palais, ont soin de faire prendre la source de » l'eau en quelque lieu fort élevé ; ensuite on la » conduit par des tuyaux, et on la fait descendre » aussi bas qu'ils le veulent pour la faire monter » à la hauteur qu'ils désirent, car autrement l'eau » ne monterait jamais ; et si vous leur demandez » comment ils l'ont fait monter, ils vous diront » que c'est en la faisant descendre. Il en est de » même de la prière ; car si on demande comment

» elle peut monter au ciel, on doit répondre qu'elle
» y monte par la descente de l'humilité.

» Dans le Cantique des cantiques, les anges di-
» sent avec étonnement en parlant de l'épouse :
» *Quelle est celle-ci qui vient du désert et qui*
» *monte comme une colonne de fumée odorifé-*
» *rante, composée de myrrhe, d'encens et de*
» *toute sorte de parfums, et qui est appuyée sur*
» *son bien-aimé?* Ces paroles peuvent très-bien
» s'appliquer à l'âme humble, et qui s'exerce en la
» vertu d'humilité ; car bien qu'elle soit très-fruc-
» tueuse en bonnes œuvres, toutefois les bas sen-
» timents qu'elle a d'elle-même, font qu'elle ne voit
» aucun bien en elle, et qu'elle croit toujours ne
» rien faire. Il lui semble qu'elle est comme un dé-
» sert stérile ; car l'âme humble se regarde comme
» un désert où n'habitent ni les oiseaux, ni les au-
» tres animaux, et qui n'a point d'arbres fruitiers,
» parce qu'elle ne voit en elle aucune vertu. Or
» comme, par cette humilité, l'âme s'élève à Dieu,
» cela fait dire aux anges : *Quelle est celle-ci qui*
» *vient du désert et qui monte etc. ?* »

§ II.

Seconde condition de la prière : l'espérance.

« L'espérance est la seconde condition qu'il faut
» avoir pour bien prier. L'épouse venant du dé-
» sert, monte comme une colonne de fumée odo-
» riférante composée de divers parfums, et surtout

» de myrrhe et d'encens. Ceci nous représente l'es-
» pérance ; car, quoique la myrrhe jette une odeur
» fort suave, elle est pourtant très-amère au goût.
» Ainsi quoique l'espérance soit suave, parce
» qu'elle nous promet la jouissance future du bien
» que nous désirons, elle est en même temps amère,
» parce que nous ne sommes pas encore en la pos-
» session de ce bien que nous aimons. L'encens est
» encore plus proprement le symbole de l'espé-
» rance ; car, comme l'encens ne peut, s'il n'est
» mis sur le feu, jeter sa fumée en haut, ainsi l'es-
» pérance doit, pour monter au ciel, être mise sur
» le feu de la charité et de la bonté de Dieu; et s'ap-
» puyer sur les mérites de Jésus-Christ, qui est la
» troisième condition nécessaire pour bien prier ;
» car autrement ce ne serait pas espérance, mais
» présomption. »

§ III.

Troisième condition : s'appuyer sur les mérites de Jésus-Christ.

« Comme l'épouse montant du désert est ap-
» puyée sur son bien-aimé, aussi la troisième con-
» dition nécessaire pour bien prier est de s'appuyer
» sur notre Seigneur Jésus-Christ crucifié, puisque
» c'est par sa mort que nous avons eu accès au
» trône du Père éternel, que nous avons été ré-
» conciliés avec lui, et que nous obtenons ce que
» nous demandons à sa divine majesté.

» L'époux voulant louer son épouse, lui dit
» qu'elle est comme un *lis entre les épines*. Et

» elle, à son tour, le compare à un pommier. *Mon*
» *bien-aimé*, dit-elle, *est entre les enfants des*
» *hommes comme un pommier entre les arbres des*
» *forêts; il est tout chargé de feuilles, de fleurs*
» *et de fruits. Je me reposerai à son ombre et je*
» *recevrai les fruits qui tomberont de cet arbre,*
» *je les mangerai, et les ayant mâchés, j'en con-*
» *serverai le goût dans ma bouche où je les trou-*
» *verai très-doux et très-suaves.*
» Mais quel est ce pommier dont parle l'épouse,
» sinon la croix du Sauveur? Et en quel verger le
» trouverons-nous? C'est sans doute sur le mont
» du Calvaire où l'épouse l'appelle quand elle dit:
» *Que mon bien-aimé vienne en son jardin*; car
» c'est en ce lieu que cet arbre divin a été planté,
» et que nous le devons chercher pour nous nour-
» rir de ses fruits et nous reposer à son ombre.
» Quelles sont les feuilles de cet arbre? c'est l'es-
» pérance que nous avons de notre salut par la mort
» du Sauveur. Ses fleurs sont les prières qu'il fai-
» sait pour nous à son Père éternel; et ses fruits,
» les mérites de sa mort et passion. Demeurons
» donc à l'ombre et au pied de cet arbre, je veux
» dire de cette croix; rassasions-nous de ses fruits,
» et n'en partons point que nous ne soyons tout
» détrempés du sang qui en découle.
» Sainte Catherine de Sienne eut une fois une
» vision en méditant la mort et la passion de notre
» Seigneur. Il lui sembla qu'elle était dans un bain
» composé de son précieux sang; et quand elle fut

» revenue à elle, il lui paraissait que sa robe en » était toute teinte. Or rapportant ceci à mon su- » jet, je dis que nous ne devons point aller à la » prière, que ce ne soit pour nous arroser de ce » précieux sang; au moins faut-il s'en arroser le » matin à la première prière que nous faisons.

» Saint Paul écrivait à ses enfants spirituels de » se revêtir de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est- » à-dire de son sang. Mais qu'est-ce qu'être revêtu » de ce sang? Pour vous faire bien entendre ceci, » il faut que je me serve d'une comparaison. Con- » sidérez un homme revêtu d'un habit d'écarlate, » l'habit est fait de laine; mais ce qui lui donne sa » précieuse couleur, c'est qu'il est teint du sang » d'un vermisseau qu'on appelle cochenille. De » même, quoique nous soyons revêtus de laine, » c'est-à-dire que nous fassions de bonnes œuvres, » ces œuvres, en tant qu'elles sont de nous, n'ont » aucun prix ni aucune valeur; elles n'en ont que » quand elles sont teintes dans le sang de notre » Sauveur Jésus-Christ, dont le mérite les rend » agréables au Père éternel.

» Nous lisons en la Genèse que, lorsque Jacob » voulut avoir la bénédiction de son père Isaac, sa » mère lui fit apprêter un chevreau à la sauce de la » venaison qu'Isaac aimait, et lui fit mettre dans » ses mains des gants de poil, à cause qu'Esaü, à » qui Isaac voulait donner la bénédiction, était » tout velu; mais, outre cela, elle lui fit encore » mettre la robe parfumée, destinée pour l'aîné

» de la maison, et l'envoya ainsi à son mari qui
» était aveugle. Jacob, revêtu de cette sorte, alla
» demander la bénédiction à son père. Celui-ci lui
» toucha les mains et s'écria : *La voix que j'en-*
» *tends est la voix de mon fils Jacob, mais les*
» *mains que je touche sont les mains d'Esaü.* En-
» suite ayant senti la suave odeur qui provenait de
» sa robe parfumée, il le bénit. De même quand
» nous aurons apprêté cet agneau sans tache notre
» divin Sauveur, que nous l'aurons présenté au
» Père éternel comme un mets très-délicieux, et
» que nous lui aurons demandé sa bénédiction ; il
» nous dira : La voix que j'entends est la voix de
» Jacob ; mais les mains qui signifient les œuvres,
» sont les mains d'Esaü. Toutefois, s'il nous trouve
» revêtus de la robe de son Fils, c'est-à-dire de son
» sang, il ajoutera : à cause de la suavité que j'ai
» à sentir la bonne odeur qui provient de la robe
» parfumée de mon fils, je vous donne ma béné-
» diction, bénédiction qui nous comblera de grâces
» en ce monde, et nous fera parvenir à la gloire
» éternelle en l'autre. Amen ! »

CHAPITRE SECOND. *

DE LA MÉDITATION SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

ARTICLE PREMIER.

§ I.

Importance de méditer souvent la passion de notre Seigneur.

Saint François de Sales disait qu'il n'y avait point de plus pressant aiguillon pour nous faire avancer dans l'amour de Dieu, que la considération des souffrances et de la mort de notre Seigneur. Il l'appelait le plus doux et le plus fort de tous les motifs de piété. Quelqu'un lui demanda un jour comment la douceur et la force pouvaient être réunies dans le même objet? Il répondit : « *La charité de Jé-*
» *sus-Christ nous presse*, c'est-à-dire nous serre,
» nous pousse, nous tire ; car c'est ce que signi-
» fient les paroles de l'Apôtre. » Il allégua ensuite cette sainte maxime du Cantique des cantiques : *L'amour est fort comme la mort, et inflexible comme l'enfer*. « On ne saurait nier, ajouta-t-il,
» que l'amour ne soit ce qu'il y a de plus doux ;
» néanmoins vous voyez qu'il est comparé à ce
» qu'il y a de plus fort, qui est la mort et l'enfer.
» La raison en est que, comme il n'y a rien de plus

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 2, chap. 1.

» fort que sa douceur, il n'y a rien aussi de plus
» doux ni de plus aimable que sa force.

» Il n'y a rien de plus doux que l'huile et le miel;
» mais quand ces liqueurs sont bouillantes, il n'y
» a rien de plus brûlant. Il n'y a rien de plus doux
» qu'une abeille; mais quand elle est irritée, rien
» de plus perçant que son aiguillon. »

» Comme la mort du Rédempteur est le plus
» grand effet de son amour envers nous, elle doit
» être aussi le plus fort motif de notre amour pour
» lui. C'est ce qui faisait dire à saint Bernard : O
» Seigneur, je vous supplie que la force et la dou-
» ceur de votre amour crucifiant engloutisse mon
» cœur, afin que je meure par amour d'un si
» grand amour, ô Rédempteur de mon âme, qui
» avez daigné mourir par amour pour moi ! »

§ II.

Suite de l'importance de méditer la passion de notre Seigneur.

Voici ce que saint François de Sales dit sur cet objet dans le dernier chapitre de son Traité de l'amour de Dieu :

« La mort et la passion de notre Seigneur est de
» tous les motifs celui qui agit sur les cœurs avec le
» plus de douceur et le plus de force dans cette
» vie mortelle. Les abeilles mystiques font leur
» plus excellent miel dans les plaies du *Lion de la*
» *tribu de Juda*, couvert de blessures et égorgé
» sur le mont du Calvaire; et les enfants de la croix

» se glorifient en leur admirable énigme que le » monde n'entend pas : *De la mort qui dévore tout,* » *est sortie la nourriture qui nous remplit de biens ;* » *et de la mort plus forte que tout, est sortie la* » *douceur du miel de notre amour.*

» O Jésus mon Sauveur, que votre mort est ai- » mable ! Et comment ne le serait-elle pas, puis- » qu'elle est l'effet prodigieux de votre amour ?

» Ainsi dans le ciel, après le motif de la bonté » divine vue à découvert, connue et considérée en » elle-même, rien ne sera plus puissant pour pro- » duire un ravissement d'amour dans l'âme des » bienheureux, que le souvenir de la passion de » notre Sauveur. C'est pour cela que dans le mys- » tère de la transfiguration, qui fut comme un » échantillon de la gloire céleste, Moïse et Elie » s'entretinrent avec notre Seigneur de l'excès qu'il » devait accomplir à Jérusalem, c'est-à-dire de » l'excès d'amour qui devait ravir la vie à l'époux » céleste pour la donner à ses chers enfants. Je m'i- » magine que dans le ciel, en chantant le cantique » de la sainte dilection, on répète à tous moments » cette joyeuse acclamation :

» Vive Jésus ! Ah ! Que sa mort
» Prouve combien l'amour est fort !

» Le Calvaire est le mont des amants sacrés. Tout » amour qui ne tire pas son origine de la passion » du Sauveur, est frivole et dangereux. Malheu- » reuse est la mort sans l'amour du Sauveur ! Mal- » heureux est l'amour sans la mort du Sauveur !

» L'amour et la mort sont tellement unis ensemble
» dans la passion de Jésus-Christ, qu'on ne peut
» avoir dans le cœur l'un sans l'autre. On ne peut
» avoir la vie sur le Calvaire sans l'amour, et on ne
» peut avoir l'amour sans la mort du Rédempteur.»

ARTICLE SECOND.

Méditation sur Jésus élevé en croix.

§ I.

Première partie de l'oraison, la préparation.

Acte de foi.

Je vous vois, ô mon Dieu, des yeux de mon esprit, comme une mer de perfection et un abîme de bonté qui, non-seulement m'environne de tous côtés, mais qui habite et qui réside très-entièrement, et par une vraie présence, dans le fond de mon misérable cœur; il n'y a rien en moi qui ne soit totalement soutenu et animé par la puissance de votre sainte divinité.

Acte d'humilité.

Ah! comment peut vivre cette misérable et si pauvre créature en une si profonde présence de votre bonté! Il me semble, ô mon Dieu, que mon cœur ainsi mêlé, uni et nageant en votre infinie essence, n'est autre chose qu'un vil et venimeux crapaud qui flotte, nage et vit dans une mer de baume précieux.

Invocation du secours divin.

Mais, Seigneur, puisque vous m'avez reçu, élevé et maintenu dans les entrailles de votre sainte présence, eh! mon Dieu, ne me rejetez point de devant votre sainte face. Permettez à ce cœur misérable de répandre ses indignes pensées et ses petites affections dans le sein de votre miséricorde. Vous me l'avez commandé, ô mon Dieu. Me voici votre indigne serviteur ; qu'il me soit fait selon votre parole! faites briller sur moi la lumière de votre visage afin que je considère vos merveilles pour vous louer, vous adorer et vous bénir à jamais.

§ II.

Proposition du mystère. Fonction de l'imagination.

Je m'imagine, et il me semble que je me trouve parmi cette grande foule de gens qui accourent de toutes parts pour voir crucifier le Sauveur sur le mont du calvaire, et que je suis en un lieu un peu plus éloigné que les autres, séparé de la foule et plus élevé, d'où je puis contempler facilement ce triste et cruel spectacle.

Je m'imagine de plus que le crucifiement est fait, c'est-à-dire la croix étendue sur la terre; que notre Seigneur, dépouillé de ses vêtements, a été attaché sur la croix par les bourreaux, et que ses pieds et ses mains y ont été cloués.

Maintenant donc m'étant placé par imagination

en ce lieu, je m'imagine outre cela que je vois qu'on élève la croix où est attaché ce Dieu crucifié, et que je vois ensuite qu'on plante en terre cette croix et qu'on la fixe dans le creux qui a été fait pour cela.

(*Voilà le mystère proposé en gros; il a deux parties : l'élévation de la croix et son plantement. Il me reste à considérer les particularités qui peuvent émouvoir ma volonté à de saintes affections et résolutions; et c'est en cela que consiste la méditation.*)

§ III.

Seconde partie, ou corps de l'oraison, consistant dans les considérations, fonction de l'entendement ou de l'esprit; dans les affections, fonction de la volonté ou du cœur, et dans les résolutions.

Première considération,

Je considère ce que le bon Sauveur souffre tant extérieurement qu'intérieurement,

En l'extérieur, à mesure qu'on l'élève, son corps s'incline, pèse et se supporte entièrement sur ses pieds et ses mains cloués, dont les plaies s'agrandissent et la douleur devient immense.

Quand la croix tombe dans le trou préparé, le Sauveur reçoit une secousse qui augmente de nouveau ses plaies et ses douleurs; ce qui fait pleuvoir et distiller le sang de tous les côtés.

Étant élevé en l'air, le vent froid saisit ce corps tout ulcéré et déchiré des coups qu'il avait déjà reçus et le fait presque transir et pâmer.

Pour l'intérieur, ce cœur tout languissant d'amour se fend de détresse à la vue de tant d'âmes qui se perdent, et surtout de ceux qui le crucifient ; et il me semble qu'il dit : hélas ! tant d'âmes pour la vie desquelles je veux mourir sur ce bois, se perdront-elles éternellement !

Affections.

Eh ! quel serait le tigre qui ne fondrait en larmes sur ce jeune roi, le plus doux de tous les hommes, vrai Fils de Dieu, et qui est si maltraité ! Hélas ! il n'y a point d'homme si dénaturé qui, voyant un criminel subir le dernier supplice et expirer dans les tourments, n'en eût compassion ! Eh donc, mon âme, ne mourras-tu point de douleur de voir ton Sauveur qui souffre tant ? Vois ce cœur profondément affligé pour les péchés du monde ; et si ton cœur ne s'afflige point avec lui, ne faut-il pas qu'il soit plus dur qu'un diamant !

Oh ! qui me fera la grâce que je puisse en quelque façon soulager mon Sauveur en cette affliction ? Eh ! que ne m'est-il permis de le couvrir de quelque habit précieux, de répandre sur ses plaies quelque baume excellent, et de supporter entre mes bras la pesanteur de ce corps !

O mon Dieu, que ne suis-je un excellent prédicateur pour empêcher au moins que ce divin cœur ne soit offensé par tant d'iniquités ! Oh ! avec quelle force je dirais : cessez de vivre dans l'iniquité, et

d'aiguiser les traits de votre méchanceté pour les lancer dans ce cœur déjà si affligé.

Mais, ô mon Dieu, pourquoi m'arrêter à ces désirs, moi qui dois tourner sur moi-même toute mon indignation? Vous ne me demandez pas sur la croix mes vêtements, et je vous les offre; vous me les demandez pour vos pauvres qui sont vos membres, et je vous les refuse. Comment répandrais-je du baume sur vos plaies, puisque j'ai bien de la peine à répandre quelque don sur vos pauvres? Eh! comment pourrais-je être un prédicateur de pénitence, moi qui n'en ai point encore fait, et qui contribue tous les jours plus qu'aucun autre aux amertumes que vous causent les péchés des hommes! ô vains et misérables désirs! ô offres inutiles, puisqu'elles ne sont qu'en apparence, et qu'en effet ce ne sont que des illusions!

Résolutions.

Ne cesserai-je pas enfin de vous être infidèle, ô mon Sauveur et mon Dieu? Oui, je le veux, et je vous consacre tous mes sentiments: ce ne seront plus désormais d'inutiles désirs, ce seront des effets; ce ne seront plus des paroles, ce seront des œuvres. Je veux soulager les pauvres, faire pénitence et y exciter les autres. Je me dirai à moi-même, et ensuite aux autres: Serons-nous plus cruels au Sauveur que les vautours ne le sont aux colombes? Serons-nous si acharnés contre le saint colombeau

qui niche sur l'arbre de la croix, que de massacrer et déchirer son cœur avec les malheureuses dents de nos iniquités? Ah! Seigneur, je serai dorénavant invariable dans la résolution que je prends d'aimer et de secourir les pauvres qui sont vos membres, et de procurer mon amendement et celui des autres.

(*Voilà une considération étendue bien au long avec les affections et les résolutions, je passerai maintenant légèrement sur les autres, et je ne ferai que les marquer.*)

Seconde considération.

Je considère de quelle manière le Sauveur souffre en ce mystère.

Pour l'extérieur, voyez le grand silence de cette divine bouche qui n'est ouverte que pour jeter de paisibles soupirs. Ses yeux doux et gracieux regardent quelquefois le ciel avec grand respect, et quelquefois aussi ils se tournent du côté du peuple, qu'ils considèrent avec beaucoup de compassion. Je crois voir sa poitrine et contempler son cœur qui palpite d'amour avec tant d'ardeur, que toute cette partie de son corps me paraît d'une rougeur enflammée.

Pour l'intérieur, il souffre volontairement, patiemment et amoureusement.

Affections. O misérable que je suis! je ne saurais souffrir un mot de contradiction sans répliquer; ou

me voit pour la moindre affliction faire sans cesse des plaintes et les répandre aux oreilles de tout le monde ! Et si quelquefois je ne témoigne rien à l'extérieur, que devient mon cœur et mon intérieur? Il s'enflamme de colère et d'impatience ; il garde de profonds sentiments de rancune.

RÉSOLUTIONS. — Je veux dès ce moment changer de vie. Je vous embrasse, ô sainte croix ! Je vous jure fidélité, ô sainte vertu de patience ! jamais, non jamais, mon Sauveur, l'eau de la contradiction n'éteindra le feu de la charité que je dois au prochain.

Troisième considération.

Je considère pourquoi il souffre, et j'en trouve plusieurs raisons. C'est pour obéir à Dieu son Père: ò obéissance admirable et vraiment filiale ! Oh ! que vous méritez bien, ô mon Jésus, d'avoir un tel Père, puisque vous lui rendez une telle obéissance !

AFFECTIONS. — Mais ne suis-je pas bien effronté d'appeler ce même Dieu mon père, moi qui lui suis si désobéissant? Et comment lui obéirais-je jusqu'à la mort, puisque je n'obéis pas même jusqu'à la souffrance d'une petite parole fâcheuse et d'un regard de travers.

RÉSOLUTIONS. — Oh ! je veux changer de conduite, et je suis bien décidé, pour l'amour de mon Sauveur, à boire désormais tous les calices qu'il me présentera.

Quatrième considération.

Il souffre pour effacer mes péchés ; mes iniquités sont donc bien grandes.

AFFECTIONS. — Hélas ! que je suis misérable d'avoir si souvent compté le péché pour peu de chose ! O péché abominable, je ne te verrai jamais d'un côté, sans me jeter incontinent de l'autre, quand il y aurait tous les tourments du monde à souffrir.

RÉSOLUTIONS. — Non, je ne veux plus me plonger dans la boue et me souiller de cette ordure infecte du péché.

Cinquième considération.

Il souffre pour nous témoigner son amour. Oh ! que son amour est donc grand !

AFFECTIONS. — Hélas ! Seigneur, je ne sais pas si j'ai quelque amour pour vous ; mais si j'en ai, il est si petit qu'à peine verse-t-il une seule larme ; et il croit être bien grand quand il a jeté quelques soupirs.

RÉSOLUTIONS. — Ah ! mon Dieu, je désire et je proteste vouloir désormais vous aimer et vous donner mon cœur tout entier, sans réserve et sans partage.

Sixième considération.

Je considère encore la raison particulière de ce mystère. Pourquoi mon Sauveur a-t-il choisi d'être

élevé en croix, sinon parce qu'il veut être l'étendard de mon âme?

AFFECTIONS. — O traître et infidèle soldat que je suis! combien de fois ai-je abandonné cette enseigne pour suivre celles du monde?

RÉSOLUTIONS. — Ah! dorénavant, mon Dieu, je vous promets et vous jure une nouvelle fidélité.

§ IV.

Troisième partie de l'oraison.

Actions de grâces.

Mon Dieu, mon Sauveur, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite, m'ayant permis de jeter les yeux sur votre divine majesté en cette méditation; et je vous rends mille actions de grâces de tous les maux et de toutes les souffrances que vous avez endurées sur la croix. Je vous remercie surtout de l'amour qui vous les a fait souffrir, et de cette très-miséricordieuse intention que vous eûtes d'appliquer à mon âme en particulier les mérites que vous y avez acquis.

Acte de demande pour soi-même.

Je vous supplie, mon Dieu, et vous conjure par toutes ces peines, ces vertus et ces merveilles que j'ai considérées dans le mystère de la croix, de me fortifier en votre service, d'éteindre mon amour-propre et de m'abîmer dans votre amour. Faites, ô mon Dieu, que votre sang serve de ciment pour

consolider en mon âme les affections et les résolutions que vous m'avez inspirées. Ah ! Seigneur, soyez tout à moi, comme je veux être dorénavant tout à vous.

Acte d'offrande.

O Père éternel, je vous offre toutes les peines et les afflictions de votre Fils, mon Sauveur, ses vertus, ses mérites et son sang.

Acte de demande pour les autres.

En vertu de ce trésor immense, et par l'intercession de Marie, de toute la cour céleste, de l'Eglise votre bien-aimée et de tous les fidèles qui combattent dans ce lieu d'exil, je vous demande votre sainte et paternelle bénédiction pour mon cœur, et votre spéciale assistance pour votre Eglise et ses chefs, pour les princes chrétiens, pour mes parents, amis et bienfaiteurs, pour les errants et pour le soulagement des âmes du purgatoire. Ah ! Seigneur, je vous en prie, convertissez les pécheurs, fortifiez les pénitents et perfectionnez les justes.

ARTICLE TROISIÈME.

Réflexions sur un tableau représentant Madeleine au pied de la croix.

Saint Charles Borromée avait une dévotion spéciale pour le mystère de l'agonie de notre Seigneur au jardin des Oliviers ; il avait ce tableau en divers

endroits de sa maison. Partout où il allait, il en faisait porter un autre petit, devant lequel il faisait ordinairement ses prières. Il le fit mettre au pied de son lit dans sa dernière maladie, et il l'avait sous les yeux quand il expira.

Saint François de Sales avait une affection spéciale pour le tableau de sainte Madeleine au pied de la croix ; il l'appelait quelquefois son livre et la bibliothèque de ses pensées.

« Ah ! disait-il, que cette pénitente fit un heu-
» reux et avantageux commerce ! Elle arrosa de ses
» larmes les pieds de Jésus-Christ, et elle reçut
» en échange le sang qui coula de ses pieds sacrés,
» mais un sang qui lava toutes ses fautes ; car le dis-
» ciple bien-aimé nous enseigne que Jésus nous a
» lavés de nos péchés dans son sang ; et le Prophète,
» que par cette aspersion d'hysope, il nous a ren-
» dus blancs comme la neige. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Du livre de la croix.

Saint François de Sales nous apprend dans un de ses sermons à méditer attentivement les vérités contenues dans le livre de la croix.

» La croix, dit-il, est le vrai livre du chrétien,
» et je vous en prends à témoin, ô glorieux saint
» Bernard, très-onctueux et très-dévot docteur ;
» car où avez-vous nourri votre entendement de
» la très-douce et très-suave doctrine dont vous

» nous avez laissé les saintes instructions, sinon en » ce livre? Je vous appelle encore en témoignage, » ô pieux saint Augustin qui avez parlé d'une ma- » nière si touchante des deux mystères de la Nati- » vité et de la Passion, et qui disiez avec une si » grande effusion de cœur : *d'un côté le sein de la » mère m'offre son lait pour m'abreuver, de l'au- » tre les plaies salutaires du fils m'offrent leur » sang pour me nourrir.* Je ne vous oublierai pas, » ô séraphique saint François, qui avez puisé dans » le livre de la croix les saints et admirables traits » de vos sermons et de vos conversations; ni vous, » ô angélique saint Thomas, qui n'écrivîtes jamais » qu'après avoir eu recours au crucifix; ni vous » non plus, ô saint et séraphique docteur saint Bo- » naventure, qui semblez n'avoir eu en écrivant vos » pieux opuscules, d'autre papier que la croix, » d'autre plume que la lance, d'autre encre que le » sang de notre Sauveur Jésus-Christ. Oh! quel » trait d'amour vous embrasait lorsque votre cœur » s'écriait : *Qu'il fait bon avec Jésus crucifié! » j'y veux faire trois tentes, l'une en ses mains, » l'autre en ses pieds, et la troisième en la plaie de » son côté; là je veux me reposer, je veux veiller, » je veux parler!*

» Mais qu'est-il besoin de produire tant de té- » moins en une chose si claire? Notre Seigneur » veut que nous apprenions spécialement la dou- » ceur et l'humilité. Où peut-on aller sinon à la » croix pour apprendre cette divine leçon? Saint

» Paul, un des plus savants hommes qui ait jamais
» existé, s'écrie qu'il a jugé n'avoir point d'autre
» science que Jésus-Christ crucifié. Je vous con-
» jure donc d'y penser et repenser tous les jours le
» plus souvent que vous pourrez, et durant la nuit
» toutes les fois que vous vous éveillerez. Lisez ce
» livre divin qui vous apprend la science du salut,
» et où Jésus-Christ nous enseigne l'obéissance qui
» est due à Dieu.

ARTICLE CINQUIÈME.

Des deux pièces de la croix.

Saint François de Sales disait que les deux pièces de bois dont est composée la croix, nous représentent deux excellentes vertus nécessaires à celui qui veut être cloué à la croix avec Jésus-Christ. Ce sont l'humilité et la patience.

Voici comment il en parle dans une de ses lettres :
» Je ne vous écris que ces deux mots : HUMILITÉ et
» PATIENCE. Oui, ma très-chère fille, vous êtes en-
» vironnée de croix. Or l'amour sacré vous ap-
» prendra qu'à l'imitation du grand amant, il faut
» être sur la croix avec humilité, comme indigne
» d'endurer quelque chose pour celui qui a tant
» enduré pour nous; et avec patience, en sorte
» qu'on ne veuille descendre de la croix qu'après
» la mort, s'il plaît ainsi au Père Eternel. O ma
» très-chère fille, recommandez-moi au divin Epoux
» crucifié et crucifiant, afin qu'il crucifie mon

» amour-propre et toutes mes passions, en sorte
» que je n'aime plus que celui qui, par amour pour
» nous, a voulu être douloureusement, mais amou-
» reusement crucifié. »

Remarquez qu'il désire qu'on apprenne l'humilité et la patience à l'école du saint amour, afin que ces deux vertus soient enracinées et fondées dans la charité, c'est-à-dire exercées non-seulement en état de grâce, mais encore par le motif de l'amour divin.

ARTICLE SIXIÈME.

§ I.

Motifs de se glorifier en la croix de Jésus-Christ.

Il est important d'expliquer les paroles de saint Paul, qu'il ne veut se glorifier que dans la croix de Jésus-Christ.

On se glorifie en la croix de Jésus-Christ quand on tire un sujet de gloire et d'actions de grâces de l'honneur et du bonheur que ce divin Sauveur nous a procurés en nous vivifiant par sa mort, nous guérissant par ses blessures, nous enrichissant par sa pauvreté, et nous ouvrant le chemin d'une couronne immortelle par les souffrances et les ignominies de sa passion. Recevez cette explication de la bouche même du saint évêque de Genève. « En cela
» seul, dit-il, consiste notre gloire, que le divin
» Sauveur est mort pour nous. » Oh! quelle gloire n'est-ce pas pour nous, que pour notre amour un Dieu ait daigné être crucifié!

» Paul, un des plus savants hommes qui ait
» existé, s'écrie qu'il a jugé n'avoir point
» science que Jésus-Christ crucifié. Je
» jure donc d'y penser et repenser tous
» plus souvent que vous pourrez, et d
» toutes les fois que vous vous évei
» livre divin qui vous apprend la s
» et où Jésus-Christ nous enseign
» est due à Dieu. ...ution

ARTICLE CINQ

Des deux pièce ... oix de Jésus-Christ.

Saint François de Sale ... ujet saint François de
de bois dont est comp ... ions :
sentent deux excellen ... ur lequel nous nous glori-
qui veut être cloué ... c'est que notre salut y a été
Ce sont l'humilité ... c'est là où notre Seigneur nous a
Voici comment ... oique toutes les actions de sa vie,
» Je ne vous éc ... petites, aient été très-suffisantes
» PATIENCE. O ... notre salut, néanmoins la volonté
» vironnée ... Père et la sienne a été de ne l'accom-
» prendra ... la croix. Oh! quel sujet de nous glo-
» être sur ... la croix! Là nous avons été rendus
» d'endr ... la santé, force et beauté de l'âme.
» endu ... les yeux sur le titre de ce livre divin,
» qu'c ... trouverez avec le nom de Jésus qui veut
» la ... Sauveur, celui de Nazaréen qui signifie
» tri ... et dont la signification est remarquable;
» c ... et par la croix notre âme a été parée des belles

Il y a encore un autre sens que l'on peut donner à ces paroles de saint Paul ; c'est que nous devons mettre notre gloire à souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. C'est ainsi que les apôtres s'estimaient heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ, et que saint Paul félicitait les Philippiens de ce qu'ils avaient eu la grâce non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir persécution pour lui.

§ II.

Suite des motifs de se glorifier en la croix de Jésus-Christ.

Voici ce que dit sur ce sujet saint François de Sales dans un de ses sermons :

« Le grand motif pour lequel nous nous glorifions en la croix, c'est que notre salut y a été attaché, et que c'est là où notre Seigneur nous a sauvés ; car quoique toutes les actions de sa vie, jusqu'aux plus petites, aient été très-suffisantes pour opérer notre salut, néanmoins la volonté de Dieu son Père et la sienne a été de ne l'accomplir que sur la croix. Oh ! quel sujet de nous glorifier en la croix ! Là nous avons été rendus grands en la santé, force et beauté de l'âme.

» Jetez les yeux sur le titre de ce livre divin, et vous y trouverez avec le nom de Jésus qui veut dire Sauveur, celui de Nazaréen qui signifie fleuri et dont la signification est remarquable ; car par la croix notre âme a été parée des belles

» et saintes fleurs de tant de vertus, de tant d'au-
» réoles si odoriférantes. C'est là où notre Seigneur
» s'est rendu rose de martyre, violette de morti-
» fication, lis de pureté, étant non-seulement pur
» lui-même, mais encore purifiant. *Notre lit est*
» *tout jonché et parsemé de fleurs,* dit l'âme dévote
» dans le cantique des cantiques. O bel aubépin,
» sur vos branches se perchent les oiseaux du ciel
» par la méditation, et là ils gazouillent doucement
» les saintes louanges du bien-aimé !

» Si on peut se glorifier en la beauté, oh ! quelle
» beauté m'est acquise par la croix ! Certes j'y
» trouve une eau qui me rend non-seulement blanc
» et net, mais encore qui m'éclaire, et en qui est
» ma vie, mon salut et ma résurrection.

» Vous y lirez encore : *Roi des Juifs.* Tous les
» chrétiens sont enfants d'Abraham selon l'esprit.
» Quelle gloire pour nous que par la croix nous
» ayons été transférés du royaume de Satan en ce-
» lui de Jésus-Christ ! en sorte qu'on nous a donné
» pour souverain notre Seigneur, le meilleur roi
» du monde. Et quelle gloire aussi, que nous-mê-
» mes nous soyons devenus rois et héritiers du
» royaume céleste ; car en qualité de chrétiens nous
» sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-
» Christ. O chrétiens, ne vous sentez-vous pas éle-
» ver le cœur quand on vous dit que vous êtes rois ?
» Toutes les richesses du monde ne sont rien en
» comparaison de cette royauté, car elles périssent,
» et on n'en peut pas jouir long-temps, mais cette
» royauté est éternelle.

» Cette grande gloire de la croix l'a rendue un
» objet de vénération pour les catholiques ; car qui
» n'honorerait une si précieuse marque de l'amour
» du Fils de Dieu pour nous ? Cette estime qu'on
» fait de la croix plaît infiniment à Jésus crucifié ;
» et je vous conseille, pour votre avantage spirituel,
» que quand vous verrez la croix, vous portiez tou-
» jours vos regards vers le Fils de Dieu mourant
» sur ce bois de salut. Ainsi cet arbre vous sera bien
» plus vénérable quand vous y considérerez l'excel-
» lent fruit qui est attaché ; ainsi ces épines vous
» seront plus précieuses quand vous y verrez cette
» belle rose ; ainsi ce bel aubépin vous ravira da-
» vantage quand vous écouterez les admirables
» chants du céleste rossignol qui y habite. »

ARTICLE SEPTIÈME.

La croix de Jésus est un grand aiguillon d'amour.

« Dieu, dit saint François de Sales, aurait pu
» nous sauver par mille autres moyens, mais il ne
» l'a pas voulu, parce que ce qui aurait été suffi-
» sant à notre salut, ne l'était pas à l'amour qu'il
» nous portait. C'est donc pour nous montrer com-
» bien il nous aimait, qu'il est mort, mais de la
» mort la plus cruelle et la plus ignominieuse qui
» est la mort de la croix.

» Que reste-t-il donc maintenant à faire, et
» quelle conséquence devons-nous tirer de cela,
» sinon que notre Seigneur étant mort d'amour

» pour nous, nous mourions aussi d'amour pour » lui? ou si nous ne pouvons mourir d'amour pour » lui, que du moins nous ne vivions plus que pour » lui. Certes, si nous ne l'aimons pas, si nous ne » vivons pas pour lui seul, nous serons les plus in- » grates et les plus perfides créatures. O Seigneur, » disait saint Augustin, est-il possible que l'homme » sache que vous êtes mort pour lui, et qu'il ne » vive pas pour vous? saint François d'Assise, ce » grand amateur de la croix, s'écriait en sanglo- » tant: *Ah! Seigneur, vous êtes mort d'amour » pour nous, et personne ne vous aime!*

» Il est donc mort pour nous, mais quoiqu'il » soit mort, et qu'il ait été élevé sur la croix comme » le serpent d'airain pour nous donner à tous la » vie, ceux néanmoins qui ne le regarderont pas » avec une foi vive, mourront, parce qu'il n'y a » de rédemption qu'en la croix.

» O Dieu, que c'est une considération de grande » utilité que celle de la passion! Serait-il possible » de regarder en la croix l'humilité de notre Sau- » veur, sans devenir humble et sans s'affectionner » aux humiliations? Peut-on voir son obéissance » sans être obéissant? Non certes, personne n'a » jamais regardé comme il faut notre Seigneur » crucifié, sans avoir conçu par ce regard sur lui » un grand désir d'imiter ses vertus, et sans avoir » obtenu la grâce d'être préservé de la mort du » péché. Tous ceux qui sont morts n'ont été privés

» de la vie de la grâce, que pour n'avoir pas voulu » le regarder. »

ARTICLE HUITIÈME.

Dévotion à la sainte croix.

Voici comment saint François de Sales termine une exhortation sur l'exaltation de la sainte croix.

« Saint Paul, cet incomparable maître et doc» teur de l'Eglise naissante, avait pris Jésus-Christ » en croix pour les délices de son amour, pour » l'objet de ses sermons, pour le terme de toutes » ses prétentions en ce monde, et pour l'appui de » toutes ses espérances en l'éternité. *J'ai jugé,* » *dit-il, ne rien savoir que mon Jésus crucifié;* » *il ne m'arrivera point que je me glorifie en quel*» *que autre chose qu'en la croix de mon Jésus, et* » *ne croyez pas que j'aie d'autre vie que celle de* » *la croix; car je vous assure que je vois et sens* » *tellement partout la croix de mon Sauveur, que* » *par sa grâce je suis tout-à-fait crucifié au* » *monde, et le monde m'est entièrement crucifié.* » Bienheureuse est l'âme qui voit ainsi partout Jé» sus-Christ crucifié!

» Je recommande aux chrétiens, pour se rafraî» chir plus souvent la mémoire de la très-sainte » croix, d'en porter toujours une, ou à leur cou, » ou à leur chapelet, et de n'être jamais sans l'a» voir avec eux pour la regarder et la baiser sou» vent, car le baiser est un signe d'amitié; c'est

» pourquoi saint Paul disait à ses disciples : *Saluez-*
» *vous l'un l'autre de ma part, en vous donnant*
» *le saint baiser.*

» Or, pour preuve de notre foi, il ne faut pas
» se contenter de baiser la croix ; mais il faut ai-
» mer la croix, car ce n'est pas assez pour un chré-
» tien d'honorer la croix s'il ne l'aime, de la bai-
» ser s'il ne l'embrasse par une cordiale et ferme
» résolution non-seulement d'aimer Jésus, mais
» encore le crucifiement de cœur.

» Quelques personnes ont pensé que Jésus-
» Christ, dans la boutique de saint Joseph, et dans
» les trente ans de son adorable vie cachée, s'oc-
» cupait quelquefois à faire des croix pour toute
» sorte de personnes; et j'ose de sa part en présenter
» à tous.

» Aux nobles je donne la croix de la modestie,
» le bon usage du temps par des occupations d'es-
» prit bonnes et saintes ; et pour troisième branche
» de cette croix, qu'ils aient l'amour du vrai honneur
» qui est la vertu de piété et de crainte de Dieu.

» Aux juges, je présente la croix de la doctrine,
» de l'équité et de la sincère vérité ; croix vrai-
» ment digne des ministres et officiers du Dieu
» juste et vivant qui fait marcher la justice et le ju-
» gement devant sa face, et juge toute la terre en
» équité et vérité, comme parle David ; croix dé-
» sirable qui crucifie le respect humain, la crainte
» des hommes et l'amour du propre intérêt, et qui
» fait fleurir la paix et le repos des familles.

» A ceux d'une condition peu relevée selon le » monde, j'offre la croix de l'humilité, du travail » de leurs mains; croix que Dieu a attachée à leur » naissance, mais qui a été sanctifiée par l'usage » que Jésus-Christ a fait du métier de charpentier; » ce qui lui a fait dire par son Prophète : *Je suis* » *pauvre et dans le travail dès ma jeunesse.* Cette » croix du travail est très-salutaire pour aider les » hommes à parvenir au salut éternel, parce que » l'oisiveté étant la mère des vices, une occupation » bonne et nécessaire délivre l'âme de mille imagi- » nations qui sont la source des péchés, et la tient » dans une aimable innocence et simplicité.

» Aux jeunes gens, je destine la croix de l'obéis- » sance, de la chasteté et de la retenue en leur » conduite; croix salutaire pour crucifier les fou- » gues d'un jeune sang qui commence à bouillir, » et d'un courage qui n'a pas encore la prudence » pour guide; croix méritoire qui rendra les jeunes » gens capables de porter le joug très-doux de no- » tre Seigneur, en quelque condition que son ins- » piration les appelle.

» Aux vieillards, je présente la croix de la pa- » tience, de la douceur et du sage conseil; croix qui » requiert un cœur armé de courage, car ils ne » trouveront dans cet âge avancé et refroidi, que » peine et douleur sur la terre; c'est la parole de » David.

» Il y a si grand nombre de croix pour les per- » sonnes mariées et chargées de famille, qu'il n'est

» pas besoin de leur en destiner de particulières ;
» néanmoins celle que je leur présente plus volontiers, c'est le support mutuel, l'amitié fidèle et non interrompue, et le soin de bien élever leurs enfants, et de donner bon exemple à toute leur famille, pour ne pas se rendre responsable des crimes d'autrui.

» Les veuves ne manquent pas non plus de croix. Et si elles sont vraies veuves, leur cœur, leur amour et leur plaisir doivent être attachés à la croix de Jésus-Christ, par le renoncement aux vanités du monde, et par la méditation de la mort.

» Saint Antoine vit un jour toute la terre couverte de piéges et de filets ; et il me semble que de mes yeux intérieurs, je la vois toute parsemée de croix. Heureux ceux qui ne fuient point la croix ! Judas, ce perfide disciple, mena son infernale troupe pour prendre Jésus et le faire clouer à la croix ; mais quant à lui, le malheureux, il refusa entièrement la croix, ne voulant pas seulement celle de la sainte contrition et pénitence que Jésus-Christ lui offrait. Ceux qui refusent de prendre humblement et de porter vertueusement les croix que Dieu leur présente en cette vie, auront en l'autre le partage de Judas.

» Le roi Salomon dit que tout ce qui se passe sous le soleil est affliction d'esprit. Il n'y a donc point d'homme sous le soleil qui puisse éviter la

» mes yeux, en mes oreilles, en ma bouche, en tous » mes sens intérieurs et extérieurs, afin que rien » n'y entre ni n'en sorte qui ne soit contraint de » demander permission à la sainte croix. Je formerai ce signe sacré avec vénération, j'en marquerai mon cœur à mon réveil et avant de m'endormir, et cherchant en la sainte croix mon soutien parmi les angoisses de cette vie, j'espère d'y » trouver ma joie éternelle; car ayant aimé Jésus » crucifié en ce monde, je jouirai en l'autre de Jésus glorifié, auquel soit honneur et gloire dans » les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

ARTICLE NEUVIÈME.

De la croix de notre Seigneur et de la nôtre.

Saint François de Sales assurait qu'il y avait une grande différence entre porter la croix de notre Seigneur et porter notre croix. « Notre Seigneur, » dit-il, veut que nous ne portions sa croix que » par le bout, et il veut être honoré comme les » grandes dames qui font porter la queue de leur » robe. » Cela veut dire que par rapport à sa croix il demande que nous ayons compassion de sa passion et pitié de ses souffrances. Et si nous y manquons, il se plaint avec raison de cette ingratitude.

« Notre Seigneur veut pourtant, ajoute le saint » Evêque, que nous portions la croix qu'il nous » met sur les épaules, qui est la nôtre même. » Ce divin Sauveur l'appelle son joug, parce que c'est

lui qui nous l'impose, et il dit que ce joug est doux et ce fardeau léger, parce que si nous portons notre croix pour son amour, et que nous la recevions avec douceur et respect comme venant de sa main, il est avec nous dans la tribulation, et un jour il nous délivrera et nous glorifiera. Oh! que bienheureux sont ceux qui souffrent pour la justice, et qui endurent pour Dieu et avec Dieu! car le royaume céleste leur appartient.

Notre Seigneur n'est jamais si proche de nous que lorsque nous souffrons les afflictions avec patience et pour son amour. Il veille sur nous quand nous nous reposons en paix sur son sein, et il nous fait tirer avantage de nos tribulations. O Dieu des vertus! qu'heureux est l'homme qui met toute son espérance en vous!

ARTICLE DIXIÈME.

§ I.

Ce que c'est que porter sa croix.

Saint François de Sales, dans un de ses sermons, explique cette maxime de notre Seigneur, que nous devons renoncer à nous-mêmes et porter notre croix. On a vu plus haut (part. 1. chap. 3.) ce qu'il dit du renoncement à nous-mêmes. Voici maintenant comment il expose ce que c'est que porter notre croix.

« Il faut, dit notre Seigneur, se renoncer soi-» même et porter sa croix. Je vous ai expliqué la

» première partie de cette exhortation ; je vais main-
» tenant vous parler de la seconde qui est un en-
» seignement de grande perfection ; mais je crois
» que vous aurez assez de courage pour en embras-
» ser la pratique.

» Prendre sa croix ne veut dire autre chose que
» recevoir et souffrir toutes les peines, contradic-
» tions, afflictions et mortifications qui nous arri-
» vent en cette vie, sans aucune exception, avec
» une entière soumission et indifférence.

» En nous renonçant nous-mêmes, nous faisons
» encore, ce semble, quelque chose qui nous con-
» tente, parce que nous choisissons nos croix ;
» mais ici il faut prendre la croix telle qu'on nous
» l'impose. Il est donc certain qu'il y a bien plus
» de difficulté, parce qu'il n'y a point de notre
» choix ; et c'est pourquoi ce point est d'une per-
» fection bien plus grande que le précédent.

» Notre Seigneur nous a bien montré qu'il ne
» faut pas que nous choisissions nos croix, mais
» qu'il faut que nous les prenions et portions telles
» qu'elles nous sont présentées ; car lorsqu'il mou-
» rut sur la croix pour nous racheter et pour satis-
» faire à la volonté de son Père céleste, il ne vou-
» lut pas choisir sa croix, mais reçut humblement
» celle que les juifs lui avaient préparée.

» Ecoutons, je vous prie, le grand apôtre saint
» Paul, et voyons comment il embrasse toutes les
» croix également, assurant qu'aucune chose ne
» le pourra séparer de son divin Maître, parce qu'il

» est marqué de son sceau, et qu'en quelque part » qu'il aille, il sera toujours reconnu pour être » des siens. Mais quel est ce sceau divin, sinon la » souffrance? Vous savez ce qu'il dit des grandes » peines, fatigues et tribulations qu'il a endurées; » et de plus comme il souffrait en son intérieur » une peine continuelle, parce que l'ardent amour » qu'il portait à notre Seigneur, le tirait puissam- » ment du côté du ciel, par le désir qu'il avait » d'être avec Jésus-Christ.

» Mais considérez, je vous prie, quels tourments » il a soufferts en son corps; voyez ce qu'il en dit » dans la seconde épître aux Corinthiens où il rap- » porte qu'il a été fouetté trois fois, qu'il a été la- » pidé, qu'il a fait naufrage et a été submergé, » qu'il a été emprisonné, et plusieurs autres pei- » nes et souffrances qu'il a endurées, qui étaient » le sceau de notre Seigneur, par lequel on le re- » connaissait pour être des siens; ce qui lui faisait » dire qu'il était crucifié avec Jésus-Christ.

» La parole de notre Seigneur qui nous recom- » mande de porter notre croix, doit s'entendre de » recevoir de bon cœur et indifféremment toutes les » mortifications et contradictions qui nous arrivent » de la part du prochain, ou que Dieu nous fait » rencontrer, quoiqu'elles soient légères et de peu » d'importance, étant bien persuadés que le mé- » rite de la croix n'est pas en sa pesanteur, mais » en la perfection avec laquelle on la porte.

» O Dieu! me direz-vous, voilà un grand renon-

Si l'on désire savoir ce que veut dire cette mort des passions, et si les passions peuvent mourir en nous-mêmes, tandis que nous sommes en cette vie, il faut remarquer que c'est une erreur de prétendre que l'on puisse être ici-bas sans passions; mais l'on dit que les passions sont mortes en nous lorsqu'elles sont soumises à la raison, et qu'elles n'agissent plus par leur mouvement brutal et sensuel; en sorte qu'elles sont mortes à leur propre vie qui est animale et sensitive, pour n'agir que par une vie supérieure et plus noble qui est la vie de la raison. Au reste, il ne suffit pas pour un chrétien que ses passions soient réglées au niveau de la raison naturelle, elles le doivent être aussi par les lumières de la foi; cela est nécessaire pour agir vraiment en chrétien; et c'est en cela que consiste la nécessité de porter la croix dont parle notre Sauveur.

Quoique cette mort ne puisse pas se faire sans efforts, parce qu'elle renverse entièrement la nature pour y substituer la grâce, notre Saint désirait cependant que ces efforts se fissent doucement et paisiblement; et il ne faut pas s'en étonner; car la force qui est dépourvue de jugement, détruit elle-même son propre ouvrage, au lieu que la force judicieuse et douce fait une impression lente, mais qui ne peut presque pas s'effacer.

ARTICLE ONZIÈME.

Il faut puiser l'humilité au pied de la croix.

Saint François de Sales témoigne, dans une lettre à sainte Chantal, combien il aimait à se tenir au pied de la croix :

« O ma chère fille, lui dit-il, que vous me fîtes » un jour grand plaisir de me recommander la » sainte humilité ; car de même que, quand le vent » s'enferme dans nos vallées entre les montagnes, » il ne fait d'autre mal aux petites fleurs, que de » les ternir ; mais il déracine les arbres ; de même, » moi qui suis logé un peu bien haut par ma » charge d'évêque, j'en reçois plus d'incommodités. » O Seigneur, sauvez-nous ; commandez à ces » vents de vanité, et une grande tranquillité se » fera.

» Tenez-vous bien ferme et serrez bien étroite- » ment le pied de la croix sacrée de notre Seigneur ; » car la pluie qui y tombe de toutes parts, abat » le vent quelque grand qu'il soit. Quand j'y suis » quelquefois, ô Dieu, que mon âme est en paix ! » et que cette rosée rouge et vermeille, lui donne » de suavité ! Mais je n'en suis pas éloigné d'un pas » que le vent recommence.

» Je ne sais où vous serez ce carême selon le » corps, mais selon l'esprit, j'espère que vous se- » rez dans la caverne de la tourterelle, et au côté » percé de notre cher Sauveur ; je veux bien tâcher

» d'y être souvent avec vous ; Dieu, par sa souve-
» raine bonté, nous en fasse la grâce ! Hier il me
» semblait que, voyant le côté de notre Seigneur
» ouvert, vous vouliez prendre son cœur pour le
» mettre dans le vôtre, comme un roi dans un petit
» royaume ; et bien que le sien soit plus grand que
» le vôtre, il le raccourcissait pour s'y accommo-
» der. Que ce Seigneur est bon, ma très-chère
» fille ! que son cœur est aimable ! Demeurons-là
» en ce saint domicile ; que ce cœur vive toujours
» dans nos cœurs, que ce sang bouillonne toujours
» dans les veines de nos âmes ! »

ARTICLE DOUZIÈME.

Dieu nous destine la croix en ce monde et la gloire en l'autre.

Saint François de Sales écrivait à sainte Chantal :
« Il faut être ferme et constant auprès de la
» croix et sur la croix même, s'il plaît à Dieu de
» nous y mettre. Bienheureux seront les crucifiés !
» Or, courage ; notre partage en ce monde est sur
» la croix, et en l'autre il sera dans la gloire.
» Mon Dieu ! que je vous souhaite de perfection !
» Et que d'espoir et d'assurance j'ai maintenant en
» cette souveraine bonté et en la protection de sa
» sainte mère, que votre vie sera toute cachée en Dieu
» avec Jésus-Christ, pour parler comme l'Apôtre !
» Que Dieu vous bénisse, et qu'il marque votre
» cœur du signe éternel de son pur amour ! Il faut
» devenir très-humblement sainte, et répandre par-

» tout la bonne et suave odeur de notre charité.
» Que Dieu nous fasse brûler de son saint amour
» et mépriser tout pour cela ! Que notre Seigneur
» soit le repos de notre cœur et de nos corps ! Tous
» les jours j'apprends à ne point faire ma volonté,
» et à faire ce que je ne veux pas. Demeurez en
« paix entre les bras si doux de la divine providence,
» et dans le sein de la protection de notre Dame ! »

CHAPITRE TROISIÈME *.

DU RECUEILLEMENT.

ARTICLE PREMIER.

Des trois exercices spirituels.

Saint François de Sales, faisait grand cas de trois exercices spirituels qu'il jugeait très-propres à faire avancer une âme dans la dévotion. Ce sont ceux de la présence de Dieu, de l'abandon à la volonté de Dieu et de la pureté d'intention. Il disait qu'il ne fallait que la pratique fidèle de l'un de ces trois exercices pour élever une âme à un degré sublime de perfection.

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 1, chap. 12 et 13.

S.

De l'exercice de la présence de Dieu.

L'exercice favori de saint François de Sales était la sainte occupation de la présence de Dieu ; c'est aussi celui qu'il a le plus recommandé aux religieuses de la Visitation, et que l'on pratique davantage dans leurs maisons. Cet exercice a l'avantage particulier d'avoir été désigné par la propre bouche de Dieu, comme le chemin de la perfection. Qui ne sait que le Seigneur dit à Abraham, le père des croyants : *marche en ma présence et sois parfait*, et que David parlant au nom du Messie, disait : *Je considérais Dieu toujours présent, parce qu'il est à ma droite pour que je ne sois jamais ébranlé ?* Le Psalmiste attribue les chutes des pécheurs à ce qu'ils n'ont pas Dieu devant les yeux, et qu'ils ont effacé ses jugements de leur souvenir.

Nous voyons par expérience que la présence des hommes d'une haute dignité tient en respect les personnes les plus légères. Combien plus cet effet sera-t-il produit par la pensée de la présence d'un Dieu qui est infini en perfection, et qui est la fin dernière et souveraine de toutes choses ? La vue continuelle de Dieu est très-utile à ceux qui sont en état de grâce pour les y conserver et les y faire croître, et à ceux qui n'y sont pas pour leur inspirer la résolution efficace d'y rentrer. C'est donc un excellent moyen pour nous faire arriver au port du salut.

§ II.

Suite des avis sur l'exercice de la présence de Dieu.

Saint François de Sales conseillait à ses pénitents l'exercice de la présence de Dieu pour leur servir de pain quotidien; car comme pour la nourriture du corps on joint le pain à toute sorte de mets, de même pour la nourriture de l'âme, il n'y a point d'exercice spirituel qu'on puisse joindre plus commodément et plus utilement à toutes nos actions, que celui de la présence de Dieu.

Le saint évêque de Genève avait coutume de dire que ce pieux exercice était l'occupation continuelle des bienheureux dans le ciel, selon ce que dit notre Seigneur dans l'Evangile, que les anges voient sans interruption la face du Père céleste, d'où il concluait que c'était un commencement de la vie éternelle, que de marcher toujours en la présence de Dieu.

On lit dans l'ancien Testament que la reine de Saba estimait bienheureux les serviteurs de Salomon qui étaient toujours en la présence de ce sage roi. Combien sont plus heureux les justes, lorsque non-seulement ils sont dans l'état de grâce, qui n'est autre chose qu'un commencement de l'état de gloire, mais encore qu'ils se rendent continuellement attentifs à la sainte présence de celui dont la sagesse est infiniment au-dessus de celle de Salomon!

...établi pour

§ .

...Visitation que,

De l'exercice ...

...des récréations,

...exercices, il y aurait

L'exercice fa... ...tée comme une senti-
la sainte oeu... ...de temps en temps aux
aussi celui qu... ...par ces paroles qu'elle pro-
de la Visit... ...*Que toutes nos sœurs se souvien-*
leurs ma... ...*présence de Dieu!* Et si c'est un
d'avoir ... communauté ait communié, elle
com... ...*notre sainte communion d'aujour-*
le S...

... encore une parole remarquable de notre
... « La plus grande partie des manquements
... commettent dans leur devoir les personnes
... pieuses, viennent de ce qu'elles ne se tiennent
... pas assez en la présence de Dieu. »

§ III.

Exercice de l'abandon à la volonté de Dieu.

Le second exercice est celui de l'abandon à la volonté de Dieu dont le saint évêque faisait une grande estime, ainsi qu'on le voit dans son Traité de l'amour de Dieu, ses entretiens et ses lettres.

Faire en toutes choses la volonté de Dieu, c'est la fleur et comme le faîte de la couronne du saint amour. Car puisque l'amitié fait que les personnes qui s'aiment n'ont qu'une même volonté; combien plus en sera-t-il de même par rapport à la charité

qui est un amour de Dieu pur et désintéressé, ayant pour unique objet le bien de la personne aimée.

§ IV.

Exercice de la pureté d'intention.

Le troisième exercice est celui de la pureté d'intention qui est l'œil et le cheveu unique, dont le cœur du saint Epoux est blessé. Il consiste à chercher uniquement en toutes choses la gloire de Dieu. C'est l'exercice le plus universel, le plus aisé et le plus nécessaire. C'est le plus universel, puisqu'il comprend les deux autres, nous faisant agir en la présence de Dieu, et conformément à sa sainte volonté, autrement notre intention ne serait pas pure. C'est un lien de trois cordons, qui se rompt difficilement.

L'intention est l'âme de nos actions, parce qu'elles sont d'autant plus excellentes, que l'intention est plus pure; c'est ce qui faisait dire à saint François de Sales : « Les grandes œuvres ne sont pas » toujours en notre chemin; mais nous pouvons à » toute heure en faire de petites excellemment, » c'est-à-dire avec un grand amour. Voyez, je vous » prie, ce Saint qui donne un verre d'eau pour l'a- » mour de Dieu à un pauvre pressé par la soif; il » fait peu de chose, ce semble, mais l'intention, la » douceur, la dilection dont il anime son œuvre sont » si excellentes, qu'elles changent cette eau ordi- » naire en une eau qui produit un fruit de vie éter- » nelle. »

ARTICLE SECOND.

Du recueillement intérieur.

Saint François de Sales recommandait beaucoup l'exercice du recueillement intérieur et celui des aspirations ou oraisons jaculatoires. Il disait que par là on peut réparer les défauts des autres exercices, et que sans ces deux-là les autres sont privés de sel, c'est-à-dire d'assaisonnement.

Il enseignait que le recueillement intérieur est la concentration de toutes les puissances de l'âme dans le cœur, pour y traiter avec Dieu seul à seul et cœur à cœur.

Par cet exercice on se retire en Dieu, ou l'on attire Dieu en soi, selon ce qui est écrit : *J'ai ouvert ma bouche et attiré l'esprit de Dieu*, c'est-à-dire, j'ai ouvert la bouche intérieure du cœur, à laquelle l'oreille de Dieu est fort attentive. De même que l'on ramasse les vins dans les celliers, et que les soldats se réunissent sous les étendards ; de même les facultés de notre âme se recueillent en Dieu par l'exercice du recueillement intérieur qui peut se pratiquer très-souvent dans la journée.

Il assurait que cet exercice pouvait se faire en tout lieu et à toute heure, sans que les compagnies ni les occupations pussent en empêcher. C'est un sel qui assaisonne toute sorte de nourriture ; car il ne consiste que dans un simple regard intérieur sur Dieu.

Notre saint comparait cet exercice au resserrement de l'hérisson et de la tortue, que ces animaux peuvent faire partout et en tout temps. On ne saurait donc trop pratiquer ces fréquents regards sur Dieu en nous, et sur nous en Dieu, dont l'effet est d'empêcher que nous ne tombions, ou de faire que nous nous relevions promptement de nos chutes.

ARTICLE TROISIÈME.

Des aspirations.

Les aspirations sont de courtes élévations de l'esprit vers Dieu; et comme des élans de notre âme qui, ainsi que de petits dards, pénètrent le cœur de Dieu. C'est pourquoi l'Époux sacré dit, dans le cantique des cantiques, que son cœur a été blessé par les regards et les cheveux de son épouse, c'est-à-dire par ses saintes et affectueuses pensées.

Plus elles sont courtes, meilleures elles sont, et on peut les appeler des éclairs spirituels. Telle est celle de saint Bruno : *ô bonté*, celle de saint François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout !* celle de saint Augustin : *Oh aimer ! oh mourir à soi-même ! oh arriver à Dieu !*

Le saint évêque de Genève désirait que cet exercice nous fût aussi fréquent et aussi familier que la respiration. Il assurait que tous les exercices spirituels sans recueillement intérieur, c'est-à-dire sans attention et pureté d'intention, étaient des holocaustes sans moelle, et que l'oraison mentale ou

la vocale sans les oraisons jaculatoires, était un ciel sans étoiles, un arbre sans feuilles, un temple sans ornements, une nourriture sans goût, et qu'elle était semblable à un oiseau à qui on a lié les ailes.

Quand donc des occupations nécessaires ôtent le temps de faire la prière mentale ou vocale; il voulait que l'on réparât cette brèche par des recueillements plus fréquents et par un plus grand nombre d'oraisons jaculatoires. Il enseignait que par là on pouvait remédier à ces pertes et faire de grands progrès dans la perfection.

Quand on lui parlait de bâtiments, de peinture, de musique, de chasse, d'oiseaux, de plantes, de jardinage, de fleurs, il ne blâmait pas ceux qui s'occupaient de ces divers objets, mais il désirait qu'ils fissent servir toutes ces occupations à s'élever, comme par autant de moyens et d'escaliers spirituels, à notre souverain maître qui est Dieu; et il en enseignait le chemin par son exemple, tirant de toutes ces choses autant d'élévations d'esprit et de cœur.

Ainsi si on lui montrait de beaux vergers remplis d'arbres bien alignés, il disait: « Nous sommes » la terre que Dieu cultive, où il sème le bon grain, » et qu'il arrose des eaux de sa grâce. » Si on lui disait que ces arbres avaient été entés avec soin et produisaient de très-beaux fruits. « Quand serons- » nous, disait-il, des arbres greffés et entés sur » Jésus-Christ? Quand porterons-nous, en vertu » de cette sève chrétienne, des fruits bons et » beaux? »

Lorsqu'on le menait dans un jardin et qu'on lui faisait admirer le parterre orné de fleurs et les arbres chargés de fruits. « Quand sera-ce, disait-il,
» que le parterre de notre âme produira des fleurs
» odoriférantes qui répandront une odeur de suavi-
» té? Quand sera-ce que nous porterons des fruits
» d'honneur et d'honnêteté? Ayons bien soin de
» nettoyer notre jardin de toutes les mauvaises
» herbes, de le clore et le fermer soigneusement
» à tout ce qui peut déplaire au jardinier cé-
» leste. »

Quand on le conduisait sur le bord d'une fontaine, il s'écriait : « Quand aurons-nous dans nos
» cœurs les sources d'eau vive rejaillisante à la vie
» éternelle? Quitterons-nous toujours la source
» d'eau pure pour nous creuser des citernes qui ne
» peuvent pas conserver l'eau? Oh! quand puise-
» rons-nous à souhait dans les sources du Sau-
» veur? »

A l'aspect d'une belle vallée il disait : « Les val-
» lées sont agréables et fertiles, et les eaux y cou-
» lent en abondance. C'est ainsi que les eaux de la
» grâce céleste coulent dans les âmes humbles, et
» laissent arides les têtes des montagnes, c'est-à-
» dire les âmes orgueilleuses. »

S'il passait le long d'une rivière, il disait : « Quand
» irons-nous à Dieu comme ces eaux qui coulent
» incessamment à la mer? »

Si on lui faisait voir quelque église magnifique et bien ornée, il disait : « Nous sommes les temples

» du Dieu vivant. Il faut que nos âmes soient or-
» nées des vertus. »

Si on lui montrait des peintures rares et bien exécutées, « Il n'y a rien, disait-il, qui soit aussi
» beau que l'âme qui est faite à l'image et à la res-
» semblance de Dieu. »

C'est ainsi qu'il voyait Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu, ou pour parler plus juste, il ne regardait en tout qu'une seule chose qui est Dieu.

ARTICLE QUATRIÈME.

Effusions d'un cœur pénétré d'amour.

Rien de plus touchant que les effusions de cœur de saint François de Sales. On lit dans une lettre qu'il écrivait à une personne en qui il avait beaucoup de confiance :

« Si vous saviez comment Dieu traite mon cœur,
» vous en remercieriez sa bonté, et le supplieriez
» qu'il m'accordât le don de conseil et de force,
» pour bien exécuter les inspirations de sagesse et
» d'intelligence que son esprit me communique. »
» Il disait souvent : « Ah ! que le Dieu d'Israel est
» bon pour ceux qui ont le cœur droit ; puisqu'il
» est si bon pour ceux qui ont un cœur aussi misé-
» rable que l'est le mien, qui est si peu attentif à ses
» grâces et si courbé vers la terre ! Oh ! que son
» esprit est plein de douceur pour les âmes qu'il
» aime, et qui le cherchent de tout leur pouvoir !
» son nom est un baume répandu, et il ne faut pas

» s'étonner que les saints l'aient suivi avec tant de
» dévotion ; c'est-à-dire, aient couru avec tant de
» promptitude et d'allégresse à l'odeur de ses par-
» fums. Oh ! que l'onction de Dieu nous apprend
» de grandes choses et avec des clartés si douces,
» que l'on a de la peine à discerner si la douceur
» est plus agréable que la clarté, ou la clarté plus
» aimable que la douceur !

» Je tremble quelquefois que Dieu ne me donne
» mon paradis dès ce monde. Je n'éprouve point
» d'adversité, je n'ai jamais vu le visage de la pau-
» vreté. Les souffrances que j'ai ressenties n'ont
» été que des égratignures qui n'ont fait qu'effleurer
» la peau ; les calomnies sont des croix si légères
» que le vent les emporte. De plus, Dieu m'a com-
» blé de biens temporels et spirituels ; et au milieu
» de tout cela, je demeure ingrat et insensible !
» Ah ! je vous prie, aidez-moi à remercier Dieu.
» Jusqu'ici il m'a nourri de lait. Quand me fera-t-
» il la grâce d'entrer en part de sa croix, puisque,
» pour régner avec lui, il faut souffrir avec lui ?
» Ah ! il faut ou l'aimer ou mourir, ou plutôt il
» faut mourir pour l'aimer, c'est-à-dire mourir à
» tout autre amour pour ne vivre que du sien ; en
» un mot, il faut ne vivre que pour celui dont la
» mort a eu pour motif de nous faire vivre éternel-
» lement entre les bras de sa bonté. »

Les auteurs de la vie du saint évêque racontent qu'il a souvent ressenti les transports de la grâce, quelquefois avec une impétuosité qui le ravissait

hors de lui ; plus souvent avec une douceur qui l'enivrait d'une sainte consolation. Ils ont remarqué que, dans une circonstance, il s'écria : « Seigneur, » retenez les flots de vos grâces, retirez-les de moi, » je ne puis les soutenir. »

Il disait aussi quelquefois : « Oh ! certes oui, » (cette expression lui était familière) ! Si vous » saviez avec quelle douceur et avec quelle suavité » Dieu traite mon cœur, et comment sa main pa- » ternelle le mignarde, vous admireriez sa bonté » infinie, et m'aideriez à le remercier. »

Voici comment il écrivait à sainte Chantal, le 30 février 1606 : « Mon Dieu est si plein de douceur » à mon égard, qu'il ne laisse passer aucun jour » sans me caresser pour me gagner à lui. Miséra- » ble que je suis ! je ne corresponds point à la fidé- » lité de l'amour qu'il me témoigne. »

On voit ici l'humilité du saint, et son amour pour Dieu ; car il semble à un cœur amoureux qu'il ne fait jamais rien pour celui qu'il aime. Aussi ce grand saint, après tant de combats et de travaux pour le service de Dieu, disait à la fin de sa vie : « Hélas ! » quand commencerons-nous à aimer et à servir » Dieu ? »

Cependant il était pénétré de l'amour divin au plus haut degré ; c'est ce qui lui faisait dire : « Oh ! » que c'est une bonne chose de ne vivre qu'en Dieu, » ne travailler qu'en Dieu, et ne se réjouir qu'en » Dieu ! »

Réfléchissons un peu sur ces paroles : *Ne vivre*

qu'en Dieu. C'est non-seulement vivre dans la charité habituelle, dans la grâce de Dieu qui nous rend ses enfants adoptifs, mais c'est agir par cette sainte charité, et par le motif du pur amour de Dieu. C'est ici l'un des grands secrets de la vie spirituelle. Vivre, à proprement parler, c'est agir; car la vie est le principe du mouvement; et c'est vivre en Dieu et ne vivre qu'en lui, que de n'avoir d'être, de mouvement et de vie que par lui et pour lui.

Ne travailler qu'en Dieu, c'est ne penser, ne parler, n'agir que pour lui.

Ne se réjouir qu'en Dieu, c'est ne se réjouir que de ce qui plaît à Dieu, et qui réjouit les anges et les saints.

En un mot *ne vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu*, c'est ne voir, ne considérer et n'aimer que Dieu en toutes choses, ou pour mieux dire c'est n'aimer qu'une seule chose qui est Dieu.

CHAPITRE QUATRIÈME *.

DE L'AGRÉGATION AUX CONFRÉRIES.

ARTICLE PREMIER.

Réfutation des motifs qu'on allègue pour ne pas s'agréger aux confréries.

Saint François de Sales conseillait aux personnes pieuses de s'engager dans les diverses confréries des lieux où elles habitaient, pour participer aux bonnes œuvres qui s'y font. Il s'étonnait que si peu de gens s'y enrôlassent, et il disait que deux sortes de motifs étaient cause de cela.

Le premier était le respect humain. On craint le blâme des impies qui tournent en raillerie ceux qui entrent dans ces pieuses sociétés, et qui les traitent de bigots et d'hypocrites. Cela retient plusieurs personnes qui, par une lâcheté indigne d'un chrétien, ont peur d'être méprisées et montrées au doigt par ces insolents.

D'autres s'éloignent des confréries par un scrupule mal fondé qui leur fait craindre de s'exposer à pécher s'ils n'accomplissent pas ce qui est marqué dans les règlements des confréries. « C'est, disait-

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 2, ch. 15.

» il, une terreur panique ; car les statuts des con-
» fréries ne sont point obligatoires et ne renfer-
» ment que des conseils. On recommande aux con-
» frères de réciter certaines prières, de se trouver à
» certaines assemblées ou processions, de se con-
» fesser et de communier en certains jours, mais
» tout cela n'est que de conseil et non de précepte ;
» ceux qui font ces actions de piété gagnent des in-
» dulgences dont ne jouissent point ceux qui ne les
» pratiquent pas ; mais ce manquement est sans au-
» cun péché ; ainsi dans les confréries il y a beau-
» coup à gagner et rien a perdre. »

ARTICLE SECOND.

Exhortation à s'agréger aux confréries.

« Ne perdons, disait saint François de Sales,
» aucune occasion de nous faire inscrire dans les
» confréries. Déjà sous l'ancienne loi David s'é-
» criait : *Seigneur, je prends part aux bonnes*
» *œuvres de ceux qui vous craignent.* A plus forte
» raison les chrétiens qui vivent sous la loi de
» grâce doivent-ils se consommer en l'unité de
» Jésus-Christ, par le moyen de ces saintes socié-
» tés. Les abus qui se glissent quelquefois dans ces
» louables établissements, ne sont pas des motifs
» pour les détruire ; on doit se contenter de les ré-
» former. »

CHAPITRE CINQUIÈME *.

DU CULTE DES SAINTS.

ARTICLE PREMIER.

§ I.

Dévotion à la sainte Vierge.

Saint François de Sales avait une très-spéciale dévotion à la sainte Vierge ; dès ses tendres années il l'honorait d'un culte particulier ; et il se faisait un plaisir d'entrer dans les confréries et les congrégations où l'on se dévoue spécialement à elle. Il se consacra à Dieu par le vœu de chasteté sous la protection de cette Reine des vierges. Il voulut recevoir la consécration épiscopale le jour où l'Eglise célèbre la fête de l'Immaculée conception. Il dédia à cette Reine de la souveraine charité son Traité de l'amour de Dieu , et on ne peut lire l'oraison dédicatoire de cet excellent ouvrage , sans admirer la tendresse de cœur avec laquelle il l'invoque.

§ II.

Première suite de la dévotion à la sainte Vierge.

Saint François de Sales faisant la visite de son

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 2, chap. 16.

diocèse, vint à une colline fort escarpée sur laquelle est située l'église de Notre-Dame de Nancy sur Cluses ; il gravit cette colline avec beaucoup de difficulté : ses pieds étaient tout en sang. En vain ses gens voulaient qu'il interrompît une course aussi pénible. « Il est vrai, répondit-il, que je suis très-
» fatigué ; mais si c'est pour moi un sujet de con-
» fusion de n'être pas assez accoutumé à la fatigue
» pour le service de Dieu, ce m'est un sujet de joie
» d'avoir répandu mon sang au service de la Mère
» de Dieu. »

En continuant à visiter les paroisses de son diocèse, il en trouva successivement trois dédiées à la sainte Vierge. « C'est, dit-il, une grande consola-
» tion pour moi de voir tant d'églises de mon dio-
» cèse dédiées à la Mère de Dieu. Toutes les fois
» que j'entre dans un lieu consacré à cette auguste
» Reine, je sens par un tressaillement de cœur,
» que je suis chez ma mère ; car je suis bien le fils
» de celle qui est le refuge des pécheurs. »

§ III.

Seconde suite de la dévotion à la sainte Vierge.

Pendant que saint François de Sales visitait son diocèse, il passa cinq jours de l'octave de l'Assomption dans le bourg de Samoëns, où il y avait entre les habitants de grandes inimitiés. Il y prêcha tous les jours sur la dévotion à Marie. Dans le premier discours, il considéra les assomptions de la très-

pauvreté, qu'il l'appelait ordinairement sa chère maîtresse, il a vécu et il est mort entre ses bras; de même notre saint, autant que sa condition et sa qualité pouvaient le lui permettre, a vécu dans un si grand mépris des richesses, et dans une telle pratique de la pauvreté qu'elle ne cédait guère à la pauvreté des religieux.

Le second saint appelé François, est saint François de Paule, dont l'humilité a paru dans le nom de Minimes, c'est-à-dire très-petits, qu'il a donné aux religieux de l'Ordre qu'il a institué. Sa bonté était telle, qu'on lui avait donné le surnom d'homme bon, qui est demeuré à ses disciples long-temps après son bienheureux trépas.

Saint François de Sales a donné à l'ordre de la Visitation la douceur et l'humilité pour bases principales, montrant par là qu'il a eu part à l'amour de l'abjection dont était animé saint François de Paule; de plus, sa bonté a été si universellement reconnue de tous ceux qui ont conversé avec lui, que les ennemis même de notre foi lui en ont rendu des témoignages publics.

Le troisième qui a porté le nom de François est saint François Xavier, apôtre des Indes, homme vraiment tout plein de l'esprit apostolique (1). Notre saint était son grand admirateur, et ne tarissait pas sur ses louanges toutes les fois que l'on en parlait devant lui. Mais il était aussi son grand imitateur.

(1) Voyez plus bas, dans ce même chapitre, art. 5.

Combien n'a-t-il pas ramené d'âmes au sein de l'Église? Que n'a-t-il pas fait pour étendre le royaume de Dieu, par ses œuvres et ses paroles, par sa vie et ses exemples? Que de travaux n'a-t-il pas entrepris? Que de peines n'a-t-il pas supportées? Il est du nombre de ceux qui brilleront pendant toute l'éternité pour avoir enseigné la justice à plusieurs.

Le théâtre où il a exercé son zèle a été à la vérité plus petit que celui de saint François Xavier; mais ce fut cependant une grande province, puisque ce fut le Chablais, où, comme chef de la mission apostolique, il a, par lui-même, ou par ses missionnaires, ramené dans le bercail de l'Eglise romaine, plusieurs milliers d'hommes dont les pères avaient été entraînés dans l'hérésie depuis près de soixante ans.

Il lui est arrivé dans ce pays quelque chose de semblable à ce qui arriva à saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée, qui, n'ayant trouvé dans son diocèse que sept chrétiens, n'y laissa en mourant que sept infidèles.

On pourrait ajouter ici une infinité d'autres conversions à la foi catholique, que Dieu a opérées par son ministère en divers lieux de France et de Savoie. On pourrait parler aussi de la multitude innombrable de pécheurs qu'il a rappelés à la vie de la grâce par ses prédications, par ses écrits et par sa conversation pleine d'un charme divin.

Le quatrième saint est François de Borgia que notre saint évêque avait en particulière vénération, parce que dans les hautes dignités qu'il a possédées

à la cour de l'empereur Charles-Quint, il pratiqua une dévotion admirable, et qu'ensuite étant entré dans la compagnie de Jésus, dont il devint le général, il se rendit par la sainteté de sa vie l'exemple du troupeau qui lui avait été confié.

On peut juger de la conformité d'esprit qui était entre ces deux saints par leurs écrits; car ceux de saint François de Borgia contiennent une spiritualité pleine de douceur, et qui a beaucoup de rapport avec celle de saint François de Sales, dont le cœur, la langue et la plume ont été détrempés dans le miel d'une parfaite douceur.

Il est cependant une chose en laquelle le saint évêque de Genève diffère des quatre saints dont nous venons de parler. C'est la dignité d'évêque dont il a très-saintement rempli les devoirs. Les traits de vertu épiscopale qui ont brillé dans sa conduite, le distinguent des autres saints du nom de François, et font qu'on peut lui appliquer ces paroles : *Non est inventus similis illi.*

Le grand saint Antoine, l'honneur du désert, s'appliquait à imiter soigneusement les vertus dans lesquelles il voyait quelques-uns de ses frères exceller, formant de cette sorte en lui, par l'imitation des vertus de tant de saints, le saint de toutes les vertus. « Il est parvenu, dit saint François de Sa-
» les, à une grande sainteté et à une haute perfec-
» tion, en profitant de l'exemple des saints ermites
» du désert, prenant de l'un l'abstinence, de l'au-
» tre l'oraison, il allait ainsi comme une soigneuse

» abeille, picotant et cueillant les vertus des servi-
» teurs de Dieu, pour en composer le miel d'une
» sainte édification. »

Nous pouvons dire de même du saint évêque de Genève, qu'il ne s'est pas contenté, comme font plusieurs, d'admirer les rares qualités des saints dont il portait le nom, mais qu'il s'est efforcé de les imiter, autant que son état le lui a permis, en sorte qu'il pouvait dire avec Tobie : *Nous sommes les enfants des saints, et parce que nous sommes leurs enfants, nous devons être héritiers de leurs vertus, afin qu'en marchant sur leurs traces, nous devenions les cohéritiers de leur gloire.*

Il faut donc que les vrais disciples de notre saint s'efforcent aussi de l'imiter en ses actions, de courir après l'odeur de ses parfums, et de marcher dans les voies de la perfection comme il y a marché lui-même. C'est à l'imiter qu'il nous appelle, et non simplement à l'admirer. Il nous dit du haut du ciel comme saint Paul : *Soyez mes imitateurs comme je l'ai été de Jésus-Christ.* Il désire que par cette imitation nous portions des fruits de bonnes œuvres, et que nous ne nous bornions pas aux feuilles ni même aux fleurs de ses louanges.

ARTICLE TROISIÈME.

Avantage de se proposer un saint pour modèle.

Un ancien assurait que l'imitation est la maîtresse des arts, parce qu'à force de faire des copies on se

rend à la fin capable de faire des modèles. Le chemin par les préceptes est long, disait Sénèque, mais il est court et efficace par les exemples. Le même philosophe parlant du vrai moyen de faire des progrès dans la sagesse, dit qu'il faut se nourrir et se revêtir des maximes de quelques hommes qui aient excellé dans la véritable philosophie. La même chose a lieu à plus forte raison dans la vie spirituelle. Il est bon de prendre pour guide des hommes éminents en sainteté sur lesquels nous puissions former nos esprits et nos actions, et dont nous tâchions de suivre les traces avec fidélité dans le chemin de la perfection.

Le pieux évêque de Genève donnait souvent ce conseil, et recommandait de lire les vies des saints qui avaient été du même état que nous, ou d'un état peu différent, afin de s'appliquer à imiter leurs actions.

ARTICLE QUATRIÈME.

Dévotion à saint Joseph.

Saint François de Sales avait une spéciale dévotion pour saint Joseph. La veille de sa fête, il jeûnait au pain et à l'eau. Le jour de la fête, il célébrait une messe solennelle ; les musiciens d'Anneci ne manquaient pas, lorsqu'il était dans cette ville, d'assister à cette messe de saint Joseph, et d'y chanter un motet. Il prêchait à l'office du soir, et disait des choses admirables sur l'époux de Marie.

Il envoya, le 19 Mars 1614, à sainte Chantal qui était malade, les litanies de saint Joseph, et lui écrivit en même temps la lettre suivante :

« Ma chère fille, voilà les litanies du glorieux
» père de notre Sauveur et de notre amour. Je vou-
» lais vous les envoyer écrites de ma main, mais,
» comme vous savez, je ne peux pas disposer de
» mon temps; j'ai néanmoins pris le soin de les
» dicter, de les corriger et d'y mettre les accents,
» afin que votre fille ait plus de facilité à les chan-
» ter sans y faire de fautes; mais pour vous qui ne
» pouvez pas chanter les louanges de ce grand saint,
» vous les ruminerez comme l'épouse entre vos
» dents, c'est-à-dire que votre bouche étant fer-
» mée, votre cœur sera ouvert à la méditation des
» grandeurs de cet époux de la Reine du monde,
» nommé père de Jésus, et son premier adorateur
» après sa divine épouse. »

Il voulut que ce grand saint fût patron de l'institut de la Visitation et le protecteur particulier du monastère d'Anneci. C'est pourquoi le jour de saint Joseph est dans cette ville une des grandes fêtes de l'ordre.

ARTICLE CINQUIÈME.

Dévotion aux saints de l'Ordre des Jésuites.

Saint François de Sales était plein d'estime pour la compagnie de Jésus, et il en honorait les saints d'une manière particulière. Il disait qu'il avait sucé

une tendre inclination pour saint Ignace dans le collége de Padoue, et pendant qu'il faisait ses études à Paris ; mais que cette dévotion s'était accrue et fortifiée à Rome en visitant le sépulcre de cet illustre fondateur des Jésuites.

Pendant la mission du Chablais, il invoquait tous les jours saint François Xavier. Après les apôtres et les premiers disciples du Sauveur, il n'y avait pas, selon lui, de meilleur modèle pour les missionnaires. Il le louait surtout de s'être fait tout à tous, au point d'avoir sollicité comme une faveur d'être valet d'un marchand, pour pénétrer, à la faveur de ce déguisement, dans les pays barbares, et y porter le flambeau de la foi.

ARTICLE SIXIÈME.

Dévotion à saint Antoine de Padoue.

Saint François de Sales avait une prédilection particulière pour saint Antoine de Padoue. Un jour, pendant qu'il faisait oraison après avoir dit la Messe en son honneur, dans l'église des Cordeliers, le saint lui apparut et lui dit : *Vous voudriez, par amour pour Jésus, que les hommes vous fissent souffrir le martyre, c'est une grâce que vous n'obtiendrez pas ; Dieu veut que vous soyez l'instrument de votre propre martyre.* Depuis ce jour le pieux évêque s'appliqua plus spécialement que jamais à la mortification, et mit à profit toutes les occasions petites et grandes de pratiquer les vertus chrétiennes.

Il disait souvent que tout ce qui nous contrarie, qui nous assujettit et nous afflige, doit être regardé comme notre martyre, non sanglant, il est vrai, mais fort agréable à celui qui, ménageant notre faiblesse, ne nous met pas dans l'occasion de souffrir de grands tourments. Il ajoutait : « Celui-là est » martyr en un certain sens qui se mortifie bien ; » mais ceux qui ne se mortifient pas, et qui reçoi- » vent mal les tribulations, je ne sais quel rang ils » pourraient tenir dans le royaume de Dieu, puis- » qu'ils ne seraient ni martyrs ni confesseurs. »

Un homme d'un rang distingué, qui critiquait ordinairement les plus pieuses actions, lui dit un jour par raillerie qu'on le blâmait d'avoir la dévotion des femmelettes qui courent offrir à saint Antoine une chandelle, pour qu'il leur fasse trouver leur quenouille ou leur fuseau quand elles l'ont égaré.

Le saint évêque réprimanda sérieusement le railleur, le priant de séparer toujours les actions de François de Sales, de la piété et de l'honneur dû aux saints. « J'approuve de tout mon cœur, ajouta- » t-il, que l'on ait recours à saint Antoine de Pa- » doue quand on souffre des pertes et des afflictions. » Dieu a fait voir que tel était son bon plaisir, » puisqu'il a cent fois opéré des miracles par l'in- » tercession de ce saint. J'ai même envie, monsieur, » que nous fassions ensemble un vœu à saint An- » toine de Padoue pour recouvrer ce que nous per- » dons tous les jours, vous la simplicité chrétienne,

» et moi l'humilité dont je néglige la pratique, quoi-
» que les occasions en soient fréquentes. »

On voit par là qu'il aimait les dévotions populaires, et qu'il ajoutait volontiers foi aux miracles obtenus par les prières ferventes des âmes simples.

ARTICLE SEPTIÈME.

Dévotion à sainte Apollonie.

Un jour que saint François de Sales souffrait beaucoup d'un mal de dents, sainte Chantal lui envoya un linge qui avait touché les reliques de sainte Apollonie, et le pria de l'appliquer sur la joue malade, pendant que la communauté de la Visitation allait se mettre en prières pour sa guérison. Notre saint lui renvoya le linge sur le soir avec ce billet : « Ma chère fille, voilà votre remède,
» je puis dire qu'il a été souverain, puisqu'il a agi
» avec moi selon votre foi, votre espérance et vo-
» tre charité. Je dois reconnaître à la gloire de Jé-
» sus-Christ et de sa sainte épouse Apollonie, que
» je ne croyais pas pouvoir dire la messe aujour-
» d'hui à cause de l'enflure prodigieuse de ma joue;
» mais m'étant appuyé sur mon prie-Dieu, et ayant
» posé la relique sur ma joue, j'ai dit : *Mon Dieu,*
» *qu'il me soit fait comme mes filles le désirent,*
» *si c'est votre volonté !* Et tout aussitôt mon mal
» a cessé. Notre Seigneur m'a donné pendant ce
» temps plusieurs bonnes pensées sur la méditation
» que la sainte épouse dit qu'elle faisait entre ses

» dents. Au sortir de là chacun m'a dit que ma
» joue était désenflée, et je le sentais fort bien moi-
» même. O ma fille, Dieu est admirable en ses
» épouses et en ses saints ; il a voulu que ce mal
» me soit venu pour faire honorer son épouse
» Apollonie, et pour nous donner une preuve sen-
» sible de la communion des saints. »

CHAPITRE SIXIÈME *.

DE LA PAROLE DE DIEU ET DE LA LECTURE SPIRITUELLE.

ARTICLE PREMIER.

Amour de la parole de Dieu.

Saint François de Sales disait qu'il était difficile qu'une âme pérît pour jamais, lorsqu'elle était affectionnée à la parole de Dieu, puisque c'est une parole de vie éternelle. Il faisait observer que ceux à qui cette parole est adressée sont appelés dans l'Ecriture des dieux, parce que cette divine parole les dispose à la grâce justifiante qui les rend participants de la nature divine. Il disait encore qu'une des meilleures marques de prédestination était d'aimer à entendre la parole de Dieu, parce que c'est une loi sans tache qui convertit les âmes et donne de la

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 2, chap. 15.

sagesse aux plus petits. Il rappelait la maxime du saint Evangile, que *celui qui est de Dieu aime à entendre la parole de Dieu.*

Mais il ne voulait pas qu'on fût auditeur vain et inutile de cette parole. Il recommandait qu'on s'appliquât à la mettre en pratique; et il faisait remarquer qu'autrement ce serait aggraver ses péchés, et en augmenter le châtiment, puisqu'on aurait connu la volonté du maître et qu'on ne l'aurait pas exécutée.

Il enseignait que Dieu exauce nos prières à mesure que nous nous efforçons de pratiquer ce qu'il nous propose par l'organe de ses ambassadeurs, qui sont les prédicateurs chargés de nous annoncer ses volontés; car comme nous lui demandons en l'oraison dominicale qu'il nous pardonne de la même manière que nous pardonnons, de même il est prêt à nous accorder ce que nous lui demandons dans la prière, si nous sommes prompts à l'exécution de ses volontés qu'il nous manifeste par la parole de ses ambassadeurs.

Comme l'appétit est une des meilleures marques de la santé corporelle, de même par l'appétit spirituel et le goût que l'on ressent à entendre la parole de Dieu, on peut juger de la bonté de l'intérieur et de la santé spirituelle. Les choses saintes et les paroles qui en traitent sont toujours agréables aux saints. Ce sont les Israélites rebelles qui se dégoûtent de la manne, et qui la regardent comme une nourriture fastidieuse.

Mais parmi ceux qui se plaisent à entendre la parole de Dieu, il se glisse souvent un défaut secret qui est celui de l'acception de personnes, comme si ce pain salutaire n'était pas aussi utile à notre âme lorsqu'il est apporté par un corbeau, que lorsqu'il est distribué par un ange, c'est-à-dire comme si la parole de Dieu n'était pas aussi utile lorsqu'elle sort de la bouche d'un prêtre peu éloquent, que lorsqu'elle est annoncée par un prédicateur habile. D'ailleurs on se trompe souvent dans le jugement que l'on porte sur les prédicateurs. Il y a trois qualités pour faire un bon orateur, qui sont d'enseigner, de toucher et de plaire; or les hommes préfèrent ordinairement la troisième, quoiqu'elle soit la moins importante, et qu'il soit aisé qu'elle dégénère en un défaut, qui est que souvent celui qui prêche ainsi s'occupe trop à charmer les oreilles de ses auditeurs par des périodes bien cadencées.

Un prince sage ne s'arrête pas tant à considérer le train et la magnificence des ambassadeurs qui lui sont envoyés, qu'à peser leurs raisons et les affaires qu'ils sont chargés de traiter de la part de leur maître. De même les prédicateurs étant les ambassadeurs de Dieu, les ministres et les dispensateurs de sa parole, c'est un abus de s'arrêter à la considération des ornements de leur langage et de la pompe de leurs discours. Toute la beauté de la parole divine consiste à être présentée avec candeur, naïveté et simplicité; celui qui a soif et qui

cherche de l'eau pour boire, s'embarrasse peu qu'on la lui présente dans un vase d'argent, de terre ou de verre ; c'est l'eau qu'il cherche et non le vase.

Peu importe que l'eau d'une fontaine coule par un canal de bois, ou de fer, ou de plomb, pourvu que le jet-d'eau soit beau, et que le jardin soit bien arrosé. Il faut avoir les mêmes sentiments relativement à la parole divine, par qui qu'elle soit annoncée. Que nous importent les qualités de celui qui arrose pourvu que nos âmes soient détrempées de la divine parole, comme d'une rosée céleste qui fasse germer le Sauveur dans le jardin de nos cœurs?

Ecoutez ce que dit le saint évêque de Genève, dans son quinzième entretien : « Je voudrais que » vous eussiez un grand respect pour ceux qui vous » annoncent la parole de Dieu ; car ce sont comme » des messagers célestes qui viennent de la part du » souverain Maître vous enseigner le chemin du » salut ; et quoiqu'ils ne parlent pas si bien que les » hommes célestes, il ne faut pourtant rien rabattre des sentiments d'humilité et de respect avec » lesquels vous devez recevoir la parole de Dieu, » qui est toujours la même, aussi pure et aussi » sainte que si elle était proférée par les anges. » Je remarque que, quand j'écris à une personne » sur du mauvais papier, et que par conséquent » mon écriture est laide, elle me remercie avec » autant d'affection, que si je lui avais écrit sur du » meilleur papier, et qu'ainsi mon écriture eût

» été plus belle. Pourquoi cela ? C'est qu'elle fait » attention non au papier qui n'est pas bon, ni à » mon écriture qui est mauvaise, mais seulement » à moi qui lui écris. Il faut faire de même par rap- » port à la parole de Dieu, et ne point considérer » quel est celui qui nous l'expose. Il doit nous suffire » que Dieu se serve de ce prédicateur pour nous » enseigner; et puisque nous voyons que Dieu » l'honore tant que de parler par sa bouche, com- » ment est-ce que nous pourrions manquer d'ho- » norer et de respecter sa personne ? »

ARTICLE SECOND.

Dispositions pour profiter de la parole de Dieu.

Saint François de Sales expose dans un de ses sermons quelles sont les dispositions avec lesquelles il faut entendre la parole de Dieu pour profiter de ce pain céleste. Il en compte trois.

« Je trouve, dit-il, qu'il y a trois conditions re- » quises; la première, c'est la bonne intention; » la seconde, l'attention, la troisième l'humilité.

» Quant à l'intention je voudrais qu'elle fût con- » forme à celle de notre Seigneur qui ne nous a » voulu parler que pour nous sauver; il nous a fait » entendre sa divine parole, afin que la foi vienne » en nos âmes par l'ouïe, et que quiconque croit en » lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle.

» Mon désir serait que l'intention des auditeurs

» chrétiens fût semblable à celle des bons prédica-
» teurs qui est, comme dit saint Paul, *de prêcher*
» *Jésus-Christ crucifié*.

» Je voudrais encore que l'intention des auditeurs
» fût de recevoir en leur cœur Jésus-Christ.

» Que dirons-nous de ceux qui ne vont à la pré-
» dication que par curiosité, pour voir le prédica-
» teur et examiner s'il est bon orateur? Ils sont
» semblables à un malade qui, sachant que dans un
» jardin il y a une herbe qui peut le guérir, n'y va
» cependant que pour voir quelques fleurs. Ils sont
» semblables encore à Hérode qui ne désirait voir
» notre Seigneur que par curiosité. Oh! ce n'est
» pas ainsi qu'il faut agir! Mais comme on désire
» le pain pour s'en nourrir, de même il faut dési-
» rer la parole de Dieu pour en faire l'aliment de
» nos âmes. *L'homme ne vit pas seulement de pain,*
» *mais encore de toute parole qui procède de la*
» *bouche de Dieu*. Quand l'homme entend la parole
» de Dieu sans cette intention, elle est comme la
» semence qui tombe dans le chemin. La vaine
» gloire et la curiosité la foulent aux pieds.

» La seconde disposition qu'il faut avoir pour
» profiter de la parole de Dieu, c'est l'attention;
» car il y en a qui viennent au sermon et qui y dor-
» ment, ou causent, ou pensent à autre chose;
» ils ne sont pas attentifs; ils sont du nombre de
» ceux auxquels on peut appliquer cette parole de
» David; *Ils ont des oreilles et n'entendent pas.*
» Or ce n'est pas une petite incivilité que de ne

» pas écouter Dieu quand il nous parle. Le Psal-
» miste faisait un tout autre cas de la parole de
» Dieu ; car il disait : *J'écouterai ce que le Sei-*
» *gneur Dieu dira à mon cœur.* Héli enseignant
» à Samuel comment il fallait recevoir la parole de
» Dieu, lui recommandait de dire : *Parlez, Sei-*
» *gneur, car votre serviteur écoute.*

» L'attention est si nécessaire, que quelquefois,
» quoique l'intention manque, l'attention profite.
» Saint Augustin avoue dans ses confessions qu'a-
» vant sa conversion, il allait entendre les discours
» de saint Ambroise à cause de l'éloquence de ce
» savant évêque, et il m'est arrivé, ajoute-t-il,
» *que ces belles paroles que je cherchais ont attiré*
» *en mon esprit les choses que je négligeais ; et*
» *comme j'ouvrais mon cœur pour recevoir l'élé-*
» *gance de ses périodes, la force et la vérité de*
» *ses paroles y entrèrent.*

» La troisième condition est l'humble obéissan-
» ce à la parole de Dieu ; car ceux qui l'entendent,
» et qui, malgré cela ne se corrigent pas, font
» voir qu'ils ne l'ont pas écoutée comme il faut ;
» ce qui procède de plusieurs causes ; l'une qu'ils
» ne la reçoivent pas comme la parole de Dieu,
» mais comme celle des prédicateurs, sans faire
» attention à cette déclaration de notre Seigneur :
» *Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui*
» *vous méprise, me méprise.* De là vient qu'ils
» considèrent le style du prédicateur, et le censu-
» rent s'il lui échappe quelque parole impropre. »

» Une autre cause, c'est qu'ils rejettent toujours » sur autrui ce qui est dit par le prédicateur. Quand » on est invité à un festin, on prend les mets pour » soi, mais ici on ne cesse de donner aux autres. » Vit-on jamais un plus prompt jugement que ce- » lui que fit David lorsque Nathan lui parla de sa » faute, en attribuant l'action à un autre? Peut-être » n'eût-il pas été également prompt à décider la » question si le Prophète lui eût adressé directe- » ment le reproche.

» La troisième cause d'où ce mal vient, c'est que » la parole de Dieu chasse le péché de l'âme; et » l'homme qui se plaît au péché, la trouve amère » lorsque la tentation le sollicite. *Ils croient*, dit » Jésus-Christ, *pour un peu de temps; mais lors- » que la tentation se présente, ils succombent.* Ils » trouvent bonne de premier abord la parole de » Dieu, mais ensuite quand il faut venir à l'œuvre » ils la trouvent amère.

» Les uns donc écoutent la parole de Dieu par » coutume ou curiosité; et après qu'ils ont dit » leur opinion sur le prédicateur, c'est tout: les » oiseaux emportent ce qui a été semé dans leur » cœur et le mangent. Les autres l'écoutent avec si » peu d'attention, que la parole de Dieu ne va pas » jusqu'à leur cœur. Cette plante divine, ayant pris » naissance, sèche incontinent après, parce qu'elle » n'a point de racine. Les autres prêtent l'oreille à » la parole de Dieu avec tant de vices et de mau- » vaises inclinations, si peu d'humilité et tant d'or-

» gueil, que cette divine parole demeure suffoquée,
» en sorte qu'elle ne produit pas son effet.

» Oh ! que notre Seigneur pourrait bien faire la
» même plainte que Job : *Qui me donnera un auditeur tel que je le désire*, un auditeur qui entende la parole de Dieu de bon cœur, avec une
» excellente intention, et qui rapporte du fruit avec
» persévérance. Ne vous contentez donc pas d'entendre seulement la parole de Dieu, mais mettez-la en pratique ; car celui qui l'écoute et ne la
» pratique pas est semblable à un homme qui, après
» s'être considéré dans un miroir, s'en va et oublie
» aussitôt les taches qu'il a vues sur son visage. »

ARTICLE TROISIÈME.

Avantages de la lecture spirituelle.

Saint François de Sales voulait que ceux qui s'adonnent à la dévotion, eussent une provision de livres de piété pour leur servir d'allumettes du saint amour, et qu'ils ne passassent aucun jour sans fournir à leurs âmes cette céleste nourriture, comme étant un bois propre à entretenir le feu sacré du divin amour sur l'autel de notre cœur. Il voulait qu'on les lût avec beaucoup de respect et de dévotion, et qu'on les regardât comme autant de lettres que les saints nous écrivent et qu'ils nous envoient du ciel pour nous en montrer le chemin, et nous animer à les y venir joindre.

Il appelait les vies des Saints, l'Evangile mis en

pratique, et il en recommandait fort la lecture. En lisant avec soin tant de belles actions, et en nous efforçant de les imiter dans ce qui dépendra de nous, nous suivrons l'exemple de saint Antoine, dont on a parlé plus haut, page 162.

Mais, dira-t-on, comment imiter la vie de divers saints dont l'état était tout différent du nôtre? Je réponds qu'on doit les imiter dans ce qui est en notre pouvoir. Nous ne pouvons pas, comme les martyrs, répandre notre sang pour Jésus-Christ; mais nous pouvons imiter leur patience dans les souffrances et dans les peines que Dieu nous envoie. Nous ne pouvons pas nous retirer dans les déserts, comme les solitaires, pour vaquer, loin du tracas du monde, au service de Dieu; mais nous pouvons, au milieu du monde où Dieu nous a placés, élever souvent notre cœur et notre esprit vers lui, et nous construire dans notre cœur une retraite et une solitude intérieure. Dans les choses même où les vies des Saints ne fournissent matière qu'à notre admiration, nous trouvons toujours un ample sujet de rendre gloire à la grâce de Dieu.

ARTICLE QUATRIÈME.

Moyen de profiter de la lecture spirituelle.

Le vrai moyen de tirer un grand profit de la lecture est de ne pas lire un morceau d'un livre et un morceau d'un autre, mais de lire un livre tout entier sans en changer jusqu'à ce qu'il soit fini, et en-

core de le lire de suite sans prendre de côté et d'autre au hasard ; car en lisant ainsi par ordre, on comprend beaucoup mieux le progrès et la marche des idées. Ceux qui ont un esprit vif et inconstant, et qui veulent parcourir promptement plusieurs livres, sans s'arrêter à se bien pénétrer de l'esprit de chacun en particulier, ressemblent aux bourdons qui voltigent indifféremment sur toute sorte de fleurs, mais qui ne recueillent point de miel ; au lieu que les abeilles s'attachent à certaines fleurs qu'elles ne quittent point jusqu'à ce qu'elles en aient tiré le suc dont elles composent le miel qu'elles portent dans les ruches.

Les médecins disent que pour la conservation de la santé, il est bon de ne manger à chaque repas que d'un seul mets; on peut dire la même chose pour la nourriture spirituelle : la multiplicité des vivres est plus nuisible que profitable.

Un livre de lecture, c'est assez ; deux en même temps, c'est beaucoup ; trois, c'est trop.

La règle des religieuses de la Visitation ordonne que la supérieure leur distribue à chacune quelque livre spirituel, à la lecture duquel elles doivent s'occuper pendant un espace de temps qui est fixé ; elles doivent le lire depuis le commencement jusqu'à la fin, et n'en demander point d'autre qu'elles n'aient achevé celui-là. Enfin leurs constitutions établissent que quand elles sont assemblées à l'ouvroir, celle qui y préside demande aux sœurs, par manière de conversation et d'entretien, ce qu'elles

peuvent avoir retenu de leur lecture ; et l'expérience a fait connaître que cet exercice est non-seulement agréable, mais encore fort utile et d'une grande instruction.

CHAPITRE SEPTIÈME *.

DES SACREMENTS DE PÉNITENCE ET D'EUCHARISTIE EN GÉNÉRAL.

ARTICLE PREMIER.

Diverses comparaisons relatives à ces deux sacrements.

Saint François de Sales disait que l'Eglise était un vrai paradis sur la terre, et qu'elle était appelée en plusieurs endroits de l'Ecriture le royaume des cieux. Il comparait les deux sacrements de pénitence et d'eucharistie aux deux arbres que Dieu avait plantés dans le paradis terrestre. Le sacrement de pénitence était, selon lui, l'arbre de la science du bien et du mal, parce que c'est un tribunal où celui qui préside doit discerner entre ce qui est péché et ce qui ne l'est pas, et où le pénitent doit apprendre de sa bouche à éviter le mal et à faire le bien. Il y a cependant cette différence que l'arbre de la science du bien et du mal fut défendu à nos premiers parents ; au lieu que le sacrement de pé-

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 2, chap. 19 et suiv.

nitence est commandé à tous les pécheurs par cet arrêt formidable : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.*

L'autre arbre du paradis terrestre, qui est l'arbre de vie, est une figure très-expresse du sacrement de l'Eucharistie, ainsi que l'explique notre Saint dans l'Introduction à la vie dévote, chap. 20.

Il avait coutume de dire, en parlant de ces deux sacrements, que c'était comme les deux pôles de la vie dévote, parce que, par l'un, qui est celui de la pénitence, nous renonçons au mal et à nous-mêmes, nous surmontons les vices, et nous nous dépouillons du vieil homme; et que par l'autre, qui est l'Eucharistie, nous nous revêtons du nouvel homme, c'est-à-dire de Jésus-Christ, pour marcher dans une justice et une sainteté véritables, et aller de vertu en vertu dans les sentiers de la montagne de perfection.

Il comparait encore le sacrement de pénitence à un amandier, non-seulement par allusion au mot amendement, mais principalement à cause d'une ingénieuse ressemblance qu'il y trouvait.

« L'amandier, disait-il, a ses fleurs de cinq
» feuilles qui ont quelque rapport, du moins quant
» au nombre, aux cinq doigts de la main ; ses feuil-
» les sont faites en forme de langue, et son fruit
» a la forme d'un cœur. De même la pénitence
» à trois parties qui composent son intégrité ;
» l'une qui regarde le cœur, c'est la contrition ;
» l'autre qui concerne la langue, c'est la confes-

» sion ; la troisième qui s'exerce par la main, c'est-
» à-dire par les œuvres, c'est la satisfaction.

» De plus, ajoutait-il, comme il y a des aman-
» des de deux sortes, les unes douces, les autres
» amères, et que mêlées ensemble, elles font un
» aliment agréable ; de même dans la pénitence il
» se fait un certain mélange de douceur et de dou-
» leur, de consolation et d'amertume, d'amour
» et de regret qui ressemble au jus de la grenade,
» lequel a une certaine douceur aigre, et une cer-
» taine aigreur douce beaucoup plus agréable que
» si l'aigreur et la douceur étaient séparées. »

ARTICLE SECOND.

De la préparation aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

« Il est très-nécessaire, dit saint François de
» Sales, que nous sachions pourquoi, recevant
» si souvent les sacrements de pénitence et d'eu-
» charistie, nous ne recevons pas aussi les grâces
» abondantes qu'ils ont coutume d'apporter aux
» âmes qui sont bien préparées. Je le dirai en un
» mot : *C'est faute d'une bonne préparation.*
» Voyons donc comment il nous faut préparer pour
» bien recevoir ces deux sacrements.

» La première partie de cette préparation con-
» siste en trois choses, la pureté d'intention, l'at-
» tention et l'humilité. Quant à la pureté d'inten-
» tion, c'est une qualité nécessaire, non-seule-
» ment en la réception des sacrements, mais encore

» en tout ce que nous faisons. Or, l'intention est
» pure lorsque nous recevons les sacrements, ou
» faisons quelque autre chose, quelle qu'elle soit,
» pour nous unir à Dieu et pour lui être agréa-
» ble, sans aucun mélange de notre propre in-
» térêt.

» La seconde préparation c'est l'attention. Cer-
» tes nous devrions aller à la réception des sacre-
» ments avec beaucoup d'attention, tant sur la
» grandeur de cette action, que sur ce que cha-
» que sacrement demande de nous. A la confession
» nous devons porter un cœur amoureusement dou-
» loureux, et à la sainte communion il faut porter
» un cœur ardemment amoureux. Je ne dis pas
» qu'il ne faille point avoir de distraction ; car cela
» n'est pas en notre pouvoir, mais je veux dire
» qu'il faut avoir un soin tout particulier à ne s'y
» point arrêter volontairement.

» La troisième préparation, c'est l'humilité qui
» est une vertu fort nécessaire pour recevoir abon-
» damment les grâces qui découlent par les canaux
» des sacrements, parce que les eaux ont coutume
» de couler plus vite et plus fortement quand les
» canaux sont placés en des lieux où il y a beaucoup
» de pente et où l'eau descend très-bas.

» Mais outre ces trois préparations, il en est
» une principale, qui est l'abandon total de nous-
» mêmes à la volonté de Dieu, soumettant sans
» aucune réserve notre volonté et toutes nos affec-
» tions à sa domination. Je dis sans réserve, parce

» que notre misère est si grande, que nous nous
» réservons presque toujours quelque chose. Les
» personnes les plus spirituelles se réservent pour
» l'ordinaire le désir d'avoir le genre de vertus
» qui leur agrée le plus; et quand elles vont à
» la communion : *ô Seigneur*, disent-elles, *je*
» *m'abandonne entièrement entre vos mains, vous*
» *suppliant cependant qu'il vous plaise me don-*
» *ner la prudence pour bien diriger mes actions ;*
» mais de simplicité, elles n'en demandent point. *O*
» *mon Dieu ! Je suis absolument soumise à votre*
» *divine volonté, et je vous prie de me donner un*
» *grand courage pour faire des œuvres excellen-*
» *tes pour votre service;* mais de douceur pour vi-
» vre paisiblement avec le prochain, il ne s'en
» parle point. *Donnez-moi*, dira un autre, *cette*
» *humilité qui est si propre à donner bon exem-*
» *ple ;* mais d'humilité de cœur qui nous fasse ai-
» mer notre propre abjection, elles n'en ont point
» besoin, ce leur semble. *O mon Dieu !* dira-t-on
» encore, *puisque je suis tout vôtre, que j'aie tou-*
» *jours des consolations à l'oraison !* Et on ne de-
» mande pas des tribulations ou des mortifications.
» Or il ne faut point oublier que le moyen de
» faire la sainte union avec Dieu n'est pas de nous
» réserver quelqu'une de nos volontés, quelque
» belle apparence qu'elle ait; car notre Seigneur
» voulant se donner tout à nous, veut que récipro-
» quement nous nous donnions entièrement à lui,
» afin que l'union de notre âme avec sa divine ma-

» jesté soit plus parfaite, et que nous puissions » dire véritablement comme saint Paul : *Je ne vis* » *plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

» C'est pourquoi la seconde partie de la prépara- » tion consiste à vider notre cœur de toutes les » choses terrestres, afin que notre Seigneur le rem- » plisse entièrement de lui-même. Certes la cause » pour laquelle nous ne recevons pas la grâce de la » sanctification (puisqu'une seule communion bien » faite est suffisante pour nous rendre saints et » parfaits) ne provient que de ce que nous ne lais- » sons pas régner notre Seigneur en nous, comme » sa bonté le désire. Il vient à nous, ce bien-aimé » de nos âmes, et il trouve nos cœurs tout pleins » de désirs, d'affections et de petites volontés; ce » n'est pas ce qu'il cherche, car il le veut trouver » vide pour s'en rendre le maître et nous gouverner » à son gré. Et il montre combien il désire cela, » en disant à l'Epouse des cantiques de le mettre » comme un cachet sur son cœur, afin que rien » n'y puisse entrer que par sa permission et selon » son bon plaisir. Or je sais bien que le milieu de » vos cœurs est vide (autrement ce serait une » trop grande infidélité); je veux dire que vous » avez non-seulement rejeté et détesté le péché » mortel, mais encore toute sorte d'affections » mauvaises. Néanmoins, hélas ! tous les coins et » recoins sont pleins de mille choses indignes de » paraître en la présence de ce Roi souverain, et » qui lui lient les mains pour ainsi dire, et l'em-

» pêchent de vous accorder les biens et les grâces
» dont sa bonté avait désiré vous combler, et
» qu'il vous aurait certainement donnés s'il vous
» eût trouvés préparés.

» Faisons donc de notre côté ce qui est en notre
» pouvoir pour nous bien préparer à recevoir ce
» pain supersubstantiel, nous abandonnant totale-
» ment à la divine Providence, non-seulement
» pour ce qui regarde les biens temporels, mais
» principalement pour les spirituels, faisant com-
» paraître en la présence de la divine bonté toutes
» nos affections, désirs et inclinations, pour les
» lui soumettre entièrement; et soyons sûrs que
» notre Seigneur accomplira de son côté la pro-
» messe qu'il nous a faite de nous transformer en
» lui, et qu'il élèvera notre bassesse jusqu'à l'u-
» nion avec sa grandeur. »

CHAPITRE HUITIÈME. *

DU SACREMENT DE PÉNITENCE EN PARTICULIER.

ARTICLE PREMIER.

Franchise dans l'aveu de ses péchés.

Une des meilleures marques d'une pénitence sincère, est la franchise, la candeur et l'ingénuité.

* Supplément de l'*Introduction à la Vie dévote*, part. 2, ch. 19.

dans la confession. Saint François de Sales en faisait un si grand cas, que quand il la rencontrait dans quelqu'un de ses pénitents, il en était ravi de joie.

Une de ses filles spirituelles lui écrivit une fois qu'elle avait eu de la jalousie et de la malignité. Il répondit en ces termes :

« Je vous dis en vérité que votre lettre a embaumé mon âme d'un si délicieux parfum, que depuis long-temps je n'avais rien lu qui m'eût donné une si parfaite satisfaction. Oui, je vous dis de nouveau, ma chère fille, que cette lettre m'a donné des élans d'amour envers Dieu qui est si bon, et envers vous qu'il veut rendre si bonne, que certes je suis obligé d'en rendre des actions de grâces à sa divine Providence.

» C'est ainsi, ma fille, qu'il faut tout de bon mettre la main dans les replis de notre cœur, pour en arracher les productions corrompues que notre amour-propre y fait naître par l'entremise de nos humeurs, de nos inclinations et de nos aversions. O Dieu ! quel contentement pour le cœur d'un père très-aimant, d'entendre celui de sa fille très-aimée, protester qu'elle a été envieuse et maligne ! Votre main en écrivant cette lettre, faisait un trait plus vaillant que ne fit jamais celle d'Alexandre. »

ARTICLE SECOND.

Douceur de la confession.

L'ennemi de notre salut se sert d'un stratagème dangereux pour nous faire tomber dans le mal, et pour empêcher après cela que nous ne nous en relevions. Il ôte par ses illusions et par ses tromperies, la honte du péché, cachant sa laideur à celui qu'il sollicite de le commettre, et ensuite quand il l'y a fait tomber, il le remplit de honte et de confusion pour empêcher qu'il ne s'en accuse, et qu'il ne soit jeté dans la piscine de la pénitence par l'ange du Seigneur. Le Saint-Esprit au contraire nous ramène dans la terre de droiture, et nous détourne de la mauvaise voie, en nous faisant connaître qu'il y a de l'infamie à commettre le péché et à y croupir; mais que c'est une chose honorable de rompre ces malheureux liens, et d'offrir à Dieu des sacrifices de louange pour avoir reconquis la liberté, et pour être sorti de la terre de servitude et d'esclavage.

Certes c'est l'esprit de mensonge qui attache de la honte à la confession, et qui ôte la honte au péché; mais l'esprit de vérité nous apprend que, comme la gloire de Dieu est offensée par nos péchés, elle est au contraire exaltée par notre confession et par notre pénitence.

Il est certain que la confession franche et accompagnée d'une véritable douleur, apaise Dieu et arrête le bras de sa vengeance; toute la sainte Ecriture

nous en assure ; les exemples des Ninivites, de David et de tant d'autres, nous en sont des preuves illustres. Mais parce que ce remède semble amer à ceux à qui le péché a semblé doux, et qu'ils ne veulent pas manger de ce pain, à cause qu'ils ont les dents agacées par les grappes vertes de l'iniquité, il est bon pour les exciter à le prendre avec confiance, de leur représenter que Dieu est glorifié par cette déclaration, comme il est déshonoré par nos péchés.

ARTICLE TROISIÈME.

Des péchés de David et de la miséricorde de Dieu.

« Je ne fis jamais, dit saint François de Sales,
» la conversion de David sans m'étonner de voir
» que ce Prophète, après avoir commis de si grands
» péchés, soit demeuré près d'une année avant de
» revenir à Dieu, dormant d'un sommeil léthargi-
» que, sans se réveiller, ni sortir du misérable
» état où il était. O Dieu ! son péché eût été en
» quelque façon plus excusable, s'il l'eût commis
» quand il était berger, et qu'il gardait les brebis ;
» mais que David ait péché, après avoir reçu tant
» et de si grandes grâces de sa divine majesté, après
» avoir eu tant de clartés, de lumières et de fa-
» veurs, lui qui avait fait tant et tant de merveilles
» et de prodiges, et qui avait toujours été nourri
» et élevé dans le sein de la douce clémence et
» miséricorde de Dieu ! qu'il en soit venu jusqu'à
» commettre de si grands forfaits ! et qu'il soit de-

» meuré ensuite si long-temps sans les reconnaî-
» tre! Oh! certes c'est une chose digne du plus
» grand étonnement. »

» Il avait commis un adultère, mais ce premier
» péché l'entraîna dans bien d'autres. O misère
» extrême de l'esprit humain, qui ne veut point
» qu'on voie ses fautes! David pensant cacher ce
» premier crime, essaya de faire enivrer Urie;
» mais n'ayant pas réussi par ce moyen, il résolut,
» pour venir à bout de son entreprise, de commet-
» tre un troisième péché plus grand que les deux
» autres, qui était de le faire tuer à la guerre; et
» pour cela il écrivit à son général d'armée d'en-
» voyer Urie combattre les ennemis, et ensuite de
» l'abandonner, afin qu'il fût tué. Cela fut fait ainsi
» que David l'avait ordonné, de manière qu'il com-
» mit plusieurs péchés, les entassant les uns sur les
» autres; et après cela il demeura croupissant dans
» ses crimes près d'un an, sans réfléchir sur le
» malheureux état où il était, ni se souvenir de
» Dieu.

» Voilà donc David, par cet oubli de Dieu, sans
» aucune disposition à la grâce; mais la divine bonté
» le voyant dans cet aveuglement, lui envoya pour
» le retirer de son péché le prophète Nathan, qui,
» pour lui faire reconnaître sa faute, se servit d'une
» parabole, lui disant qu'un homme riche qui avait
» un grand nombre de brebis et de bœufs, avait
» pris à un pauvre homme une seule brebis qu'il
» nourrissait dans sa maison, et qu'il aimait beau-

» coup, et la lui avait ôtée pour en faire un festin
» à un de ses amis. Voyez, je vous prie, comme le
» Prophète lui parlait sagement de sa faute en troi-
» sième personne pour la lui faire connaître et
» avouer. Mais comme David était dans un si grand
» aveuglement, qu'il ne voyait point son péché,
» il ne s'aperçut pas que le prophète Nathan parlait
» de lui, il prononça que celui qui avait dérobé cette
» brebis était digne de mort, et il le condamna à
» rendre quatre fois autant que la brebis qu'il avait
» prise.

» Considérez, je vous prie, que David était en-
» durci dans son péché, et n'en avait aucune dou-
» leur. Mais pour les fautes des autres, il les con-
» naissait fort bien, et savait bien leur imposer un
» châtiment proportionné à leur grandeur. Or le
» prophète Nathan voyant cela, lui dit franchement
» que c'était lui qui était le coupable, et le lui fit
» connaître si clairement, que David fut touché de
» contrition. *Ah! dit-il, j'ai péché contre le Sei-*
» *gneur.* Alors Nathan lui dit : *parce que vous*
» *avez confessé votre péché, Dieu vous pardonne*
» *et vous ne mourrez pas.*

» Or quel plus grand effet pourrait-on voir de la
» miséricorde de Dieu que celui-là? Car dans le
» temps où il semble que David était au comble de
» sa malice, Dieu le ramena de ses égarements et
» lui pardonna ses iniquités ; mais quelle conduite
» tint ce roi pénitent après qu'il eut reconnu sa
» faute? Il ne faisait plus que gémir et pleurer sur

» son aveuglement; l'on n'entendait sortir de sa » bouche que cette parole, *peccavi;* il criait con» tinuellement à Dieu *miséricorde;* il répétait sans » cesse l'admirable psaume de la pénitence; *Mi» serere mei, Deus.* »

ARTICLE QUATRIÈME.

Comment il faut faire pénitence.

Saint François de Sales explique dans un de ses sermons quelques-unes des instructions de saint Jean-Baptiste sur la pénitence. Voici ses paroles :

« *Faites pénitence*, dit saint Jean, c'est-à-dire » abaissez les monts d'orgueil, comblez les vallées » de tiédeur et de pusillanimité, parce que le salut » est proche. Or ces vallées que le saint Précurseur » veut que l'on comble, ne sont autre chose que » la crainte qui, quand elle est trop grande, nous » porte au découragement. Le souvenir des grandes » fautes commises, excite dans l'âme une certaine » horreur, un étonnement et une crainte qui abat » le cœur; et ce sont là des vallées qu'il faut rem» plir de confiance et d'espérance en notre Seigneur. » Un grand saint parlant un jour à une illustre pé» nitente qui avait commis d'énormes péchés, lui » disait : *Craignez, mais espérez; craignez de » peur que vous ne tombiez dans l'orgueil; mais » espérez de peur que vous ne tombiez dans le dé» sespoir et le découragement; car la crainte et » l'espérance ne doivent point aller l'une sans l'au-*

» *tre.* Si la crainte n'est pas accompagnée d'espé-
» rance, elle n'est pas crainte, mais désespoir; et
» l'espérance sans la crainte est présomption. Il
» faut donc par la confiance mêlée avec la crainte,
» remplir les vallées et guérir le découragement qui
» vient de la connaissance des péchés que nous
» avons commis.

» *Abaissez,* dit encore saint Jean, *les montagnes*
» *et les collines.* Quelles sont ces montagnes, si-
» non la présomption, l'orgueil et l'estime qu'on
» a de soi-même? Ces défauts sont un très-grand
» empêchement à l'entrée de notre Seigneur dans
» nos cœurs; car il pénètre au fond de notre âme
» pour y découvrir l'orgueil qui y est caché, et il
» a coutume d'humilier et rabaisser les superbes.
» Prenez donc garde que vous ne soyez semblable
» à ce misérable Pharisien dont parle l'Evangile,
» qui était une montagne d'orgueil, présumant être
» plus saint que les autres, se vantant et se glori-
» fiant de quelques vertus apparentes qui étaient en
» lui, et disant par une vaine présomption : *Sei-*
» *gneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis*
» *pas comme le reste des hommes; je paie les dî-*
» *mes, je jeûne plusieurs fois la semaine,* et autres
» choses semblables qu'il alléguait pour se vanter.
» Mais Dieu voyant son orgueil le rejeta.

» Au contraire le Publicain qui, aux yeux du
» monde, était une montagne de péchés, eut le
» bonheur de voir cette montagne abaissée et a-
» planie devant Dieu, lorsqu'il vint au temple,

» parce que n'osant lever les yeux pour regarder le
» ciel, à cause des grands péchés qu'il avait com-
» mis, il se tenait à la porte, avec un cœur contrit
» et humilié et frappant sa poitrine ; cette humble
» prière toucha le cœur de Dieu, et il retourna en
» sa maison justifié.

» *Aplanissez les chemins raboteux*, dit encore
» saint Jean, *redressez ceux qui sont courbes*,
» *afin qu'ils soient droits et unis*. Ce qui est comme
» s'il disait : redressez tant d'intentions défectueu-
» ses et obliques, et n'en ayez plus d'autres que
» celle de plaire à Dieu, en faisant pénitence ; ce
» doit être le but auquel nous devons tous tendre.
» Comme le pilote quand il conduit son navire, a
» toujours l'œil sur la boussole pour voir s'il va
» droit où il prétend ; de même nous devons tou-
» jours avoir l'œil ouvert pour embrasser les actes
» de pénitence, afin de parvenir au ciel qui est le
» lieu où nous aspirons.

» Il se trouve plusieurs personnes dans le monde
» qui ne veulent faire pénitence qu'à l'extrémité de
» leur vie. Dieu est si bon et si miséricordieux,
» disent-elles, il nous pardonnera à la fin de nos
» jours. Donnons-nous maintenant du bon temps,
» et à l'heure de la mort nous dirons un bon *Pec-*
» *cavi*.

» Mais qu'est-ce que cela, sinon une grande pré-
» somption ? ils prennent occasion de la bonté de
» Dieu, pour croupir dans leurs péchés. Eh ! ne
» savent-ils pas qu'encore que Dieu soit infiniment

» miséricordieux, il est aussi infiniment juste, et
» que quand sa miséricorde est irritée, elle provo-
» que sa justice.

» *Redressez les chemins*, c'est-à-dire devenez
» d'une humeur égale par la mortification de vos
» passions, de vos inclinations et de vos aversions.
» Cette égalité d'humeur est une des vertus les plus
» nécessaires aux personnes qui pratiquent la dé-
» votion, et l'on a toujours à y travailler. Oh ! que
» c'est une chose merveilleusement agréable que
» de considérer la vie de notre divin Seigneur et
» Maître ; car l'on y voit reluire une parfaite égalité
» parmi l'inégalité des divers accidents qui lui
» arrivèrent dans tout le cours de sa vie mortelle.
» Certes personne n'a jamais eu cette égalité en une
» si haute perfection que lui.

» Oh ! que c'est une chose désirable que cette
» égalité d'esprit et d'humeur ! Et que nous devons
» travailler fidèlement à l'acquérir ; car nous som-
» mes plus variables et plus inconstants qu'il ne se
» peut exprimer. L'on trouve des personnes qui,
» quand elles sont de bonne humeur, seront d'une
» conversation aimable et douce ; mais tournez la
» main, vous les verrez chagrines et inquiètes. On
» en trouve d'autres à qui il faut parler à cette
» heure-ci d'une façon, et peu après d'une autre.
» Tel aura un jour le cœur tranquille, qui, pour
» peu que vous attendiez, sera dans l'impatience.

» En un mot qu'est-ce que l'on voit parmi les
» hommes, sinon de continuelles bizarreries et iné-

» galités d'esprit, qui sont des chemins inégaux et
» raboteux que nous devons redresser pour prépa-
» rer les voies à notre Seigneur. »

CHAPITRE NEUVIÈME *.

DE LA COMMUNION FRÉQUENTE.

ARTICLE PREMIER.

Règles concernant la communion fréquente.

Saint François de Sales disait qu'on ne pouvait pas donner de règle fixe pour déterminer les jours de communion, parce que cela dépendait de la disposition de chaque particulier. Il voulait donc qu'on s'examinât soi-même et qu'on prît avis d'autrui, principalement de son confesseur.

Néanmoins il souhaitait que les laïques, quand ils sont sans péché mortel et sans affection au péché véniel, communiassent avec confiance, et pourtant avec humilité, tous les dimanches. Il ne dit pas sans péché véniel; car qui en est exempt? Mais sans affection au péché véniel, c'est-à-dire ne le commettant que par surprise et inadvertance, et non de propos délibéré.

Il disait que ceux qui cherchent des excuses pour se dispenser de communier souvent, ressemblent

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 2, chap. 20.

à ces invités de la parabole qui ne laissèrent pas d'indigner contre eux le père de famille par leurs excuses, quoiqu'elles parussent assez recevables, et il ajoutait que celles qu'avaient coutume d'alléguer ceux qui s'éloignaient de la sainte table, étaient autant d'accusations contre eux. Les uns disent qu'ils ne sont pas assez parfaits; mais comment le deviendront-ils, s'ils s'éloignent de la source de toute perfection? D'autres, qu'ils sont trop fragiles; mais c'est là qu'ils se nourriront du pain qui fortifie. Quelques-uns, qu'ils sont infirmes; mais c'est là qu'ils trouveront le médecin auquel il faut dire : *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis malade.* Plusieurs, qu'ils n'en sont pas dignes; mais l'Eglise ne met-elle pas dans la bouche des plus purs ces paroles de l'humble centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison?* D'autres qu'ils sont accablés d'affaires; mais notre Seigneur nous crie dans ce sacrement : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et surchargés, et je vous soulagerai.* Quelques-uns, qu'ils craignent de le recevoir pour leur condamnation; mais ne s'exposent-ils pas à la condamnation en s'éloignant des sources de la vie? Plusieurs, que c'est par humilité, mais c'est une fausse humilité; car comment apprendront-ils à bien recevoir le corps de Jésus-Christ, si ce n'est en le recevant fréquemment, de même qu'on apprend à bien faire les autres choses en les pratiquant souvent?

Le Sauveur se plaint qu'il est abandonné de son

peuple, que les chemins de Sion pleurent, parce que personne ne vient à ses solennités, qu'il frappe à la porte et que personne ne lui ouvre, qu'il est au milieu de son peuple en propre personne, quoique voilé sous les espèces sacramentelles, et que les siens même ne viennent pas le recevoir. Rendons-nous donc à des invitations si pressantes.

ARTICLE SECOND.

Dispositions pour la fréquente communion.

Voici ce que saint François de Sales écrivait à une dame dont la fille communiait fréquemment :

« Je ne voudrais pas que vous portassiez votre
» fille à une si fréquente communion, à moins
» qu'elle ne sache bien peser ce que c'est que la
» fréquente communion. Il y a de la différence en-
» tre discerner la communion d'entre les autres
» participations, et discerner la fréquente commu-
» nion d'avec la rare communion. Si cette petite
» âme discerne bien que pour fréquenter la sainte
» communion, il faut avoir beaucoup de pureté et
» de ferveur, et qu'elle y aspire et soit soigneuse
» à s'en parer, alors je suis bien d'avis qu'on l'en
» fasse approcher souvent, c'est-à-dire de quinze
» en quinze jours. Mais si elle n'a d'ardeur que pour
» la communion sans en avoir pour la mortification
» des petites imperfections de la jeunesse, je suis
» d'avis qu'il suffirait de la faire communier tous
» les mois. Ma chère fille, je pense que la commu-

» nion est le grand moyen d'atteindre à la perfec-
» tion ; mais il faut la recevoir avec le désir et le
» soin d'ôter du cœur tout ce qui déplaît à celui
» que nous voulons y loger. »

ARTICLE TROISIÈME.

De la diminution du nombre des communiants.

Saint François de Sales appelait le carnaval *son triste temps*. Voici comme il s'en exprime dans une lettre à sainte Chantal :

« Sachez que me voici en mon triste temps. En
» effet, depuis les rois jusqu'au carême, j'ai de pé-
» nibles sentiments en mon cœur ; car tout misé-
» rable, tout détestable que je suis, je me trouve
» plein de douleur de voir que tant de dévotion se
» perde, je veux dire que tant d'âmes se relâchent.
» Ces deux dimanches j'ai trouvé nos communions
» diminuées de moitié. Cela m'a bien fâché ; car
» quoique ceux qui les faisaient ne deviennent pas
» méchants, pourquoi cependant cessent-ils de bien
» faire ? Pour rien, pour les vanités. Cela m'est
» sensible. »

Les exhortations que le saint évêque fit à son peuple sur cet objet, ne furent point inutiles, comme nous l'apprenons par une lettre qu'il écrivit quelques années plus tard à sainte Chantal : « Que
» je suis content que nous ayons retranché les ailes
» au carnaval en cette ville, et qu'on ne le con-
» naisse presque plus ! Quelles congratulations j'en

» ai fait dimanche à mon cher peuple qui était venu
» en nombre extraordinaire pour entendre le ser-
» mon sur le soir, et qui avait rompu toute con-
» versation pour venir à moi! Cela me contenta
» fort, et je ne le fus pas moins de ce que toutes
» nos dames avaient communié le matin. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Avantages de la fréquente communion.

Saint François de Sales recommandait souvent la fréquente communion. Voici comment il en parle dans un de ses sermons.

« La ville d'Assise étant assiégée par les Sarra-
» zins, sainte Claire se fit porter sur le mur; elle
» y fit apporter le saint Sacrement, et fit à Dieu
» cette prière : *Seigneur, ne livrez point vos épou-*
» *ses aux bêtes, et soyez le défenseur de vos ser-*
» *vantes que vous avez rachetées par votre sang*
» *précieux.* Les Sarrazins s'enfuirent aussitôt, et
» ceux qui escaladaient déjà les murs perdirent la
» vue. Il en est de même de la fréquentation de ce
» sacrement, elle chasse les ennemis extérieurs et
» intérieurs. C'est une chose honteuse que le peu
» de cas qu'on en fait; il me semble que l'Eglise
» dit les paroles de Job : *Qui me donnera que je*
» *sois comme dans les jours de ma jeunesse!* Oh!
» qu'ils étaient saints ces beaux jours de l'Eglise
» primitive, où les fidèles puisaient dans la com-
» munion fréquente un courage et une charité si

» admirables ! Oh ! certes, celui qui se munit sou-
» vent de cet aliment céleste, peut bien dire : *Le*
» *Seigneur est ma lumière, que craindrai-je ?*
» *Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui*
» *aurai-je peur ? Oh ! quand même je marcherai*
» *au milieu des ombres de la mort, mon cœur ne*
» *craindra point, parce que mon Dieu est avec*
» *moi.* C'est ainsi qu'il faut se préparer à bien com-
» battre ; c'est ainsi qu'il faut faire pour être vic-
» torieux. Notre vie est un combat continuel con-
» tre les ennemis de notre salut. Reculer serait une
» trahison ; faire la paix est une chose impossible ;
» il faut donc combattre sous l'étendard de Jésus,
» et chercher en lui tout notre secours. »

CHAPITRE DIXIÈME *.

DIVERS AVIS SUR LA COMMUNION.

ARTICLE PREMIER.

Dispositions pour la communion.

Si on désire savoir quelle est la plus excellente intention pour communier, la réponse ne sera pas difficile ; car il ne peut point y avoir de meilleure intention que celle d'avoir en vue la gloire de Dieu.

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 2, chap. 21.

Et plus cette intention est pure, plus elle est agréable à Dieu. Voici ce que dit sur cet objet le saint évêque de Genève dans une de ses lettres :

« Ayez pour intention d'unir votre cœur à celui » dont vous recevez le corps et le cœur tout ensemble. Ensuite ne vous arrêtez pas à considérer » quelles sont les pensées de votre esprit pour cela, » puisque de toutes ces pensées il n'y en a point » qui soit votre pensée, que celle que vous aurez » acceptée délibérément et volontairement, qui est » de faire la communion comme une union de » votre cœur à celui de l'époux. »

Le saint évêque voulait que la crainte respectueuse ne nuisît point à la confiance, ni la confiance au respect. Il disait quelquefois que le Sauveur ne pouvait être considéré en un mystère plus doux, plus aimable, plus savoureux, ni plus ravissant. Il désirait beaucoup que l'on s'anéantît en recevant la sainte Eucharistie, imitant la conduite du Sauveur qui s'anéantit pour se communiquer à nous. On lui écrivit une fois concernant une personne qui, par une fausse imagination d'humilité, n'osait approcher de ce divin mystère. Voici ce qu'il répondit :

« Dites-lui qu'elle communie hardiment en paix » et avec toute humilité, afin de correspondre à » l'amour de son divin époux qui, pour s'unir à » nous, s'est anéanti et suavement abaissé jusqu'à » se rendre la nourriture des hommes qui sont eux-» mêmes la nourriture des vers. Quiconque com-

» munie selon l'esprit de l'époux, s'anéantit soi-
» même et dit à notre Seigneur : *Mâchez-moi, di-*
» *gérez-moi, anéantissez-moi, et changez-moi en*
» *vous*. Je ne trouve rien au monde dont nous ayons
» plus de possession, et sur quoi nous ayons une
» plus grande domination, que la nourriture que
» nous anéantissons pour nous conserver nous-
» mêmes. Notre Seigneur est venu jusqu'à cet excès
» d'amour de se rendre notre nourriture ; et nous
» que ne devons-nous pas faire, afin qu'il nous
» possède, qu'il nous mange, qu'il nous mâche,
» qu'il nous avale et ravale, et qu'il fasse de nous
» à son gré? »

Remarquez 1° qu'il veut que l'on allie une sainte hardiesse avec l'humilité ; autrement l'humilité dégénère en pusillanimité, et la hardiesse s'élève en arrogance. 2° Il veut que la paix soit la liaison de ces deux vertus qui semblent opposées, mais qui ne le sont point réellement. 3° Il n'y a rien de plus à nous que la nourriture qui perd sa substance pour se changer en la nôtre. Représentons-nous que Jésus-Christ dit aux communiants : *Tu ne me changeras pas en toi, mais tu seras changé en moi;* car nous devenons participants de la nature divine en communiquant au corps et au sang de Jésus-Chrit. Aussi ce divin Sauveur dit lui-même, que celui qui mange sa chair et boit son sang, vivra en lui et pour lui.

ARTICLE SECOND.

Des inestimables fruits de la communion.

Saint François de Sales expose en ces termes les précieux fruits de la sainte communion :

« 1° Elle unit l'âme à notre Seigneur Jésus-Christ, » et incorpore l'homme avec lui. C'est pourquoi » il a dit lui-même : *Celui qui mange ma chair et » qui boit mon sang, habite en moi et moi en lui.*

» 2° Elle accroît et conserve la grâce en l'âme, » donne abondance de vertus, force contre les ten- » tations, victoire contre les ennemis visibles et » invisibles, et perfection de vie à celui qui s'y » présente fréquemment et dignement.

» 3° Elle fortifie et éclaire l'entendement, ranime » et réjouit le cœur, et en chasse les ténèbres.

» 4° Elle rend l'âme humble, pieuse, dévote, pa- » tiente, et nous enflamme du feu sacré de l'amour » divin.

» 5° Elle augmente les habitudes vertueuses, » émousse les aiguillons de la chair et apaise les » ardeurs de la concupiscence.

» 6° Elle relève l'espérance par la certitude de » la foi, et augmente la dévotion.

» 7° Elle remet et efface les péchés véniels ; elle » préserve des mortels ; elle fait persévérer dans » les saints désirs, les bons propos et les pieuses » résolutions, et surmonter généreusement toutes » les difficultés.

» 8° Elle nous rend participants des mérites de » notre Seigneur Jésus-Christ, et nous donne des » arrhes assurés de la gloire du paradis.

» 9° Elle nous rend prompts à bien faire, mi» séricordieux envers les indigents, et terribles aux » démons.

» 10° Elle diminue chaque fois la peine due à » nos péchés. »

ARTICLE TROISIÈME.

Un jour de communion est un jour d'Epiphanie.

Saint François de Sales, prêchant à Paris le jour de l'Epiphanie, prit pour sujet de son discours la majesté de l'Eglise naissante. Il appelait cette fête un jour de vocation, d'offrande, de lumière et d'amour ; il voulait que chaque jour de communion fût pour nous un jour d'Épiphanie ; « car, disait» il, vous devez, après avoir reçu la sainte Eu» charistie, rendre hommage à votre roi, et re» nouveler votre serment de fidélité. »

ARTICLE QUATRIÈME.

§ I.

Effets de la communion par rapport à l'amour du prochain.

Saint François de Sales exprime de la manière suivante, dans un de ses sermons, les admirables rapports de la communion avec l'amour du prochain :

« Considérons bien en quels termes notre Sei-
» gneur nous recommande l'amour du prochain.
» Je vous donne, dit-il, un commandement nou-
» veau qui est que vous vous aimiez les uns les au-
» tres, comme je vous ai aimés. Mais pour quelle
» cause appelle-t-il ce commandement nouveau,
» puisqu'il avait été déjà donné dans la loi de Moïse,
» et qu'il n'avait pas été ignoré sous la loi de na-
» ture, ayant été connu et même observé de quel-
» ques-uns dès le commencement du monde ? En
» voici les raisons.

» Premièrement notre Seigneur appelle ce com-
» mandement nouveau, parce qu'il voulait le re-
» nouveler. Car comme nous voyons que, lors-
» qu'on met du vin nouveau en quantité dans un
» tonneau où il y en avait encore un peu de vieux
» qui était resté, l'on ne dit pas que ce soit du vin
» vieux qu'il y a dans ce tonneau, mais du vin
» nouveau, parce que la quantité du nouveau sur-
» passe sans comparaison celle du vieux ; de même
» notre Seigneur appelle ce commandement nou-
» veau, parce que, quoiqu'il eût déjà été donné
» auparavant, il n'avait été cependant observé que
» par un petit nombre de personnes. Mais notre
» Seigneur voulait que l'amour du prochain devînt
» le caractère distinctif du christianisme. Aussi
» voyons-nous que les premiers chrétiens prati-
» quaient si parfaitement ce commandement, qu'ils
» n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Et re-
» marquez qu'il est dit de ces mêmes chrétiens qu'ils

» communiaient fréquemment ; car c'est dans la
» sainte communion qu'ils puisaient la grâce de
» l'admirable union qui existait entre eux, et dont
» les symboles sous lesquels le Sauveur a institué
» le sacrement de son amour sont une admirable
» figure.

» De quoi est en effet composé le pain ? De plu-
» sieurs grains de froment qui, étant moulus et
» pétris ensemble, ne forment qu'un seul pain ; en
» sorte que ce pain est composé de tous ces grains
» de blé, qui, quoiqu'ils fussent auparavant sépa-
» rés et divisés, sont ensuite tellement joints et
» unis ensemble, qu'ils ne peuvent plus être dis-
» tingués les uns des autres. De même les premiers
» chrétiens avaient une si grande union entre eux
» et un amour si intime, que tous leurs cœurs et
» toutes leurs volontés ne faisaient qu'un ; ce qui
» était cause que ce pain pétri de tous les cœurs
» était extrêmement agréable à la divine Majesté.

» Et comme nous voyons encore que de plusieurs
» raisins on ne fait qu'un même vin, en sorte qu'a-
» près les avoir pressés ensemble, il n'est plus
» possible de discerner quel est le vin qui a été tiré
» de telles ou de telles grappes, et ce n'est plus
» qu'un vin formé du jus de plusieurs raisins ; de
» même les cœurs des premiers chrétiens dans les-
» quels la très-sainte charité et dilection régnait,
» étaient comme un vin mystique, formé de plu-
» sieurs cœurs, comme de plusieurs grappes de
» raisins. Or ce qui faisait, ainsi que je l'ai dit.

» qu'il y avait une si grande union entre eux tous, » était la fréquente communion qui étant malheu- » reusement venue à cesser ou à se faire rarement, » la sainte dilection est venue par là même à se re- » froidir entre les chrétiens, et elle a beaucoup « perdu de sa force et de sa suavité.

» Le commandement de l'amour du prochain est » donc nouveau par la raison que je viens de dire; » savoir, que notre Seigneur l'est venu renouveler » en nous témoignant sa volonté que ce comman- » dement fût mieux observé qu'il n'était aupara- » vant.

» Il est encore nouveau à cause de la nouvelle » obligation que nous avons de l'observer, depuis » que notre Seigneur est venu lui-même nous l'en- » seigner non-seulement par ses paroles, mais en- » core plus par ses exemples; car ce maître divin » et très-aimable ne nous a rien voulu enseigner » qu'il n'ait premièrement pratiqué et il ne nous a » donné aucun précepte, qu'il ne l'ait observé avant » de nous le donner; en effet, avant de renouveler » ce commandement de l'amour du prochain, il » nous a aimés et nous a montré par son exemple » comment nous devons pratiquer cet amour, puis- » qu'il s'est donné premièrement à nous dans le » très-saint Sacrement, et ensuite il nous a dit: » *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous* » *ai aimés.* »

§ II.

Suite des effets de la communion par rapport à l'amour du prochain.

Saint François de Sales continue à parler du même objet en ces termes :

« Aimons-nous les uns les autres, *et marchons* » *dans la voie de la dilection, comme notre Sei-* » *gneur Jésus-Christ nous a aimés* ; il s'est offert » en holocauste pour nous lorsqu'il mourut sur la » croix où il nous donna jusqu'à la dernière goutte » de son sang, le répandant sur la terre, comme » pour faire un ciment sacré par lequel il voulait » cimenter, unir, joindre et attacher l'une à l'au- » tre toutes les pierres vives de son Eglise, qui sont » les fidèles, afin qu'ils fussent tellement unis, » serrés et conjoints, que jamais il ne se trouvât » aucune division entre eux, tant il craignait que » la division ne leur causât une désolation éter- » nelle ! Oh ! combien ce motif est pressant pour » nous exciter à garder et observer exactement ce » commandement ! Qu'y a-t-il de plus fort que de » penser que nous avons tous été également arro- » sés de ce sang précieux !

» Notre Seigneur donc, dit le grand Apôtre, » s'est offert à Dieu son Père pour nous en victime » dont le sacrifice a été reçu du Père céleste en » odeur de suavité. Considérez-le lorsqu'il institua » le très-saint Sacrement de l'autel, où il nous té-

» témoigna si admirablement la grandeur incom-
» parable de son amour. Oh ! que ce fut un parfum
» infiniment suave que cet acte de dilection si in-
» compréhensible, lorsqu'il se donna pour nous
» qui étions ses ennemis, et qui lui causions la
» mort ! Ce fut vraiment alors qu'il nous fournit le
» moyen de parvenir à ce suprême degré d'union
» qu'il nous désirait, qui est d'être fait un avec
» lui, comme lui et son père ne sont qu'un ; car
» par la réception du très-saint Sacrement de l'eu-
» charistie, nous sommes faits une même chose
» avec lui, ainsi que dit saint Paul. O bonté incom-
» parable ! que vous êtes digne d'être aimée ! jus-
» qu'où s'est abaissée la grandeur de Dieu pour
» chacun de nous ! Et jusqu'où veut-il nous élever !
» Quel bienfait de nous unir si parfaitement à lui,
» qu'il nous rende une même chose avec lui ! Voilà
» ce que notre Seigneur a voulu faire pour nous
» enseigner que comme nous sommes tous aimés
» par lui d'un même amour, par lequel il s'unit à
» nous en ce très-saint Sacrement, il veut aussi
» que nous nous aimions tous de ce même amour
» qui tend à l'union, mais à une union si grande
» et si parfaite, qu'elle surpasse tout ce qu'on en
» peut dire.

» Nous sommes tous nourris d'un même pain
» qui est le pain céleste du très-saint Sacrement,
» dont la manducation s'appelle communion ; ce
» qui nous représente la commune union que nous
» devons avoir ensemble, union sans laquelle nous

» ne méritons pas le nom d'enfants de Dieu, puis-
» que nous ne lui obéissons pas. Les enfants qui
» ont un bon père doivent imiter ses exemples et
» suivre ses commandements en toutes choses. Mais
» quel meilleur père pourrions-nous avoir que
» Dieu, qui est la bonté même, et celui duquel
» toute bonté dérive ? C'est pourquoi nous devons
» l'imiter le plus parfaitement qu'il nous est possi-
» ble, et obéir à ses divines ordonnances qui ne
» peuvent être que très-saintes et très-salutaires.

» Or entre tous les préceptes qu'il nous a donnés,
» il n'en a point tant inculqué que celui de l'amour
» du prochain ; ce n'est pas que celui de l'amour
» de Dieu ne le précède ; mais comme en celui de
» l'amour du prochain la nature nous aide moins
» qu'en l'autre, il était besoin que nous y fussions
» excités d'une manière plus particulière.

» Aimons-nous donc les uns les autres de toute
» l'étendue de notre cœur, pour plaire à notre Père
» céleste ; mais aimons-nous raisonnablement,
» c'est-à-dire ayons soin de gouverner notre amour
» par la raison, qui veut que nous aimions plus
» l'âme du prochain, que son corps, ensuite que
» nous aimions un peu le corps, et après le corps
» tout ce qui appartient au prochain par ordre,
» chaque chose selon qu'elle le mérite. Que si nous
» faisons cela, nous pourrons bien chanter avec
» une extrême consolation de nos âmes, ces paro-
» les du psaume qui faisaient les délices de saint
» Augustin : *Oh ! qu'il fait bon voir habiter les*

» *frères ensemble avec union, concorde et*
» *paix!* »

ARTICLE CINQUIÈME.

Préparation à la sainte communion.

Voici les avis que donne saint François de Sales sur la préparation à la sainte communion :

« Une seule chose est vraiment nécessaire avant
» la communion, c'est le bon état de l'âme. Voyons
» donc en quelle disposition nous devons, autant
» qu'il nous sera possible, mettre notre âme, et
» en régler les principales facultés pour communier
» dignement. »

§ I.

De l'entendement.

« Il faut purifier l'entendement d'une chose, et
» le parer d'une autre. Ce dont il faut le purifier,
» c'est d'une orgueilleuse et imprudente curiosité
» qui nous porte à rechercher comment il peut se
» faire que le propre corps de notre Seigneur, avec
» son sang, son âme et sa divinité, soit tout entier
» dans la sainte hostie, et encore comment il peut
» se faire qu'étant au ciel, il soit en même temps
» sur la terre en tant de lieux, sur tant d'autels, et
» en tant de bouches? Il faut fermer notre enten-
» dement à toutes ces questions et curiosités vaines
» et insensées; car nous n'avons pas besoin de sa-
» voir comment ces divines merveilles s'opèrent,

» il suffit que nous sachions qu'elles s'opèrent;
» nous n'avons pas besoin de savoir comment Dieu
» fait ce miracle; il nous suffit de croire qu'il le
» fait, et de tirer notre avantage d'un don si pré-
» cieux.

» Ce point est commun à tous les mystères de
» notre sainte foi, par exemple à la création sur
» laquelle nous ne saurions dire comment Dieu fit
» quand il créa le monde, ni quand il créa notre
» âme et la mit dans notre corps. Qu'est-il donc
» besoin de savoir comment il met son très-saint
» corps, son sang et son âme en ce sacrement?
» C'est à lui de le faire, c'est à nous de le croire.

» En figure de cela, la manne céleste tombait
» jadis au désert non de jour, mais de nuit, telle-
» ment que personne ne savait comment elle se fai-
» sait, ni comment elle descendait; mais quand
» le matin était venu, on la trouvait toute faite.
» Ainsi cette céleste et divine manne de l'eucha-
» ristie se fait en une façon et d'une manière qui
» nous est secrète et cachée; personne ne peut dire
» comment elle vient à nous; mais par la lumière
» de la foi nous la voyons toute faite.

» Que si contre cette pureté d'entendement, le
» démon nous suggère des tentations, il faut s'y
» opposer, s'humiliant devant la toute-puissance
» de Dieu, et disant : ô sainte et immense toute-
» puissance de mon Dieu! mon entendement vous
» adore, trop honoré de vous connaître et de vous
» faire l'hommage de son obéissance et de sa sou-

» mission. Oh ! que vous êtes incompréhensible ! » et que je suis content de ce que vous l'êtes ! Non, » je ne voudrais pas vous pouvoir comprendre ; » car vous seriez petit si une misérable créature » comme moi vous comprenait.

» Ensuite se repliant sur son propre entendement, il faut lui dire : Eh quoi ! petit moucheron, voulez-vous brûler vos ailes à l'immense » feu de la puissance divine qui consumerait et dé- » vorerait les séraphins, s'ils se livraient à de tel- » les curiosités ? Non, il ne vous appartient que » d'adorer et de vous abîmer en la présence de » Dieu, sans prétendre sonder son infinie majesté.

» Quelquefois on peut répondre au tentateur : » ô malheureux ! ta présomption de vouloir voler » trop haut, t'a précipité en enfer. Je veux, moyen- » nant la grâce de mon Dieu, ne pas faire une pa- » reille chute. Tu trompas la pauvre Eve en lui » promettant de l'élever à une science divine, mais » tu ne me prendras pas à cette amorce. Je veux » croire, et je ne veux rien savoir que ce que Dieu » veut m'enseigner.

» Il est aussi quelquefois bon de mépriser ces » subtilités et ces tentations, et de n'en tenir aucun » compte, en sorte qu'on laisse aboyer et clabau- » der l'esprit de ténèbres, et que, sans s'en inquié- » ter, l'on continue son chemin ; car encore qu'il » soit enragé, il ne mord pourtant que ceux qui » le veulent, et ainsi tenons notre volonté cons- » tamment attachée à la foi, et laissons-le japper

» tant qu'il voudra ; nous n'avons rien à craindre.
» Voilà ce dont il faut purifier l'entendement ; mais cela ne suffit pas, car il faut encore le parer et l'orner de pieuses considérations. J'ai déjà dit qu'il ne faut pas considérer comment ce sacrement peut se faire, car ce serait nous perdre ; mais j'ajoute qu'il faut bien considérer ce que c'est que ce sacrement. Les Israélites ne demandèrent pas comment la manne se faisait ; mais la voyant toute faite, ils demandèrent ce que c'était. *Qu'est-ce ceci? disaient-ils, qu'est-ce ceci?* Considérons donc que c'est le vrai corps de notre Sauveur, son sang, son âme, sa divinité. C'est le mystère de la plus intime union que notre Rédempteur ait pu faire avec nous. C'est la plus entière communication qu'il ait pu faire de soi-même. C'est par là qu'il s'unit à nous d'une façon merveilleuse et toute pleine d'amour. En un mot, ce sacrement, c'est Jésus-Christ lui-même qui vient à nous et nous attire à lui. »

§ II.

De la mémoire.

« Il faut nettoyer la mémoire d'une chose, et la parer d'une autre. Ce dont il faut la nettoyer, c'est le souvenir des choses terrestres et des affaires mondaines. La manne ne tombait qu'au désert et dans la solitude, hors du commerce du monde, et non dans les villes et les bourgades,

» Ceux qui mangeaient l'Agneau pascal retroussaient
» leurs robes, afin que rien ne traînât et ne flottât
» sur la terre. Ces figures nous apprennent qu'il
» faut pour un temps oublier les choses matérielles
» et temporelles (quoique bonnes et utiles), et faire
» comme le patriarche Abraham, qui, voulant aller
» sacrifier son fils, laissa l'âne et les serviteurs au
» pied de la montagne jusqu'à ce qu'il eût achevé
» le sacrifice, c'est-à-dire qu'il faut retirer sa mé-
» moire du souvenir des affaires temporelles, jus-
» qu'après l'action de grâces.

» Il faut, après cet oubli volontaire, parer la
» mémoire d'une sainte souvenance de tous les
» bienfaits dont Dieu nous a gratifiés, la création,
» la conservation, la rédemption et plusieurs au-
» tres, mais surtout la sainte passion en mémoire
» de laquelle il a voulu nous donner, en ce divin
» sacrement, le propre corps qui souffrit pour
» nous, qui est la plus vive et la plus expresse re-
» présentation qu'il pût nous laisser de ses souf-
» frances et de sa mort. *Quand on vous deman-
» dera*, dit la sainte Ecriture, parlant de l'immo-
» lation de l'Agneau pascal, *ce que c'est que vous
» faites, dites à vos enfants que c'est en mémoire
» de ce que Dieu vous délivra de l'Egypte, vous
» faisant passer par le milieu de la mer rouge.*
» Ainsi en ce divin sacrement nous devons repas-
» ser dans notre mémoire le jour où Dieu, par sa
» passion et sa mort, nous délivra de la damna-
» tion. »

§ III.

De la volonté.

« Il faut purifier la volonté d'une chose et la parer
» d'une autre. Il faut la purifier des affections
» déréglées et désordonnées, même concernant
» les choses qui d'ailleurs sont bonnes. C'est pour-
» quoi ceux qui mangeaient l'agneau pascal devaient
» avoir des souliers, afin que leurs pieds ne tou-
» chassent point la terre ; car les pieds de l'âme
» sont ses affections, qui la portent partout où elle
» va, dit saint Augustin ; et ces affections ne doi-
» vent pas toucher la terre, ni marcher à l'aban-
» don, mais doivent être resserrées et couvertes
» en mangeant le vrai Agneau pascal, qui est dans
» le très-saint Sacrement. Notre Seigneur lava les
» pieds à ses apôtres avant l'institution de ce sacre-
» ment, pour montrer que les affections des commu-
» niants doivent être fort pures. La manne devait
» être cueillie à la fraîcheur, avant le lever du so-
» leil ; ce qui signifie que la chaleur naturelle des
» affections démesurées empêche qu'on ne puisse
» cueillir la céleste nourriture de l'Eucharistie. Il
» faut y venir avec une sainte ardeur et une volonté
» qui ne soit affectionnée à aucune autre chose
» qu'à cueillir cette manne sainte.

» Il faut parer la volonté d'une affection et d'un
» désir extrême de cette nourriture céleste. C'est
» pourquoi il était commandé à ceux qui man-
» geaient l'Agneau pascal, de le manger prompte-

» ment, et à ceux qui cueillaient la manne de se
» lever fort matin. Notre Seigneur lui-même en a
» donné l'exemple ; car avant d'instituer ce saint
» Sacrement, il l'avait extrêmement souhaité. *J'ai*
» *ardemment désiré*, dit-il, *de manger cette Pâ-*
» *que avec vous.* »

§ IV.

Avis particuliers pour la pratique de cette préparation.

« L'âme étant ainsi disposée en ses trois princi-
» pales facultés, recueille des fruits admirables de
» la sainte communion ; mais parce que la mé-
» thode cette préparation a besoin d'être expli-
» quée, je mettrai ici les avertissements particuliers,
» nécessaires à sa pratique. »

SECTION PREMIÈRE.

Avis sur les tentations de curiosité.

« Si vous n'êtes point agité de tentations de cu-
» riosité, vous n'avez que faire de penser à ce que
» j'en ai dit, car en y pensant, vous ouvrez la
» porte au tentateur pour le faire entrer chez vous.
» Vous devez donc alors remercier seulement Dieu
» de ce qu'il vous donne la simplicité de la foi qui
» est un don très-précieux et très-désirable, et prier
» la divine Majesté de vous le continuer. Que si vous
» êtes agité de cet esprit de curiosité, faites ce que
» j'ai dit, mais faites-le brièvement, par forme de
» simple rejet et de détestation, sans vous arrêter

» à disputer et à contester avec l'ennemi, qui doit
» être combattu par détestation et non par argu-
» ment, selon l'exemple de notre Seigneur, qui ne
» le fit fuir qu'en lui disant : *Retire-toi, Satan, car*
» *il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu.*

» Quand même la tentation ne cesserait point,
» ne laissez pas de communier; car si vous aban-
» donniez pour cela la communion, vous donneriez
» une grande satisfaction à votre adversaire. Allez
» donc vigoureusement, et sans avoir égard aux
» tentations, recevoir le pain de vie; par là vous
» demeurerez victorieux de votre ennemi.

» Pour vaincre la curiosité en ce point, habituez-
» vous à la vaincre en toutes choses, quelque petites
» qu'elles soient, ne recherchant autre science que
» celle des saints, qui est Jésus-Christ crucifié,
» et tout ce qui vous conduit à lui. »

SECTION SECONDE.

Avis sur les considérations.

« Touchant les considérations, il sera bon que le
» jour avant la communion, aux heures de votre
» oraison mentale et de votre recueillement, vous
» dirigiez un peu votre esprit à notre Seigneur en
» ce saint Sacrement; vous pourrez le faire aussi à
» la fin de l'examen de conscience par quelque
» courte pensée de l'amour du Sauveur à votre
» égard; vous pourrez encore user de quelques
» prières vocales en forme d'aspirations que vous

» répéterez souvent, surtout depuis l'après-midi,
» comme serait celle de saint François : *Qui suis-*
» *je, Seigneur, et qui êtes-vous?* ou celle de sainte
» Elisabeth : *D'où me vient ce bonheur que mon*
» *Seigneur vienne à moi?* ou celle de saint Jean
» Baptiste : *Quoi! vous venez à moi, Seigneur!*

» Que si vous voulez quelquefois faire votre mé-
» ditation sur la communion le jour précédent,
» vous pourrez aisément y accommoder les mystè-
» res de la vie de notre Seigneur, qui se rencon-
» treront dans votre oraison mentale, les appli-
» quant comme se devant exercer en votre faveur
» à l'heure de votre communion ; car qui vous em-
» pêchera de vous représenter que notre Seigneur
» vous y accorde les bienfaits dont vous retracez
» la mémoire, ou qu'il vous donne intérieurement
» les enseignements qu'il a donnés, et ainsi des au-
» tres ; il y a peu de mystères qui ne soient propres
» à cela. »

ARTICLE SIXIÈME.

Diverses prières pour la préparation à la communion et pour l'action de grâces.

« Avant d'aller communier, on peut exciter en
» soi le désir de la communion par la comparaison
» du cerf à qui une soif extrême fait désirer les fon-
» taines ; comme David au psaume 41 ; et par
» l'exemple de Madeleine qui cherchait partout le
» Sauveur avec ardeur, chez Simon le lépreux, au
» sépulcre et au jardin, qui pleurait en le cher-

» chant, et lui demandait à lui-même quel était le
» lieu où il était placé.

» Tantôt, comme l'enfant prodigue, excitons-
» nous à aller nous jeter entre les bras de notre
» père, et à lui demander de rentrer à son ser-
» vice. Tantôt, comme la Chananéenne, courons
» après lui, et demandons-lui la guérison de notre
» âme. Tantôt employons les paroles de Rebecca,
» qui, étant interrogée si elle irait trouver Isaac
» pour être son épouse, répondit d'un seul mot :
» *J'y irai.* Ainsi nous devons considérer qu'en ce
» céleste festin nous unissons notre âme par une
» liaison indissoluble avec notre Seigneur. C'est
» pourquoi nous avons raison de dire : *j'y irai,*
» C'est de cette manière que nous pouvons exciter
» en nous le désir, l'amour, la confiance et un
» grand respect.

» Après la communion, nous devons exciter nos
» âmes à plusieurs saintes affections, par exemple,
» à la crainte de contrister ce saint hôte et au dé-
» sir de le conserver en nous, comme les deux
» pélerins d'Emmaüs qui lui disaient : *Demeurez*
» *avec nous, car il se fait tard.* Il faut aussi nous
» exciter à la confiance et à la force d'esprit avec
» David : *Je ne craindrai aucun mal, Seigneur,*
» *parce que vous êtes avec moi.* Il faut encore nous
» animer à la joie, comme Lia, qui, se voyant
» mère, s'écriait avec allégresse : *Ce sera mainte-*
» *nant que mon époux m'aimera ;* car ayant en
» nous-mêmes le Fils de Dieu, nous pouvons bien

» dire : *C'est maintenant que Dieu le Père m'aime;*
» ou bien comme Sara, qui, ayant mis au monde
» Isaac, disait : *Maintenant Dieu m'a comblé de*
» *joie, et quiconque l'entendra s'en réjouira avec*
» *moi.* Et il est vrai aussi que les anges font fête
» autour de ce saint Sacrement, et de ceux qui l'ont
» reçu, comme dit saint Chrysostôme.

» Il faut encore ouvrir notre cœur à l'amour,
» comme l'Epouse des cantiques, qui disait : *Mon*
» *bien-aimé est à moi, et je suis à lui; il demeu-*
» *rera sur mon cœur; j'ai trouvé celui que mon*
» *âme chérit, je le conserverai joyeusement.* Il
» faut faire des actes d'action de grâces, employant
» les paroles que Dieu même dit à Abraham à l'oc-
» casion du sacrifice de son fils; car nous pouvons
» humblement les adresser à Dieu le Père qui nous
» donne son propre Fils en nourriture : *O Sei-*
» *gneur! parce que vous m'avez fait cette grâce,*
» *je vous bénirai sans cesse, et je multiplierai vos*
» *louanges comme les étoiles du ciel.*

» Il faut former la résolution de servir Dieu avec
» ferveur, en nous servant des paroles de Jacob,
» après qu'il eut vu la sainte échelle : *Dieu sera*
» *mon Dieu; oui, la pierre de mon cœur ci-devant*
» *endurci, sera désormais sa maison.* Ces exemples
» suffisent pour apprendre à tirer des divines Ecri-
» tures mille affections concernant la sainte com-
» munion.

» Il faut encore nous servir de l'imagination
» pour nous aider à faire fête à notre hôte. Nous

» pouvons utilement, par exemple, penser à Notre-
» Dame et à saint Joseph, en nous représentant
» combien de goûts et de satisfactions ils éprou-
» vèrent pendant l'enfance de notre Seigneur,
» quand ils le portaient entre leurs bras et sur leur
» poitrine, quand ils l'embrassaient, et que cet ai-
» mable enfant les pressait affectueusement de ses
» divins bras. Nous sommes rendus semblables à eux
» par la communion, en laquelle notre Seigneur
» vient bien plus à nous, que s'il nous embrassait
» et nous serrait entre ses bras.

» Imaginons-nous quelle fut l'ardeur intérieure
» de la sainte Vierge, sa dévotion, son humilité,
» sa confiance, quand l'ange lui dit : *Le Saint-Es-*
» *prit surviendra en vous et la vertu du Très-*
» *Haut vous couvrira de son ombre, c'est pourquoi*
» *ce qui naîtra de vous sera nommé Fils de Dieu ;*
» *car il n'y a rien d'impossible à Dieu.* Il ne faut
» point douter que son cœur ne s'ouvrît entière-
» ment aux rayons de ce soleil, qu'il ne s'humiliât
» au milieu de tant de bénédictions, et qu'à mesure
» qu'il entendait que Dieu lui donnait son cœur
» propre, qui est son Fils, il ne se donnât réci-
» proquement à Dieu, en sorte que cette sainte
» mère du Seigneur se fondait alors en amour, et
» pouvait bien dire : *Mon âme s'est fondue quand*
» *mon bien-aimé a parlé.*

» Nous recevons une grâce pareille en la com-
» munion ; car ce n'est pas un ange, mais Jésus-
» Christ même qui nous assure que la vie éternelle

» s'y rencontre, que le Saint-Esprit vient en nous, » et que son Père et lui font en nous leur demeure : » ô Dieu, que de suavités et de douceurs ! Et par » conséquent l'âme peut bien dire comme Notre- » Dame : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me » soit fait selon sa parole!* Et quelle parole? selon » la parole qu'il a dite de sa sainte bouche, que » celui qui se nourrit de lui, demeure en lui, vi- » vra pour lui, par lui et en lui, et ne mourra point » éternellement. C'est pourquoi il est très-bon de » dire, après la communion, le saint cantique de » Notre-Dame, appelé *Magnificat*, et de le bien » considérer et peser. »

TROISIÈME PARTIE.

DE LA PRATIQUE DES VERTUS.

CHAPITRE PREMIER. *

AVIS GÉNÉRAUX SUR LE CHOIX ET LA PRATIQUE DES VERTUS.

ARTICLE PREMIER.

De quelques vertus auxquelles il faut donner la préférence.

Dieu avait doué saint François de Sales d'une grande lumière pour le discernement des vertus. Il était de ces spirituels qui savent bien juger de tout. C'était un guide très-propre à conduire dans les sentiers de la justice et de la paix ceux qui ont le cœur droit.

Il avait un esprit très-judicieux, il mettait aussitôt le doigt sur les ulcères les plus cachés, et il voyait des défauts dans des actions que de moins clairvoyants eussent prises pour très-pures. Voici quelques exemples de la justesse de son discernement par rapport aux vertus :

1° Il préférait celles dont l'usage était fréquent, commun et ordinaire, et il les aimait mieux que celles dont les occasions se rencontrent rarement, quand même celles-ci paraîtraient plus admirables

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 3, ch. 1 et 2.

et plus éclatantes. Par exemple, les occasions de pratiquer la constance, le courage, la magnanimité, le zèle actif, ne se présentent pas fréquemment ; mais celles de la douceur, de l'humilité, de la condescendance, de l'affabilité, de la civilité, de la miséricorde, de la patience, de la cordialité, de la simplicité, du support du prochain, s'offrent à nous presque à chaque pas. Cependant il y a des personnes qui négligent de les pratiquer, tandis qu'elles désirent beaucoup de pratiquer les autres. N'est-ce pas aller en des régions fort éloignées chercher des remèdes qui n'auraient pas plus d'efficace pour la guérison de nos maux, que ceux que l'on trouve dans notre pays ? Les vêtements de soie sont plus beaux, mais ils ne couvrent pas mieux que ceux de laine, et ils nous préservent moins du froid. Notre saint désirait donc que l'on s'appliquât principalement aux vertus dont l'usage était le plus fréquent, comme étant un moyen fort propre à faire de grands progrès dans la perfection, et à amasser des trésors pour le ciel, pourvu que l'on fût attentif et fidèle à les bien pratiquer.

2° Il ne voulait pas que l'on jugeât de la grandeur ou de la petitesse surnaturelle d'une vertu par l'action extérieure, mais par la ferveur avec laquelle on la pratique ; car un acte de vertu petit en apparence peut être pratiqué avec un grand amour de Dieu, tandis qu'un autre acte de vertu de beaucoup d'éclat, peut n'avoir pour principe qu'un faible amour de Dieu ; or le degré plus ou moins grand

de l'amour divin, donne plus ou moins de valeur à nos actions. Rien n'est petit de ce qui se fait avec un grand amour de Dieu ; et rien de ce qui se fait sans cet amour n'est grand aux yeux de Dieu.

3° Il préférait les vertus les plus universelles, c'est-à-dire dont la qualité se répandait sur plus d'actions, à celles qui étaient plus bornées. Par exemple, après la charité qui comprend en elle toutes les autres, et qui les anime et les gouverne, il estimait beaucoup la prière qui est le flambeau de la vie intérieure, la dévotion qui consacre toutes nos actions avec promptitude et allégresse au service de Dieu, l'humilité qui nous fait avoir de bas sentiments de nous-mêmes et de tout ce que nous faisons, la douceur qui nous fait céder à tout le monde, la patience qui nous fait tout souffrir. Il préférait ces vertus à la magnanimité, à la libéralité et à l'austérité qui s'étendent à moins d'objets.

4° Les vertus éclatantes, et comme il les appelait quelquefois empanachées, lui étaient un peu suspectes ; il disait que par leur grand lustre elles donnent une forte prise à la vaine gloire, qui est le vrai poison des vertus. Ce n'est pas qu'il les méprisât ; car il reconnaissait que ce sont des vertus excellentes ; mais il se défiait de la faiblesse humaine, qu'une lumière trop brillante éblouit. Il craignait donc que la vanité ne se glissât à l'occasion de ces vertus qui nous attirent l'estime et la réputation.

5° Il blâmait ceux qui prenaient pour règle de

l'excellence des vertus, les jugements du vulgaire. Si dans tous les arts il ne faut prendre pour guides que ceux qui y sont bien versés, c'est évidemment manquer de prudence que de juger des vertus par l'estime qu'en fait le monde qui les connaît si peu. Les amis de Job regardaient ses afflictions comme des punitions de Dieu ; et elles étaient au contraire des témoignages de l'amour divin et des épreuves de sa vertu. C'est ainsi que le monde voit souvent les choses avec des yeux tout humains.

6° Il blâmait aussi beaucoup ceux qui ne voulaient pratiquer que les vertus qui étaient de leur goût, sans se soucier de celles qui regardaient plus particulièrement leur emploi et leur devoir ; ce sont des gens qui veulent servir Dieu à leur mode, et non selon sa volonté. Cet abus est si fréquent et si contagieux, qu'on voit même beaucoup de personnes dévotes qui ne savent pas s'en garantir.

Notre saint faisait tous ses efforts pour leur faire comprendre qu'il faut marcher selon l'esprit de la foi et du renoncement à soi-même, et non selon les inclinations naturelles, parce que ces sortes d'inclinations sont semblables à une mer pleine d'écueils, où l'on fait souvent un triste naufrage.

ARTICLE SECOND.

Des petites vertus qui croissent au pied de la croix.

Quoique saint François de Sales possédât des vertus très-éminentes, il avait néanmoins une espèce

de prédilection pour les vertus petites et peu estimées par les mondains. Ce n'est pas qu'il y ait des vertus, principalement lorsqu'elles sont animées par la charité, qui méritent le nom de petites ; mais il appelait petites celles qui paraissent telles aux yeux des hommes, et qui sont moins estimées par eux. Il disait que nous devons chérir affectueusement les petites vertus qui croissent au pied de la croix, puisqu'elles sont arrosées du sang de Jésus-Christ. Et quelles sont ces vertus? lui demanda-t-on un jour. « Ce sont, répondit-il, l'humilité, la patience,
» la douceur, la condescendance, le support du
» prochain, la bonté, l'affabilité, la cordialité, la
» compassion, le pardon des offenses, la simpli-
» cité, la candeur et autres semblables. Elles sont
» comme les violettes qui se plaisent à la fraîcheur
» de l'ombre, et qui sans avoir un grand éclat,
» ne laissent pas de répandre une agréable odeur. »

Y a-t-il donc d'autres vertus au sommet de la croix? lui dit-on encore. « Oui, répondit-il, ce
» sont celles qui ont un grand lustre et qui donnent
» beaucoup d'édification quand elles sont accompa-
» gnées d'une notable charité. Telles sont la pru-
» dence, la justice, le zèle, la libéralité, l'au-
» mône, le courage, la chasteté, la mortification
» extérieure, l'obéissance, la haute contempla-
» tion, la constance, le mépris des richesses et des
» honneurs. Plusieurs voudraient pratiquer ces
» vertus, parce qu'elles sont estimées plus excellen-
» tes, et souvent parce qu'elles nous attirent plus

» de réputation ; au lieu que nous ne devrions ai-
» mer leur excellence que parce que Dieu les aime,
» et qu'elles nous donnent le moyen de lui témoi-
» gner excellemment notre amour.

» La plupart veulent avoir des vertus éclatantes
» et qui soient attachées au sommet de la croix,
» afin qu'on les voie de loin et qu'on les admire.
» Trop peu s'empressent de cueillir celles qui,
» comme le serpolet et le thym, croissent au pied
» et à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant ce
» sont souvent les plus odoriférantes et les plus ar-
» rosées du sang du Sauveur, qui a donné pour prin-
» cipale leçon à ses disciples : *Apprenez de moi*
» *que je suis doux et humble de cœur.* »

C'est une des choses sur lesquelles le monde a coutume de se tromper ; on ne fait presque aucun cas de la condescendance pour le prochain, de la patience à supporter ses imperfections et sa mauvaise humeur, de la constance à souffrir ses rebuts et ses injustices, de l'humilité à supporter les petits mépris, du calme parmi les traverses, les importunités et les reproches mal fondés, de la douceur à recevoir les refus. Tout cela paraît bien peu de chose aux yeux d'un certain monde qui n'estime que des vertus hautes et relevées ; mais Jésus-Christ en juge bien différemment ; il estime les actions selon le degré d'amour avec lequel on les fait ; et il préfère beaucoup un petit acte de vertu fait avec un grand amour à un acte de grande vertu fait avec peu d'amour.

D'ailleurs les occasions de pratiquer les grandes vertus sont rares. Peu de personnes sont appelées à souffrir le martyre, ou à donner d'autres grands exemples de courage; au lieu que les occasions de pratiquer les petites vertus se présentent, pour ainsi parler, à chaque moment. C'est ainsi qu'on trouve rarement l'occasion de gagner d'un seul coup une grosse somme; mais on peut rencontrer facilement celle de faire de petits profits qui nous enrichiront peu à peu. Oh! combien de richesses spirituelles nous pourrions acquérir si nous employions au service du saint amour de Dieu les petites occasions qui se rencontrent à chaque heure de notre vie!

ARTICLE TROISIÈME.

Bonne odeur de la vertu.

On ne saurait exprimer combien saint François de Sales faisait de cas de la bonne odeur de la piété, et combien il estimait ceux qui la répandaient dans le monde par leur exemple, et sans avoir en vue leur propre gloire, mais celle du Père céleste. Car si Jésus-Christ a menacé d'un malheur éternel ceux qui causent du scandale dans le monde, quelles bénédictions, au contraire, ne répandra-t-il pas sur ceux qui y apportent de l'édification par leur vie exemplaire? Saint Paul disait de ces personnes qu'elles étaient la bonne odeur de Jésus-Christ. L'épouse sacrée, en faisant l'éloge du divin époux, dit qu'il attire les âmes à sa suite par l'odeur de ses parfums.

Quelqu'un qui n'approuvait pas l'Institut de la Visitation, l'accusait d'être quelque chose de nouveau dans l'Eglise, et concluait sa critique en disant : à quoi servira-t-il ? Le saint évêque de Genève répondit fort gracieusement : « Il servira à faire le » métier de la reine de Saba. » Et quel est ce métier ? demanda le censeur. « C'est, reprit le saint, » de rendre hommage à celui qui est plus que Sa» lomon ; et de remplir de parfums et de bonne » odeur toute la Jérusalem militante. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Trois motifs pour nous animer dans le chemin de la perfection.

« Si les difficultés de la vertu vous étonnent, » dit saint François de Sales dans un de ses ser» mons, je vous présente trois considérations qui » vous feront connaître que l'entreprise est plus fa» cile que vous ne pensez, et qui vous donneront » de la consolation.

» La première est que celui qui vous appelle à » la conquête de son très-pur amour, est assez puis» sant pour vous aider à parvenir au but. Confiez» vous donc en lui, et dites-lui hardiment : *Com» mandez, Seigneur, à nos âmes tout ce qu'il vous » plaira, et donnez-nous la force de le faire et » d'accomplir entièrement votre sainte volonté ; » faites par votre grâce que nous allions à vous. » Vous avez commencé en nous l'œuvre de notre » perfection, et nous espérons que votre bonté*

» *l'achèvera en nous, si nous coopérons fidèlement*
» *à votre grâce.*

» La seconde considération qui relèvera la grandeur de votre courage, c'est de savoir en quoi elle consiste. Nous avons besoin d'un grand courage et d'une grande magnanimité, pour parvenir au but, il est vrai; mais en quoi pensez-vous que consiste cette grandeur de courage et cette magnanimité? C'est en la petitesse de courage, et vous l'aurez d'autant plus grand, que vous l'aurez plus petit, c'est-à-dire que vous serez plus petits en l'estime de vous-même. Souvenez-vous de cette parole adressée aux apôtres par notre Seigneur : *Si vous ne devenez*, leur disait-il, *semblables à de petits enfants, humbles comme eux, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux*. Certes, si nous voulons parvenir à la perfection, il nous faut être semblables en courage aux petits enfants, c'est-à-dire humbles, doux, souples et faciles à tourner à toute main comme eux.

» Remarquez que notre Seigneur a fait merveilleusement paraître la grandeur de son courage dans sa mort et sa passion, ne faisant autre chose que de laisser faire de lui tout ce qu'on voulait, manifestant la grandeur de son courage dans la docilité à se laisser manier au gré et à la volonté de chacun. C'est aussi en quoi le nôtre doit paraître; il veut que nous l'imitions dans cette docilité à laisser faire en nous et de nous, tout ce

» qu'on voudra, non-seulement par la divine ma-
» jesté, mais aussi par nos supérieurs, nous ren-
» dant maniables, souples et humbles comme de
» petits enfants; car notre grandeur consiste en
» notre petitesse, et notre exaltation en notre ab-
» jection.

» La troisième considération qui vous doit être
» de grande consolation, est l'honneur que vous
» avez d'être sous la protection de la très-sainte
» Vierge, qui, comme une mère perle, a toujours
» vécu au milieu de la mer de ce monde, sans re-
» cevoir aucune goutte d'eau salée, je veux dire
» sans être jamais abreuvée des vains plaisirs ter-
» restres; elle a toujours vécu dans une admirable
» pureté en la pratique de toute sorte de vertus,
» mais spécialement d'une profonde humilité; et
» par ces vertus elle s'est rendue si agréable à Dieu,
» qu'il l'a choisie pour être sa mère.

» Confiez-vous donc en la protection de cette
» mère de Dieu, et ne doutez point qu'elle ne vous
» assiste très-particulièrement et ne vous prenne
» en sa sainte main, si vous vous adressez à elle
» avec humilité et simplicité de cœur, puisque ce
» sont ces vertus jointes au soin de suivre fidèle-
» ment les attraits et les inspirations célestes qui
» ont le plus brillé en elle durant le cours de sa vie
» mortelle. »

CHAPITRE SECOND.

DE L'AMOUR DE DIEU.

ARTICLE PREMIER.

Quelle est la mesure de l'amour de Dieu.

Saint Bernard a dit que la véritable mesure selon laquelle nous devons aimer Dieu, est de l'aimer sans mesure. La vertu de charité diffère donc essentiellement des autres vertus; car le propre des autres vertus est de consister dans un milieu entre les deux extrêmes; au lieu que la charité ne peut jamais être extrême, parce que son objet, qui est Dieu, étant infini, l'amour que nous lui portons ne peut jamais être trop grand; c'est pourquoi le saint évêque de Genève regardait comme des lâches et des paresseux ceux qui mettent des limites à leur amour pour Dieu, et qui se renferment dans certaines bornes au delà desquelles ils ne veulent point aller. L'amour que Jésus-Christ nous a porté est qualifié dans l'Evangile d'excès, et l'apôtre saint Paul l'appelle aussi un amour excessif. Ne serait-il pas honteux pour nous de mettre des bornes à notre amour pour Jésus-Christ, quand il n'en a point mis à son amour pour nous?

Le saint évêque de Genève recommande forte-

ment, dans son Traité de l'amour de Dieu, de travailler sans cesse à faire de nouveaux progrès dans la charité. « Le saint concile de Trente, dit-il, nous
» assure que les amis de Dieu vont de vertu en
» vertu, et se renouvellent de jour en jour, c'est-
» à-dire croissent par de bonnes œuvres en la jus-
» tice que la grâce divine leur a communiquée, et
» qu'ainsi ils sont de plus en plus justifiés, selon
» ces oracles du Saint-Esprit : *Que celui qui est*
» *juste se justifie encore, et que celui qui est saint*
» *se sanctifie encore.... Avancez dans la justice*
» *jusqu'à la mort... Le sentier des justes devient*
» *toujours plus resplendissant, comme la lumière*
» *de l'aurore qui va toujours croissant jusqu'au*
» *midi... Faisons la vérité avec charité, et crois-*
» *sons en tout en Jésus-Christ notre chef... Je*
» *supplie le Seigneur que votre charité croisse de*
» *plus en plus.*

» C'est une chose impossible de demeurer long-
» temps dans le même état ; car en ce commerce ce-
» lui qui ne gagne pas perd ; en cette échelle celui
» qui ne monte pas descend ; en ce combat celui qui
» n'est pas vainqueur est vaincu. Nos ennemis nous
» livrent des assauts fréquents. Si nous ne résistons
» pas, nous péririons ; et nous ne pouvons résister
» sans nous surmonter nous-mêmes, ni nous sur-
» monter nous-mêmes sans victoire. En effet,
» comme dit saint Bernard, il est écrit très-spé-
» cialement de l'homme que jamais il ne demeure
» dans le même état. Il faut qu'il avance ou qu'il

» retourne en arrière. Courez en sorte que vous » atteigniez le prix. Quel est le prix, sinon Jésus-» Christ ? Et comment pourrez-vous l'atteindre, si » vous ne le suivez ? Mais en le suivant, vous irez » et vous courrez toujours ; car il ne s'arrêta jamais, » et il continua la course de son amour et de son » obéissance jusqu'à la mort de la croix.

» Allez donc en avant, dit saint Bernard. Allez, » dis-je, avec lui ; allez, mon cher Théotime. Que » votre marche n'ait point d'autres bornes que celles » de votre vie. Tant que vous serez sur la terre, cou-» rez après le Sauveur, mais courez ardemment et » vitement ; car de quoi vous servira de le suivre » quelque temps, si vous n'êtes pas assez heureux » pour le suivre constamment ? Ecoutons le Pro-» phète : *J'ai incliné mon cœur à garder éternelle-» ment votre loi.* Il ne dit pas qu'il la gardera pour » un temps, mais pour toujours ; et parce qu'il veut » éternellement bien faire, il aura un salaire éter-» nel...

» La vraie vertu n'a point de limites, elle va » toujours en avant, mais surtout la sainte charité » qui est la vertu des vertus, et qui, ayant un ob-» jet infini, serait capable de devenir infinie, si » elle rencontrait un cœur capable de l'infinité....

» C'est une faveur extrême pour nos âmes, que » tandis qu'elles sont en cette misérable vie, elles » puissent croître de plus en plus en l'amour de leur » Dieu...

» Le saint concile de Trente a porté un décret

» exprès, conçu en ces termes : *Si quelqu'un dit*
» *que la justice reçue dans l'âme n'est pas aug-*
» *mentée devant Dieu par les bonnes œuvres, mais*
» *que les œuvres sont seulement des fruits et des*
» *signes de la justification acquise, et qu'elles*
» *n'ont pas pour effet de l'augmenter, qu'il soit*
» *anathème !* Voyez-vous, Théotime, la justifica-
» tion qui se fait par la charité est augmentée par
» les bonnes œuvres, et remarquez bien ceci : elle
» est augmentée par les bonnes œuvres sans excep-
» tion ; car, selon la maxime de saint Bernard, *là*
» *où rien n'est distingué, rien aussi n'est excepté.*
» Ainsi, puisque ce concile parle des bonnes œuvres
» indistinctement et sans réserve, il nous donne à
» connaître que, non-seulement les grandes et les
» ferventes, mais aussi les petites et les faibles font
» augmenter la sainte charité ; mais les grandes
» grandement, et les petites beaucoup moins. »

Voici encore un avis que donne le saint évêque dans une de ses lettres : « Faites bien vos petits ef-
» forts, doux, paisibles et affectueux, pour ser-
» vir la souveraine bonté qui vous y a tant obligée
» par les attraits et les bienfaits dont elle vous a
» favorisé jusqu'à présent ; et ne vous étonnez point
» des difficultés ; car que peut-on avoir de précieux
» sans un peu de soin et de peine ? Il faut seule-
» ment tenir ferme à tendre à la perfection du saint
» amour, afin que l'amour soit parfait ; l'amour
» qui cherche moins que la perfection, ne pouvant
» être qu'imparfait. »

ARTICLE SECOND.

L'amour de Dieu est plus excellent que le don des miracles.

Saint Bernard, qui a fait un si grand nombre de miracles, disait souvent que crucifier sa chair avec toutes ses convoitises et soumettre à Dieu son esprit avec toutes ses affections, était beaucoup plus que de ressusciter les morts. De même le saint évêque de Genève disait qu'une once de grâce sanctifiante valait mieux que cent livres de celles que les théologiens appellent gratuitement données, entre lesquelles est le don de faire des miracles. La raison en est que quelques-uns de ceux qui ont fait des miracles ne seront pas sauvés ; au lieu que quiconque a le moindre degré de grâce sanctifiante, est agréable à Dieu et dans la voie du salut. Joignez à cela que les grâces gratuitement données, ne rendent pas meilleur le sujet qui les possède, étant données principalement pour l'édification du prochain ; au lieu que la grâce sanctifiante nous rend intérieurement meilleurs, et nous prépare au royaume éternel des enfants de Dieu.

ARTICLE TROISIÈME.

Accroissement de l'amour de Dieu.

Rien de plus important pour nous que de croître sans cesse dans l'amour de Dieu. Saint François de

Sales nous donne sur cet objet des avis bie
d'être soigneusement médités.

« Le verre d'eau, dit-il, ou le petit mor
» pain qu'une sainte âme donne au pauv
» Dieu, est peu de chose en soi-même,
» indigne de considération selon le jugem
» main. Dieu néanmoins le récompense,
» aussitôt pour cela quelque accroissement
» rité ; parce que les petites actions qui pr
» de la charité sont agréables à Dieu, et
» place entre les mérites. Car, comme en
» heureuse, non-seulement les plantes d
» aromatique, mais toutes les autres sont
» tes, parce qu'elles participent au bon
» ce sol ; ainsi en l'âme charitable, non-se
» les œuvres excellentes de leur nature, m
» les petites actions se ressentent de la vertu
» amour, et sont en bonne odeur devant la
» divine, qui, en leur considération, aug
» sainte charité.

» Or, je dis que Dieu fait cela, parce qu
» rité ne produit pas ses accroissements
» un arbre qui pousse ses rameaux et les f
» par sa propre vertu les uns des autres.
» foi, l'espérance et la charité étant des v
» ont reçu leur origine de la bonté divine,
» tirent aussi leur augmentation et leur pe

» On dit que les perles prennent non-se
» leur naissance, mais aussi leur aliment
» sée, les mères perles ouvrant pour cet ef

» écailles du côté du ciel, comme pour mendier les » gouttes que la fraîcheur de l'air fait couler à l'aube » du jour ; de même ayant reçu la foi, l'espérance » et la charité de la bonté céleste, nous devons » toujours ouvrir nos cœurs et les tenir tournés » de ce côté-là, pour en obtenir la continuation » et l'accroissement des mêmes vertus. *O Seigneur,* » nous fait dire la sainte Eglise notre mère, *don-* » *nez-nous l'augmentation de la foi, de l'espérance* » *et de la charité.*

» C'est donc Dieu qui fait cet accroissement en » considération de l'emploi que nous faisons de sa » grâce, selon qu'il est écrit : *A celui qui a*, c'est-» à-dire qui emploie bien les faveurs reçues, *on* » *lui en donnera davantage, et il abondera.* Ainsi » se pratique l'exhortation du Sauveur : *Amassez* » *des trésors au ciel,* comme s'il disait : ajoutez » toujours de nouvelles bonnes œuvres aux précé-» dentes ; car ce sont les pièces dont vos trésors » doivent être composés : le jeûne, l'oraison, l'au-» mône.

» Or, comme par l'addition des petites pièces, les » trésors s'agrandissent et leur valeur s'augmente ; » ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoi-» que faites un peu lâchement, et non selon toute » l'étendue des forces de la charité que l'on a, ne » laissent pas d'être agréables à Dieu et d'avoir leur » valeur auprès de lui ; de sorte qu'encore que d'el-» les-mêmes elles ne puissent causer aucun accrois-» sement à l'amour précédent, étant de moindre

» vigueur que lui ; la providence divine toutefois, » qui en tient compte, et par sa bonté en fait état, » les récompense soudain d'un accroissement de » charité pour le présent, et de la destination d'une » plus grande gloire au ciel pour l'avenir.

» Les abeilles font le miel délicieux, qui est » leur ouvrage de haut prix ; mais la cire qu'elles » font aussi ne laisse pas de valoir quelque chose, » et de rendre leur travail recommandable. Le » cœur plein d'amour doit tâcher de produire des » œuvres très-ferventes et de haute valeur, afin » d'augmenter puissamment la charité ; mais si » toutefois il en produit de moindres, il n'en per- » dra point la récompense ; car Dieu lui en saura » gré, c'est-à-dire l'en aimera toujours un peu » plus. Or, quand Dieu aime davantage une âme » qui a de la charité, il augmente encore en elle » cette charité, notre amour envers lui étant le » propre et particulier effet de son amour envers » nous. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Du commandement d'aimer Dieu.

Saint François de Sales dit sur ce commandement des choses admirables dans un de ses sermons :

« Oh ! que ce commandement d'aimer Dieu est » aimable ! et que nous avons de grâces à rendre » à sa divine bonté de nous l'avoir donné ! Il y a » eu des hommes assez fous pour dire qu'il était

» impossible de l'observer en cette vie mortelle ; ce
» qui est une erreur déraisonnable ; car notre Sei-
» gneur n'eût jamais donné ni fait ce commande-
» ment aux hommes, s'il ne leur eût donné en même
» temps le moyen de pouvoir l'observer et l'accom-
» plir.

» Dieu veut donc que nous l'aimions de tout no-
» tre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos
» forces et de toute notre âme, c'est-à-dire de tout
» notre pouvoir. Mais comment pourrons-nous le
» faire, puisqu'il faut que nous aimions nos pères,
» nos mères, nos frères, nos sœurs, etc.? Notre
» amour étant ainsi partagé, pourrons-nous aimer
» Dieu de toutes nos forces? La réponse est facile ;
» car, pour aimer Dieu comme il le demande, il suf-
» fit d'avoir une volonté bien résolue et bien dé-
» terminée de ne conserver et de ne réserver au-
» cun autre amour qui ne soit sujet et soumis à
» celui-là, en sorte que nous soyons prêts à ban-
» nir de notre esprit non-seulement tout ce qui
» sera contraire à l'amour de Dieu, mais aussi
» tout ce qui ne servira pas à la conservation et à
» l'augmentation de ce divin amour. »

ARTICLE CINQUIÈME.

§ I.

Marques de l'amour de Dieu.

Voici l'une des plus belles maximes de saint François de Sales :

» Le vrai signe que nous n'aimons que Dieu en
» toutes choses, c'est quand nous l'aimons également en toutes choses, puisqu'étant toujours égal à lui-même, l'inégalité de notre amour envers lui ne peut avoir pour origine que la considération de quelque chose qui n'est pas lui. »

Il serait bien à désirer que nous eussions toujours cette maxime devant les yeux, car elle est la véritable pierre de touche de l'amour de Dieu. Si nous la pratiquons fidèlement, toutes les inégalités de cette vie ne pourront jamais agiter notre barque, parce que avec cette boussole, nous en tiendrons toujours le gouvernail ferme et droit.

§ II.

Suite des marques de l'amour de Dieu.

Saint François de Sales, dans un de ses sermons, expose en ces termes les marques du saint amour :

« Les marques infaillibles pour reconnaître si nous avons l'amour de Dieu, sont spécialement trois.

» La première marque est de regarder si vous vous plaisez fort en la présence de Dieu, car vous savez que l'amour recherche toujours la présence de la personne aimée. L'amour, dit saint Denis, tend toujours à l'union. Il unit les cœurs de ceux qui s'aiment, mais d'une union si forte qu'elle est presque indissoluble quand l'amour est pur.

» Donc, si vous aimez bien Dieu, vous aurez un
» grand soin de rechercher sa présence, afin de
» vous unir toujours plus parfaitement à sa divine
» bonté, non pour la satisfaction qu'il y a de jouir
» de sa sainte présence, mais simplement pour
» satisfaire son amour qui le desire ainsi; vous
» chercherez le Dieu des consolations, et non les
» consolations de Dieu.

» Or, vous savez que ceux qui s'aiment, cher-
» chent toujours à parler en secret, lors même que
» ce qu'ils ont à dire n'est pas un secret. Il en est
» de même de cet amour sacré; car la fidèle épouse
» cherche tous les moyens de rendre à son bien-
» aimé quelque témoignage de son amour, quand
» ce ne serait que de lui dire : *Vous êtes tout mien,*
» *et je suis tout vôtre*; mais elle lui dit ces paroles
» en secret, dans le fond de son cœur, afin qu'il
» n'y ait que son bien-aimé qui les entende.

» La seconde marque pour connaître si vous ai-
» mez bien Dieu, est de regarder si vous n'aimez
» pas beaucoup d'autres choses avec lui, je veux
» parler d'un amour fort et puissant; car vous sa-
» vez que, quand on aime beaucoup de choses,
» l'amour que nous avons pour Dieu en est bien
» moins parfait, parce que notre capacité d'aimer
» est fort petite tant que nous sommes en cette
» vallée de misères, et par conséquent nous ne de-
» vons pas laisser notre amour se répandre sur
» plusieurs objets, mais le tenir ramassé tant qu'il
» nous sera possible pour l'employer à aimer cet

» objet infiniment aimable. Il faut sans doute ai-
» mer quelque chose avec Dieu, mais d'un amour
» qui n'aille point de pair avec le sien, et qui, au
» contraire, lui soit sujet, en sorte que nous soyons
» toujours prêts à l'abandonner quand il sera op-
» posé à celui de Dieu.

» La troisième et principale marque pour con-
» naître si vous aimez bien Dieu, est de regarder
» si vous aimez bien le prochain; car personne ne
» peut dire en vérité qu'il aime Dieu, s'il n'aime
» le prochain, ainsi que l'assure l'apôtre saint
» Jean.

» Mais comment et de quel amour devons-nous
» aimer le prochain? De l'amour même dont Dieu
» nous aime; car il faut aller puiser cet amour dans
» le sein de sa divine majesté, afin qu'il soit tel
» qu'il doit être, c'est-à-dire qu'autant *qu'il nous*
» sera possible, nous devons aimer le prochain
» d'un amour pur, solide, ferme, constant et in-
» variable, qui ne s'attache point aux qualités ni
» aux conditions des personnes, mais à l'image de
» Dieu. Certes, si nous aimons ainsi le prochain,
» notre amour ne sera point sujet au changement,
» ni aux aversions, comme l'est celui que nous
» avons les uns pour les autres, qui trop souvent
» se dissipe et se refroidit pour une mine froide,
» ou pour quelque parole et action qui ne sera pas
» assez correspondante à notre humeur, ou pour
» quelque autre petite chose qui ne sera pas comme
» nous désirons.

» Notre Seigneur nous supporte en nos défauts » et en nos imperfections, sans aimer néanmoins, » ni favoriser nos imperfections ; il faut donc que » nous fassions de même à l'égard de notre pro- » chain, l'aimant sans nous lasser jamais de le sup- » porter en ses défauts, prenant bien garde toute- » fois de ne favoriser ni aimer ses imperfections, » mais au contraire tâchant de l'en guérir autant » qu'il nous sera possible, ainsi que fait la divine » bonté envers les hommes. Dieu nous aime pour » le ciel ; ainsi il aime plus nos âmes que nos corps ; » de même nous devons aimer spécialement notre » prochain pour le ciel, lui procurant de tout no- » tre pouvoir, par nos prières, les grâces et béné- » dictions célestes, par le moyen desquelles il puisse » toujours croître en l'amour sacré ; l'encoura- » geant à l'exercice des véritables vertus, tant par » nos paroles que par nos exemples ; et ainsi nous » nous réjouirons beaucoup plus des dons et des » grâces que Dieu fera à son âme, de ses vertus » et des bénédictions célestes qu'il lui communi- » quera, que des honneurs, des richesses et des » autres biens périssables qui lui pourraient ar- » river. »

ARTICLE SIXIÈME.

Désir du martyre.

Un jour que l'abbé de Chissé visitait les catacombes de Rome, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville avec saint François de Sales, il l'y ren-

contra tout baigné de larmes ; ce qui lui fit croire qu'il avait reçu quelque mauvaise nouvelle d'Anneci ; mais notre saint lui dit : « Non, mon frère,
» non, je n'ai rien appris de fâcheux. Hélas ! je
» verse des larmes sur mon indignité, quand je
» prie sur les tombeaux des Pontifes qui ont été as-
» sez heureux pour répandre leur sang en témoi-
» gnage de leur foi. Oh ! que le martyre est à dé-
» sirer ! Mais il faut que je m'humilie ; je ne mérite
» pas, pécheur que je suis, les grâces et les faveurs
» que Dieu accorde à ses favoris. »

ARTICLE SEPTIÈME.

Désir d'aimer Dieu.

Le mot *aimer* signifie en général vouloir un bien, soit absent, soit présent. Le désir est l'amour du bien absent, et la joie est l'amour du bien présent. Désirer d'aimer Dieu est un grand avancement vers cet amour ; et quand nous l'aimons, désirer de l'aimer encore davantage est un grand moyen de faire des progrès dans cette divine charité. Voici ce que dit sur cet objet le saint évêque de Genève, dans une lettre à sainte Chantal :

« Qu'est-ce que je demande pour vous dans mes
» prières ? Rien que le pur et saint amour de notre
» Sauveur. Oh ! qu'il nous faut désirer cet amour,
» et qu'il nous faut aimer ce désir, puisque la rai-
» son veut que nous désirions à jamais d'aimer ce
» qui ne peut jamais être assez aimé, et que nous

» aimions à désirer ce qui ne peut jamais être assez
» désiré ! »

Le désir est un très-grand moyen pour nous faire avancer dans le saint amour, parce que les hommes demandent avec ardeur ce qu'ils désirent beaucoup, et ils emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour y parvenir. Il faut donc avoir un désir continuel d'aimer toujours davantage, comme le grand apôtre qui tendait incessamment au but qui était devant lui, sans penser jamais l'avoir atteint. C'est ce que notre saint a très-bien exprimé dans le Traité de l'amour de Dieu.

« L'avarice temporelle, dit-il, par laquelle on
» désire avidement les trésors terrestres, est la
» racine de tous les maux ; mais l'avarice spirituelle
» par laquelle on souhaite incessamment l'or pur
» de l'amour sacré est la racine de tous les biens.
» Quiconque désire bien l'amour divin, le cherche
» bien, celui qui le cherche bien, le trouve bien ;
» celui qui le trouve bien, trouve la source de la
» vie dans laquelle il puisera le salut du Seigneur. »

ARTICLE HUITIÈME.

Agir en charité et par charité.

Agir en charité et par charité, c'est être en état de grâce et agir par le motif de l'amour divin. Or on peut agir par ce motif en deux manières ; 1° en se proposant le seul motif de l'amour de Dieu ; ce qui est la manière d'agir la plus conforme à celle

des bienheureux habitants du ciel. 2° En arrosant et détrempant du saint amour les motifs propres des autres vertus, ainsi que saint François de Sales l'explique très-clairement par l'exemple suivant : « Si je veux m'exposer vaillamment aux hasards » de la guerre, ma volonté peut être mue par la » considération de divers motifs ; car le motif na- » turel de cette action est celui du courage et de » la vaillance, dont le propre est de faire entre- » prendre par raison les choses périlleuses ; mais, » outre ce motif, je puis en avoir plusieurs autres, » comme celui d'obéir au prince que je sers, celui » de l'amour pour le bien public, celui de la ma- » gnanimité qui me fait trouver du plaisir en la gran- » deur de cet acte de courage. Venant donc à l'ac- » tion, je m'expose au péril pour tous ces motifs. » Mais, si je veux les élever tous au degré de l'amour » divin et les purifier parfaitement, je dirai inté- » rieurement de tout mon cœur : *O Dieu éternel,* » *qui êtes le très-cher objet de toutes mes affec-* » *tions, si la vaillance, l'obéissance au prince,* » *l'amour de la patrie, et la magnanimité ne vous* » *étaient pas agréables, je ne suivrais jamais leurs* » *mouvements que je sens maintenant ; mais parce* » *que ces vertus vous plaisent, j'embrasse cette* » *occasion de les pratiquer, et je ne veux secon-* » *der leur instinct et leur inclination, que parce* » *que vous les aimez et que vous le voulez.*

» Vous voyez bien, mon cher Théotime, qu'en » ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres

» motifs de l'odeur et sainte suavité de l'amour,
» puisque nous ne les suivons pas en qualité de
» motifs simplement vertueux, mais en qualité de
» motifs voulus, agréés, aimés et chéris de Dieu. »

Le motif est donc la pierre de touche qui éprouve l'œuvre de chacun. Si, par exemple, en donnant l'aumône en état de grâce, vous la donnez par le motif de l'amour divin, et dans l'intention de plaire à Dieu, votre œuvre lui sera très-agréable et vous sera très-méritoire.

Il est bien admirable que la plus petite action, ne fût-ce que manger et se promener, si on la sanctifie par le désir de plaire à Dieu, lui est tellement agréable, que dans le Cantique des cantiques il se déclare blessé au cœur par un seul des cheveux de sa sainte épouse, c'est-à-dire par la chose même la plus petite.

Ce qui n'est pas moins admirable, c'est qu'une seule action de vertu, faite avec une grande ferveur de charité, a quelquefois élevé une personne à un très-haut degré de perfection. C'est pourquoi il ne faut négliger aucune occasion, grande ou petite, d'exercer la vertu, et l'on doit se souvenir toujours que les actions les plus agréables à Dieu sont celles où il y a davantage de son amour. C'est ce que notre saint prouve dans son quinzième entretien, par l'exemple de sainte Gertrude, qui faisait simplement et sans réplique tout ce que voulait sa supérieure,

ARTICLE NEUVIÈME.

Globe et colonnes de feu.

Dieu ayant destiné les Apôtres pour porter dans tout l'univers le feu sacré du divin amour, et pour en embraser les cœurs, envoya le Saint-Esprit qui descendit sur eux en forme de langues de feu le jour de la Pentecôte, afin qu'ils annonçassent avec une sainte ardeur l'Evangile du divin amour. Quelque chose de semblable est arrivé au saint évêque de Genève, en preuve qu'il était tout consacré à l'amour de Dieu. Un globe de feu céleste tomba une fois sur son oratoire pendant qu'il priait, et l'environna tout entier d'étincelles brillantes qui l'éclairaient sans le brûler, et qui le rendirent ardent et lumineux comme le buisson de Moïse.

Nous lisons dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'une faveur du même genre lui fut accordée. Oh! qui nous donnera quelque étincelle de ce feu divin pour enflammer nos cœurs de saints désirs?

Une autre fois pendant que le saint évêque se promenait dans sa chambre, pensant à quelque sermon qu'il avait à faire, il sentit son cœur s'enflammer dans sa méditation, et il vit d'une vue non intellectuelle ou imaginaire, mais sensible, deux colonnes de feu sortir de son lit et se mettre à ses deux côtés, se promenant avec lui dans sa chambre; et son entendement ne fut pas moins éclairé que ses

yeux ; car cette apparition si extraordinaire fut accompagnée d'une admirable connaissance de la beauté et de la clarté des mystères de notre sainte foi.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

ARTICLE PREMIER.

De la crainte servile, de la mercenaire, de la filiale, et de celle des épouses.

Saint François de Sales explique avec soin, dans son Traité de l'amour de Dieu, les diverses espèces de crainte surnaturelle :

« Il y a, dit-il, une crainte de Dieu dont l'origine » vient de la foi, qui nous apprend qu'après cette » vie mortelle, il y a des supplices effroyablement » éternels et éternellement effroyables, pour ceux » qui, en ce monde, auront offensé mortellement la » divine majesté, et qui seront morts sans s'être » réconciliés avec elle. La foi nous apprend encore » qu'à l'heure de la mort les âmes seront jugées au » tribunal du jugement particulier, et qu'à la fin » du monde tous les hommes comparaîtront res- » suscités, pour être de nouveau jugés au jugement » universel. Ces vérités chrétiennes frappent d'une » terreur extrême le cœur qui les considère. Et

» comment pourrait-on se représenter ces suppli-
» ces éternels sans frémir et trembler? Or quand
» ces sentiments de crainte prennent tellement
» place dans nos cœurs, qu'ils en bannissent et
» chassent l'affection et la volonté du péché, cer-
» tes ils sont très-salutaires. La pensée de la justice
» de Dieu, en nous épouvantant, nous fait conce-
» voir et enfanter l'esprit de pénitence, qui est l'es-
» prit de salut.

» Notre Seigneur, qui était venu nous apporter
» la loi d'amour, ne laisse pas de nous inculquer
» cette crainte : *Craignez*, dit-il, *celui qui peut*
» *jeter en enfer le corps et l'âme.* Les Ninivites
» ayant été menacés des châtiments de la justice
» divine, firent pénitence, et leur pénitence fut
» agréable à Dieu. Cette crainte est comprise dans
» les dons du Saint-Esprit, comme plusieurs an-
» ciens Pères l'ont remarqué.

» Mais si la crainte n'excluait pas la volonté de
» pécher et l'affection au péché, elle serait mau-
» vaise et semblable à celle des démons, qui cessent
» souvent de nuire de peur d'être tourmentés da-
» vantage, sans cesser néanmoins de désirer et de
» vouloir le mal ; elle serait comme celle d'un mi-
» sérable forçat qui voudrait assassiner ses gar-
» diens, quoiqu'il n'ose quitter la rame de peur
» d'être battu ; elle serait pareille à la crainte d'un
» grand hérésiarque du siècle passé, qui déclare
» avoir haï Dieu, parce qu'il punissait les mé-
» chants. Certes, celui qui aime le péché et qui vou-

» drait le commettre, mais qui s'en abstient par » la crainte seulement d'être puni, a une volonté » horrible et détestable; car bien qu'il n'ait pas » la volonté de venir à l'exécution du péché, » il en a néanmoins le désir, puisqu'il voudrait » qu'il n'y eût point d'enfer pour pouvoir im- » punément commettre le péché, en sorte que » c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux » effets.

» A cette crainte on peut en ajouter une autre » qui est certainement moins mauvaise, mais qui » est aussi inutile; telle fut celle du juge Félix qui, » entendant parler des jugements divins, fut tout » épouvanté, et toutefois il ne laissa pas, malgré » cela, de persévérer en son avarice; et celle de » Balthasar qui, voyant la main miraculeuse qui » écrivait sa condamnation sur la muraille, fut » tellement effrayé, qu'il changea de visage, les » jointures de ses reins se relâchèrent, et ses genoux » heurtaient l'un contre l'autre; et néanmoins il » ne fit point pénitence. Or que sert de craindre » le mal, si par la crainte on ne prend pas une » vraie résolution de l'éviter.

» La crainte de ceux qui, comme des esclaves, » observent la loi de Dieu pour éviter l'enfer, est » fort bonne, ainsi que je l'ai dit; mais il y en a une » autre beaucoup plus noble et plus désirable; c'est » celle des chrétiens mercenaires qui, comme ser- » viteurs à gages, travaillent fidèlement pour être » salariés de la récompense qui leur est promise.

» *Oh! si l'œil pouvait voir, si l'oreille pouvait en-*
» *tendre, si le cœur pouvait comprendre ce que*
» *Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*, quelle
» crainte n'aurait-on pas de violer les commande-
» ments divins, de peur de perdre ces récompenses
» immortelles! quelles larmes, quels gémissements,
» quand par le péché on les aurait perdues! Or
» cette crainte néanmoins serait blâmable, si elle
» renfermait l'exclusion du saint amour; car celui
» qui dirait : *Je ne veux point servir Dieu par*
» *amour, mais seulement pour avoir les récom-*
» *penses qu'il promet*, proférerait un blasphême,
» préférant la récompense au maître, le bienfait au
» bienfaiteur, l'héritage au père, et son propre
» avantage à la gloire du Dieu tout-puissant.

» Enfin quand nous craignons d'offenser Dieu,
» non pour éviter la peine de l'enfer, ou la perte
» du paradis, mais parce que Dieu étant notre
» très-bon père, nous lui devons honneur, respect
» et obéissance, alors notre crainte est filiale; car
» un enfant bien né n'obéit pas à son père en con-
» sidération du pouvoir qu'il a de punir sa déso-
» béissance, ni aussi parce qu'il peut le déshériter,
» mais simplement parce qu'il est son père, en sorte
» qu'encore que le père fût vieux, faible et pauvre,
» il ne laisserait pas de le servir avec une égale
» affection, ainsi que fit Joseph, qui, voyant Jacob
» son père, vieux, nécessiteux et assujetti à son
» sceptre, ne laissa pas de l'honorer, servir et ré-
» vérer avec une tendresse plus que filiale, en sorte

» que ses frères l'ayant reconnu, jugèrent qu'elle
» opèrerait encore après sa mort, et l'employèrent
» pour obtenir leur pardon. *Votre père*, lui di-
» rent-ils, *nous a commandé de vous dire de sa*
» *part : je vous prie d'oublier le crime de vos*
» *frères, et le mal qu'ils vous ont fait.* Ce qu'ayant
» entendu, il se mit à pleurer, tant son cœur filial
» fut attendri !

» Ceux donc qui craignent Dieu d'une affection
» filiale, ont peur de lui déplaire purement et sim-
» plement, parce qu'il est leur père très-parfait,
» très-bon et très-aimable.

» Toutefois, quand il arrive que cette crainte
» filiale est jointe, mêlée et unie à la crainte servile
» de la damnation éternelle, ou bien à la crainte
» mercenaire de perdre le paradis, elle ne laisse pas
» d'être fort agréable à Dieu, et s'appelle crainte
» initiale, c'est-à-dire crainte des apprentis qui
» entrent aux exercices de l'amour divin. Car de
» même que les jeunes gens qui commencent à mon-
» ter à cheval, quand ils sentent leur cheval pren-
» dre le galop, ne se bornent pas à serrer les ge-
» noux, mais qu'ils se prennent avec les mains à la
» selle, et qu'au contraire quand ils sont un peu
» plus exercés, ils se tiennent seulement bien fer-
» mes ; de même les novices et apprentis au ser-
» vice de Dieu, se trouvant effrayés des assauts que
» leurs ennemis leur livrent au commencement,
» ne se servent pas seulement de la crainte filiale,
» mais aussi de la mercenaire et de la servile, et

» se tiennent comme ils peuvent pour ne point
» tomber. »

Saint François de Sales ajoute encore ailleurs une quatrième espèce de crainte, qui est la plus parfaite de toutes, et qu'il apppelle la très-sainte crainte des chastes épouses : « La chaste épouse, dit-il,
» craint de n'aimer pas assez celui qu'elle voit être
» si aimable, que personne ne peut l'aimer assez
» dignement selon la grandeur de l'amour qu'il mé-
» rite. C'est pourquoi elle n'est pas jalouse d'une
» jalousie intéressée, mais d'une jalousie pure qui
» naît d'une noble et simple amitié ; et cette jalou-
» sie s'étend jusqu'au prochain, ainsi que l'amour
» qui la produit ; car puisque nous aimons le pro-
» chain pour Dieu comme nous-mêmes, nous som-
» mes aussi jaloux de lui pour Dieu, comme nous le
» sommes de nous-mêmes, en sorte que nous vou-
» drions bien mourir pour l'empêcher de périr. »

ARTICLE SECOND.

Union de l'amour divin et de la crainte de Dieu.

Saint François de Sales explique avec sa clarté ordinaire comment, dans une âme pieuse, l'amour divin s'unit à la crainte de Dieu ; voici ses paroles :

« Le vaillant prince Jonathas allant combattre
» les Philistins, voulut avoir son écuyer avec lui ;
» et ceux qu'il ne tuait pas, son écuyer les tuait.
» De même, quand l'amour divin veut faire quelque
» entreprise hardie, il ne se sert pas seulement de

» ses propres motifs, mais aussi des motifs de la
» crainte servile et mercenaire. Et les tentations que
» l'amour ne défait pas, la crainte d'être damné
» les renverse. Si la tentation d'orgueil, d'avarice
» ou de quelque plaisir criminel, m'attaque : *Quoi !*
» *serait-il bien possible*, dirai-je, *que pour des*
» *choses si vaines, mon cœur voulût perdre la*
» *grâce de son bien-aimé ?* Mais si cela ne suffit pas,
» l'amour excitera la crainte. *Eh ! ne vois-tu pas,*
» *misérable cœur, que si tu succombes à cette ten-*
» *tation, les effroyables flammes d'enfer t'atten-*
» *dent, et que tu perds l'héritage éternel du pa-*
» *radis ?* On se sert de tout dans l'extrême néces-
» sité, comme le même Jonathas fit lorsque, pour
» escalader les rochers escarpés qui étaient entre
» lui et les Philistins, il ne se servait pas seulement
» de ses pieds, mais gravissait et grimpait à l'aide
» de ses mains, comme il pouvait.

» Tout ainsi donc que les pilotes qui partent sous
» un vent favorable et dans une saison propice,
» n'oublient pourtant jamais les cordages, les an-
» cres et les autres choses requises pour le temps
» de la tempête ; aussi, quoique le serviteur de Dieu
» jouisse du repos et de la douceur du saint amour,
» il ne doit jamais être dépourvu de la crainte des
» jugements divins, pour s'en servir contre les ora-
» ges et assauts des tentations. Outre que, comme
» la pelure d'une pomme, qui est de peu d'estime
» en elle-même, sert toutefois beaucoup à con-
» server la pomme qu'elle couvre, aussi la crainte

» servile qui est de peu de prix en comparaison de
» l'amour, est néanmoins fort utile à la conserva-
» tion de ce bienheureux amour pendant les hasards
» de notre vie mortelle. Et comme celui qui donne
» une grenade, la donne pour les grains et le suc
» qu'elle contient au dedans, mais ne laisse pas
» pourtant de donner aussi l'écorce; de même,
» quoique le Saint-Esprit, entre ses dons sacrés,
» confère celui de la crainte amoureuse, afin que
» les âmes qui reçoivent ce don, craignent Dieu en
» piété, comme leur père et leur époux, toutefois
» il ne laisse pas de leur donner encore la crainte
» servile et mercenaire, comme un accessoire de
» l'autre plus excellente. Ainsi Joseph envoyant à
» son père plusieurs ânes chargés de toutes les ri-
» chesses de l'Egypte, ne lui donna pas seulement
» les trésors comme principaux présents, mais aussi
» les ânes qui les portaient.

» Or, quoique la crainte servile et mercenaire
» soit fort utile pour cette vie mortelle, elle est
» néanmoins indigne d'avoir place en l'éternelle,
» en laquelle il y aura une assurance sans crainte,
» une paix sans défiance, un repos sans souci. Mais
» les services que cette crainte servile ou merce-
» naire aura rendus à l'amour, y seront récompen-
» sés; de sorte que si cette crainte, comme autre-
» fois Moïse et Aaron, n'entre pas dans la terre
» promise, sa postérité néanmoins et son ouvrage
» y entrera.

» Et quant à la crainte des enfants et des épou-

» ses, elle y tiendra son rang et son grade, non
» pour donner aucune défiance ou perplexité à
» l'âme, mais pour lui faire admirer et révérer avec
» soumission l'incompréhensible majesté de ce Père
» tout-puissant et de cet Époux de gloire. »

CHAPITRE QUATRIÈME *.

DE LA PATIENCE.

ARTICLE PREMIER.

Définition de la patience.

Saint Thomas nous enseigne que la patience est une vertu qui empêche que la droite raison ne succombe sous la tristesse des maux qui nous surviennent. Or comme les accidents fâcheux nous arrivent de tous côtés dans cette vie mortelle, la patience nous est fort nécessaire, comme dit l'Apôtre qui ajoute ces paroles remarquables : *Afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous remportiez l'effet de sa promesse*, qui est de couronner ceux qui auront légitimement combattu.

Souffrir n'est pas assez pour arriver à la couronne de justice que Dieu nous a promise, il faut encore que nos souffrances soient celles d'un dis-

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 3, ch. 3.

ciple de Jésus-Christ ; car ce divin Sauveur nous a donné l'exemple, afin que nous marchions sur ses traces, et l'apôtre saint Paul nous enseigne que *nos cœurs sont dirigés dans la voie du salut par l'amour de Dieu et la patience de Jésus-Christ.*

Remarquez bien ces paroles, vous y voyez que l'Apôtre fait marcher l'amour de Dieu avant la patience, comme sa racine et son fondement, parce que, la patience, si elle n'est pas fondée et enracinée dans l'amour divin, n'est qu'une patience morale et philosophique, et non une patience divine et chrétienne ; c'est une patience imparfaite, parce que sans l'amour de Dieu, il n'y a point de vertu parfaite. Donc, quand la sainte Ecriture nous apprend que la patience a son œuvre parfaite, cela s'entend de la patience chrétienne et vive, c'est-à-dire animée par la charité. C'est par ce genre de patience que nous possédons parfaitement nos âmes.

On demande ce que c'est que posséder son âme. La réponse est que posséder son âme, c'est la gouverner et l'avoir en sa puissance ; c'est l'empêcher de s'échapper, et la tenir en bride comme un cheval que l'on retient avec un frein, selon ce qui est écrit : *Il est bon d'établir et d'affermir son âme dans le Seigneur ; car ceux qui s'appuient sur lui ne seront jamais confondus.*

Posséder donc son âme dans la patience chrétienne et parfaite, c'est endurer de bon cœur toute sorte d'afflictions et de traverses pour l'amour de celui qui a souffert tant de contradictions et d'op-

probres pour nous ; c'est l'imiter dans ses souffrances, marcher sur ses traces et souffrir comme il a souffert ; or il a souffert premièrement et principalement pour l'amour de son Père ; nous devons donc souffrir pour son amour, et rapporter toutes nos souffrances à sa gloire.

ARTICLE SECOND.

Premier trait de patience.

Saint François de Sales s'était rendu caution d'une somme considérable pour un gentilhomme, son ami et son parent, qui avait fait une levée de gens de guerre pour le service du duc de Savoie, et qui était allé en Piémont avec ses troupes. La guerre traînant en longueur, le terme convenu pour rendre la somme empruntée arriva, sans que le débiteur pût facilement quitter son emploi pour venir satisfaire à son engagement.

Le créancier alla demander son paiement au saint évêque de Genève, qui lui représenta avec toute la douceur possible que ce gentilhomme avait cent fois plus de biens que la somme qui lui était due, et qu'étant attaché à l'armée au service du prince, il ne pourrait que très-difficilement quitter ses troupes pour venir s'occuper du paiement de sa dette, qu'ainsi il le conjurait d'avoir un peu de patience. Le créancier, soit qu'il eût besoin de son argent, soit qu'il fût de mauvaise humeur, ne voulut point admettre des excuses si justes et si raisonnables, mais s'exhala en plaintes, cria et tempêta.

Notre saint voyant cela, ne lui demanda que le temps d'écrire au gentilhomme pour l'informer de cette affaire. Mais le créancier ne voulait point de délai, il s'emporta jusqu'aux reproches les plus amers et les plus insolents. Le saint évêque lui répondit avec une incroyable douceur : « Je suis votre » pasteur, auriez-vous bien le courage de m'ôter » le pain de la bouche au lieu de me nourrir ? Vous » savez que je suis à l'étroit, et que je n'ai précisément que ce qu'il me faut pour mon entretien. » Je n'ai jamais eu en ma possession la somme que » vous me demandez et que j'ai cautionnée par » charité. Voulez-vous m'attaquer avant de *discuter* le principal débiteur ? J'ai quelque patrimoine, je vous l'abandonne. Voilà mes meubles, » mettez-les à l'encan, vendez-les, je me remets » à votre volonté. Je vous demande seulement que » vous m'aimiez pour l'amour de Dieu, et que » vous ne l'offensiez point par colère, par haine et » par scandale ; moyennant cela, je serai content. » Le créancier répliqua que ce n'étaient que des paroles d'hypocrisie, de l'eau bénite de cour, et autres semblables injures et rodomontades.

L'homme de Dieu, après l'avoir long-temps écouté avec patience, lui dit enfin : « Je vais faire toutes » les diligences possibles pour vous donner contentement. Mais après tout, je veux bien que vous » sachiez que quand vous m'auriez crevé un œil, » je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que le meilleur ami que j'aie au monde. »

Le créancier se retira en murmurant entre ses dents, l'appelant assez intelligiblement hypocrite, faux dévot et lui donnant d'autres épithètes de ce genre. Le saint se hâta d'écrire au gentilhomme débiteur, qui vint en diligence, et se délivra par un prompt paiement de l'importunité d'un si insolent créancier. Alors cet homme reconnut sa faute, et plein de confusion, vint trouver le saint évêque, et lui demanda pardon; il en fut reçu à bras ouverts, comme l'enfant prodigue fut reçu de son père; et l'homme de Dieu lui témoigna toujours dans la suite une tendresse particulière, l'appelant son *ami reconquis.*

ARTICLE TROISIÈME.

Second trait de patience.

Un gentilhomme d'une condition fort distinguée, protégeait fort un ecclésiastique; il vint un jour demander au saint évêque de Genève de donner à cet ecclésiastique une cure qui se trouvait vacante. L'homme de Dieu lui répondit que pour la nomination aux cures il s'était volontairement lié les mains, qu'il les avait toutes mises au concours, et que, quoiqu'il fût président de ce concours, il n'avait que sa voix. Ce seigneur, d'une humeur brusque et prompte, s'imagina que c'était une défaite. Il se mit dans une violente colère, et accusa notre saint de duplicité et d'hypocrisie, le menaçant de faire tomber les effets de son courroux sur lui ou sur ses parents.

Pendant cet accès de colère qui fut long, tantôt notre saint ne répondait rien, demeurant toujours ferme et inébranlable comme un rocher inutilement battu par les vagues; tantôt il tâchait de l'adoucir par quelques paroles gracieuses. Mais le gentilhomme ne se calmait point, le traitant de flatteur, dont les paroles emmiellées n'étaient bonnes qu'à endormir des femmes et des enfants.

Alors saint François de Sales proposa à ce gentilhomme d'agréer qu'il examinât l'ecclésiastique pour lequel il demandait cette cure; mais il ne voulut jamais y consentir. « Quoi donc, dit le saint au » gentilhomme, est-ce les yeux bandés que vous » voulez que je confie la charge des âmes qui sont » sous ma conduite? Voyez, monsieur, s'il y a de » la justice dans ce procédé. »

Le gentilhomme cependant ne cessait de crier toujours plus haut, et ne se retira qu'après avoir vomi un torrent d'injures contre l'homme de Dieu. Après qu'il fut sorti, un prêtre très-vertueux, qui avait été présent à cette scène, et qui avait eu beaucoup de peine à retenir les paroles sévères qu'il aurait voulu dire à cet impertinent, demanda à notre Saint comment il avait fait pour supporter ces indignités avec tant de froideur.

« Remarquez, répondit-il, que ce n'était pas lui » qui parlait, c'était la passion; car du reste c'est » un de mes meilleurs amis, et vous verrez que mon » silence sera cause que j'entrerai encore plus avant » dans ses bonnes grâces. Dieu a vu de toute éter-

» nité que j'aurais cet affront à souffrir, et il a voulu
» que je le souffrisse patiemment. Ne trouvez-vous
» pas à propos que je boive le calice qui me vient
» de la main d'un si bon père? Oh! que ce calice
» m'est agréable, venant d'une telle main, que j'ai
» appris à adorer dès mon enfance! »

Mais, répondit cet ecclésiastique, avez-vous été tout-à-fait sans sentiment? « J'ai, reprit le Saint,
» usé de diversion; car je me suis occupé à penser
» aux bonnes qualités de ce gentilhomme avec qui
» je suis lié par une tendre amitié, dont j'ai long-
» temps éprouvé la douceur; et j'espère que quand
» sa mauvaise humeur sera passée et que ces brouil-
» lards se seront dissipés, la clarté du jour revien-
» dra et il me reverra avec sérénité. »

Il ne se trompa point; car ce gentilhomme ayant fait réflexion sur son accès de colère, et sur les termes offensants dont il avait accablé le saint Évêque, en conçut un tel regret, qu'il vint le trouver les larmes aux yeux, se reconnut coupable, et lui témoigna tant de douleur de sa faute, que le saint Évêque eut de la peine à le consoler; et cet évènement lui inspira plus d'estime et d'amitié pour le Saint, qu'il n'en avait eu auparavant.

ARTICLE QUATRIÈME.

Troisième trait de patience.

Un gentilhomme demanda en mariage une demoiselle de qualité, mais elle le refusa, et entra

au monastère de la Visitation. Ce gentilhomme persuadé qu'elle n'avait fait cette démarche qu'à la sollicitation de l'évêque de Genève, vint le trouver, et vomit contre lui toute sorte d'injures. Le Saint l'écouta avec une grande tranquillité, et lui dit : « Monsieur, ayez la patience d'examiner la chose ; » vous verrez que je n'ai pas été le conseiller de » cette dame, mais seulement l'approbateur du » choix qu'elle a fait. »

Le jeune homme, aveuglé par sa passion, criait encore plus haut. « Monsieur, lui dit l'homme de » Dieu, vous m'obligeriez beaucoup de me dire tout » bas toutes les injures qu'il vous plaira, je vous » proteste que je les porterais au pied du crucifix, » et que personne n'en saurait rien. » *Je suis bien aise*, reprit le jeune homme, *que tout le monde sache et connaisse le peu d'estime que je fais de vous.* « J'en serais moi-même très-satisfait, lui dit » l'humble prélat, si le mépris que vous faites de » moi tournait à votre louange. »

Enfin le gentilhomme termina en disant qu'il briserait les portes du couvent, qu'il en retirerait la personne qu'il aimait, et qu'ensuite il y mettrait le feu. Le saint évêque lui répondit alors avec vigueur : « Monsieur, vous en dites trop, et vous » n'en ferez rien. Dieu et la justice savent réprimer » les mauvaises actions. » Sur cela le jeune homme sortit brusquement. Le saint envoya aussitôt avertir sainte Chantal de faire coucher cette jeune personne dans la chambre la plus éloignée de la rue,

et de tenir des lampes allumées auprès des fenêtres, et il ajouta que ces précautions prises on pouvait reposer en paix sous la garde de Dieu sans aucune crainte.

Le gentilhomme vint effectivement avec ses gens, qui, pour servir sa passion, ne cessèrent depuis onze heures du soir jusqu'à deux heures du matin de frapper à la porte du monastère; ils brisèrent les vitres à coups de pierres, en poussant les cris les plus injurieux. Enfin ils se retirèrent. Les religieuses de la Visitation envoyèrent le lendemain avertir le saint Évêque de ce qui s'était passé. Il répondit : « Remercions Dieu, car en tout cela il n'y a » qu'un peu de bruit et un vain son que le vent » emporte. Mais une chose que vous ne savez pas, » c'est que le jeune homme est plus en colère contre » cette personne que contre moi; car il croyait » qu'au moins elle aurait mis la tête à la fenêtre » pour le prier de se retirer. Il a attribué son si- » lence au mépris, et il en a été tellement choqué » qu'il m'a fait dire qu'elle était une orgueilleuse, » et qu'il n'en voulait plus. »

ARTICLE CINQUIÈME.

Utilité des afflictions.

Voici comment saint François de Sales instruisait sainte Chantal sur la manière de supporter les afflictions que lui causait son fils :

« Si dans la fête de l'Epiphanie, vous n'avez

» guère d'or ni d'encens pour offrir à notre Sei-
» gneur avec les Mages, vous avez au moins de la
» myrrhe; et je vois qu'il l'accepte très-agréable-
» ment, comme si ce fruit de vie voulait être con-
» fit en la myrrhe d'amertume, tant en sa nais-
» sance qu'en sa mort. Jésus dans la gloire est
» beau; mais, quoique ce divin Maître soit toujours
» très-bon, il semble néanmoins qu'il le soit en-
» core davantage sur la croix. Jésus crucifié est
» pour le temps présent votre époux; dans l'autre
» vie ce sera Jésus glorifié. Je suis fort en peine de
» votre affliction, bien que je n'en sache pas les par-
» ticularités; mais je vois bien, par le peu de pa-
» roles que vous m'écrivez, que vous la sentez vi-
» vement.

» Cette vie mortelle est toute pleine de tels ac-
» cidents, et les douleurs de l'enfantement durent
» souvent plus que les sages-femmes ne pensent.
» En quelles rencontres pouvons-nous faire les
» grands actes de l'invariable union de notre cœur
» à la volonté de Dieu, de la mortification de no-
» tre propre amour, et de l'amour de notre pro-
» pre abjection, en un mot, de notre crucifixion,
» sinon en ces si rudes et si rigoureux assauts? Ne
» vous ai-je pas souvent répété de vous dépouiller
» de toutes les créatures pour vous revêtir de notre
» Seigneur crucifié? Courage donc, c'est Dieu qui
» veut ainsi mettre notre cœur à sec. Ce n'est donc
» pas une rigueur, c'est une douceur. Notre Sei-
» gneur veut peut-être vous conduire ainsi désor-

» mais au milieu des épines, je le supplie de tou-
» tes mes forces qu'il détrempe doucement son
» calice, mais que sa volonté toute sainte soit
» faite et non la nôtre.

» Ayez bon courage; pourvu que votre cœur lui
» soit fidèle, il ne vous chargera point au delà de
» votre pouvoir, et il supportera votre fardeau
» avec vous quand il verra que de bonne affection
» vous baissez vos épaules sous le faix qu'il vous
» impose. »

ARTICLE SIXIÈME.

Amour des croix.

N'oublions jamais la grande maxime de saint Paul, que c'est par les tribulations et les souffrances qu'il faut se frayer un chemin à l'éternité bienheureuse. Le Fils de Dieu ayant marché par la souffrance pour entrer dans la gloire, il n'y a point d'autre route qui y conduise. Il est certain que si nous ne voulons pas porter notre croix, nous ne pourrons pas être du nombre de ses disciples. « Im-
» molons souvent notre cœur, dit le saint Évêque de
» Genève, à l'amour de Jésus, sur l'autel même
» de la croix où il immola le sien pour l'amour de
» nous. La croix est la porte royale pour entrer
» au temple de la sainteté; celui qui en cherche
» ailleurs n'en trouvera jamais un seul brin. »

Il était fort touché de ces paroles du grand Apôtre : *Les légers moments de tribulation que nous*

souffrons en cette vie, opèrent en nous le poids éternel d'une gloire immense; et de celles-ci : *Les souffrances du siècle présent ne sont point comparables à la gloire qui nous est destinée pour le siècle futur.* Il disait que ces deux remèdes étaient capables de nous guérir de toute défaillance de cœur.

Un motet de saint François d'Assise résonnait mélodieusement à l'oreille de son cœur ; c'est celui-ci :

« A cause des biens que j'attends,
» Les travaux me sont passe-temps. »

Dans une de ses lettres il fait cette comparaison remarquable : « Il n'en est pas des rosiers spirituels » comme des matériels ; en ceux-ci les épines du» rent et les roses passent, en ceux-là les épines » passeront et les roses demeureront. »

Les élus ont passé par le feu de la tribulation pour arriver au rafraîchissement dont ils jouiront pendant toute l'éternité. O moment précieux de souffrance, qui engendre une béatitude interminable !

Mon amour, disait le grand martyr saint Ignace, *est crucifié.* Il voulait dire deux choses, l'une que le crucifié, c'est-à-dire, Jésus-Christ, était son amour; l'autre, que son amour-propre était crucifié, c'est-à-dire que son exercice le plus ordinaire était de le crucifier en toute occasion.

Il est aisé, avec le secours de la grâce, d'aimer l'amour crucifié, c'est-à-dire Jésus-Christ mort pour nous ; car comment ne pas aimer celui qui

nous a aimés le premier, et qui s'est livré lui-même à la mort pour nous?

Mais il n'est pas aisé d'aimer l'amour qui crucifie notre amour-propre; car nous aimons si tendrement cet amour-propre, que quand nous le voyons aux abois, nous gémissons sur lui comme David sur la mort d'Absalon.

Or tout amour de charité est crucifiant; car il ne peut prendre possession d'un cœur sans y crucifier l'amour-propre. C'est pourquoi, comme Jésus-Christ est mort sur la croix pour notre salut, il faut, si nous voulons nous sauver, que nous nous déterminions à crucifier en nous cet amour du vieil homme.

C'est peu d'être attaché à la croix des souffrances, si nous n'y sommes cloués avec l'amour et pour l'amour de Dieu. Malheureuse est la croix sans l'amour du Sauveur! Petit est l'amour sans la croix du Sauveur! Ecoutez sur ceci un souhait de notre saint évêque : « Oh! que nous soyons à ja-
» mais attachés à la croix! et que cent mille coups
» de flèches transpercent notre chair, pourvu que
» le dard enflammé de l'amour de Dieu ait aupa-
» ravant pénétré notre cœur! Que cette divine
» blessure nous fasse mourir de sa sainte mort qui
» vaut mieux que mille vies! »

Voici encore ce qu'il écrivait à une dame fort vertueuse, fort âgée et fort infirme, qu'il appelait sa mère par honneur et à cause de la sainte amitié qui unissait leurs cœurs : « Je vois bien que

» désormais il faut que vous vous apprivoisiez aux
» maladies et aux infirmités en cette décadence
» d'âge en laquelle vous êtes. Seigneur Jésus ! quel
» vrai bonheur pour une âme consacrée à Dieu
» d'être fort exercée par la tribulation, avant qu'elle
» parte de cette vie ! Ma très-chère mère, où peut-
» on connaître le franc et vif amour, que parmi
» les épines, les croix et les langueurs, surtout
» quand les langueurs sont accompagnées de lon-
» gueurs ? Aussi notre cher Sauveur a témoigné
» son amour démesuré par la mesure de ses travaux
» et de ses souffrances. Faites, ma chère mère,
» faites bien l'amour à l'époux de votre cœur sur
» le lit de douleur ; car c'est sur le lit de la croix
» qu'il a fait votre cœur, avant même que ce cœur
» fût encore au monde, et ne le voyant encore
» qu'en son divin projet. Ah ! ce Sauveur a *compté*
» toutes vos douleurs et toutes vos souffrances, et
» il a payé au prix de son sang toute la patience
» et tout l'amour qui vous est nécessaire pour ap-
» pliquer saintement toutes vos peines à sa gloire
» et à votre salut ! soyez constante à vouloir douce-
» ment être tout ce que Dieu veut que vous soyez. »

Peut-on avec plus d'amour et de tendresse présenter une croix à baiser, et une croix sur laquelle il faut mourir sans en descendre ?

CHAPITRE CINQUIÈME *.

DE L'HUMILITÉ.

ARTICLE PREMIER.

En quoi consistent l'humilité et la grandeur d'âme.

Saint François de Sales explique fort clairement, dans un de ses entretiens, en quoi consistent l'humilité et la grandeur d'âme :

« L'humilité, dit-il, n'est autre chose qu'une » parfaite connaissance que nous ne sommes rien » qu'un pur néant, et elle fait que nous nous te- » nons en cette basse estime de nous-mêmes. Pour » mieux entendre cela, il faut savoir qu'il y a en » nous deux sortes de biens ; les uns qui sont en » nous et de nous ; et les autres qui sont en nous, » mais non pas de nous. Quand je dis que nous » avons des biens qui sont de nous, je ne veux pas » dire qu'ils ne viennent pas de Dieu, et que nous » les ayons de nous-mêmes ; car vraiment nous » n'avons de nous-mêmes autre chose que la misère » et le néant ; mais je veux dire que ce sont des » biens que Dieu a tellement mis en nous, qu'ils » semblent être de nous ; et ces biens sont la santé,

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, ch. 4, 5, 6 et 7.

» les richesses, les sciences et autres semblables.
» Or l'humilité nous empêche de nous glorifier et
» de nous estimer à cause de ces biens-là, parce
» qu'elle n'en fait pas plus de cas que d'un néant
» et d'un rien ; en effet, c'est ce que la raison elle-
» même nous enseigne, puisque ce ne sont point
» des biens stables et qui nous rendent plus agréa-
» bles à Dieu, mais des biens inconstants qui peu-
» vent nous échapper par un revers de fortune. Par
» exemple, y a-t-il rien de moins assuré que les ri-
» chesses de la terre qui dépendent du temps et des
» saisons, ou que la beauté qui se ternit en moins
» de rien? Il ne faut qu'une dartre sur le visage pour
» en ôter l'éclat. Et pour ce qui est des sciences,
» un petit trouble de cerveau nous fait perdre et
» oublier tout ce que nous savions ; c'est donc avec
» grande raison que l'humilité ne fait point de cas
» de tous ces biens-là.

» Mais plus elle fait que nous nous abaissons et
» nous nous humilions par la connaissance de ce
» que nous sommes de nous-mêmes, et par le peu
» d'estime qu'elle fait de tout ce qui est en nous et
» de nous ; plus aussi elle fait que nous estimons
» grandement les biens qui sont en nous, et non
» pas de nous, qui sont la foi, l'espérance et l'a-
» mour de Dieu ; comme aussi une certaine capa-
» cité que Dieu nous a donnée de nous unir à lui
» par le moyen de la grâce ; et cette estime que
» l'humilité fait de tous ces biens, est le fondement
» de la grandeur d'âme.

» Les premiers biens dont nous avons parlé, ap-
» partiennent à l'exercice de l'humilité, et les au-
» tres à l'exercice de la grandeur d'âme. L'humi-
» lité croit que nous ne pouvons rien en tant que
» de nous-mêmes, eu égard à la connaissance de
» notre pauvreté et de notre faiblesse; et au con-
» traire la grandeur d'âme nous fait dire avec saint
» Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* L'hu-
» milité fait que nous nous défions de nous-mêmes,
» et la grandeur d'âme fait que nous nous confions
» en Dieu. Vous voyez donc que ces deux vertus
» d'humilité et de grandeur d'âme sont tellement
» jointes et unies l'une à l'autre, qu'elles ne sont
» jamais séparées et ne peuvent pas l'être.

» Il y a des personnes qui s'arrêtent à une fausse
» et niaise humilité qui les empêche de regarder en
» eux ce que Dieu y a mis de bon. Elles ont très-
» grand tort; car les biens que Dieu a mis en nous
» doivent être reconnus, estimés et fort honorés;
» il faut bien se garder de les tenir au même rang
» de basse estime où nous devons réduire ceux qui
» sont en nous et de nous. Non-seulement les vrais
» chrétiens ont reconnu qu'il fallait regarder ces
» deux sortes de biens qui sont en nous, les uns
» pour nous humilier, et les autres pour glorifier
» la divine bonté qui nous les a donnés; mais aussi
» les philosophes n'ont pas ignoré cette vérité; car
» cette parole qu'ils disent : *Connais-toi toi-même,*
» se doit entendre non-seulement de la connais-
» sance de notre bassesse et de notre misère, mais

» encore de celle de l'excellence et de la dignité de
» notre âme. Réjouissons-nous donc de ce que nos
» âmes sont capables d'être unies à la Divinité par
» son infinie bonté qui a mis en nous un certain
» instinct pour nous faire toujours tendre et pré-
» tendre à cette union, en laquelle consiste tout
» notre bonheur.

» L'humilité qui ne produirait point la grandeur
» d'âme, serait indubitablement fausse ; car après
» que la véritable humilité a dit : *Je ne puis rien,*
» *je ne suis qu'un pur néant*, elle cède aussitôt la
» place à la grandeur d'âme qui dit : *Il n'y a rien,*
» *et il ne peut rien y avoir que je ne puisse, parce*
» *que je mets toute ma confiance en Dieu qui peut*
» *tout.*

» Mais remarquez que tout ceci se fait sans au-
» cune présomption, parce que cette confiance
» n'empêche pas que nous ne nous tenions toujours
» sur nos gardes, de crainte de faillir ; au contraire
» elle nous rend plus attentifs sur nous-mêmes,
» plus vigilants et plus soigneux de faire ce qui
» peut servir à l'avancement de notre perfection.
» L'humilité ne consiste pas seulement à nous dé-
» fier de nous-mêmes, mais aussi à nous confier en
» Dieu ; la défiance de nous-mêmes et de nos pro-
» pres forces produit la confiance en Dieu ; et de
» cette confiance naît la grandeur d'âme. »

ARTICLE SECOND.

Étendue de l'humilité.

Saint François de Sales explique admirablement, dans un de ses sermons, le grand exemple que notre Seigneur nous a donné en s'humiliant jusqu'à la mort de la croix.

« Le grand Apôtre, dit-il, voulant nous faire » concevoir en quelque manière l'amour que notre » Seigneur portait à l'humilité, dit qu'il s'est hu- » milié jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; » ce qui signifie qu'il ne s'est pas humilié seule- » ment pour un temps, et en quelque action par- » ticulière, mais jusqu'à la mort, c'est-à-dire dès » l'instant de son incarnation jusqu'au dernier mo- » ment de sa vie. De plus, saint Paul, pour montrer » la grandeur de cette humilité de notre Seigneur, » ne dit pas seulement qu'il s'est humilié jusqu'à la » mort, mais il ajoute : *Jusqu'à la mort de la croix*, » qui était la plus ignominieuse et la plus remplie » d'abjection qui pût se trouver. Il nous enseigne » par là qu'il ne faut pas nous contenter de prati- » quer l'humilité en quelques actions particulières, » ni pour un temps seulement, mais toujours et » en toutes occasions ; et non-seulement jusqu'à » la mort, mais jusqu'à la mort de la croix, c'est- » à-dire jusqu'à l'entière mortification de nous- » mêmes, humiliant l'amour de notre propre estime » et l'estime de notre propre amour ; car il ne faut

» pas s'arrêter à la pratique d'une certaine humilité
» apparente qui n'est que de contenance et de pa-
» roles, consistant à dire que nous sommes l'im-
» perfection même, et à faire quantité d'humilia-
» tions extérieures qui ne sont rien moins que la
» véritable humilité, si elles ne sont pas jointes à
» un sentiment intérieur qui nous fasse reconnaî-
» tre que nous sommes de vrais néants, indignes
» de vivre, et qui nous rende souples, maniables
» et soumis à chacun, observant ainsi le précepte
» de notre Seigneur qui nous ordonne de nous re-
» noncer nous-mêmes, si nous voulons le suivre.

» Il y a plusieurs personnes qui se trompent fort
» sur cette vertu, pensant que l'humilité n'est
» bonne à pratiquer que par les novices et les com-
» mençants, en sorte que dès qu'elles croient avoir
» fait quelques progrès dans les voies de Dieu,
» elles se persuadent qu'elles peuvent bien se re-
» lâcher en cette pratique, pensant être déjà as-
» sez avancées; en quoi certes elles s'abusent gran-
» dement; car ne voient-elles pas que notre Sei-
» gneur s'est humilié jusqu'à la mort, c'est-à-dire
» tout le temps de sa vie? Oh! que ce divin Maître
» de nos âmes savait bien que son exemple nous
» était nécessaire, puisque n'y ayant aucune néces-
» sité pour lui de s'humilier, il a néanmoins voulu
» persévérer en cette pratique depuis sa naissance
» jusqu'à la mort, afin de nous servir de modèle!
» Oh! que la persévérance est nécessaire dans
» cette vertu! Car combien en a-t-on vus qui avaient

» bien commencé, et qui, faute de persévérance,
» se sont perdus ? C'est pourquoi notre Seigneur
» n'a pas dit : *celui qui commencera*, *mais celui*
» *qui persévèrera sera sauvé*.

» Qu'est-ce qui a fait pécher les Anges, sinon le
» défaut d'humilité ? Car, quoique leur péché ait
» été une désobéissance, néanmoins, à prendre
» toutes choses dans leur origine, ce fut l'orgueil
» qui les fit désobéir à Dieu. Ne voyons-nous pas
» que le misérable Lucifer commença à se regarder
» et se contempler lui-même ? il passa de là à s'ad-
» mirer et à se complaire en sa beauté, et ensuite
» il dit ces orgueilleuses paroles : *Je monterai au*
» *ciel et je serai semblable au Très-Haut* ; et il se-
» coua ainsi le joug de la sainte soumission et obéis-
» sance qu'il devait à son Créateur. Il avait bien
» raison de considérer son excellente nature ; mais
» il ne fallait pas que ce fût pour s'y complaire et
» pour en tirer vanité. Ce n'est point mal fait de se
» considérer soi-même pour glorifier Dieu et le re-
» mercier des dons qu'il nous a faits. Cette parole
» des philosophes païens : *Connais-toi toi-même*,
» a été fort approuvée des anciens Pères ; car c'est
» comme s'ils eussent voulu dire : *Connais l'excel-*
» *lence et la noblesse de ton âme, afin de ne la point*
» *avilir et de ne rien faire qui soit indigne de sa*
» *grandeur*. Mais ayons grand soin de demeurer
» toujours dans les limites de l'humilité, et d'une
» sainte et amoureuse reconnaissance envers notre

» Dieu, de qui nous dépendons et qui nous a fait
» ce que nous sommes.

» Nos premiers parents et tant d'autres grands
» pécheurs ont été presque tous entraînés au mal
» par l'orgueil. C'est pourquoi notre Seigneur,
» comme un sage médecin plein d'amour pour nos
» âmes, prend la maladie dans sa racine, il vient
» en premier lieu planter dans le monde la très-
» belle et très-utile vertu de la sainte humilité,
» vertu qui est d'autant plus nécessaire, que le vice
» contraire est général parmi les hommes.

» Vous avez vu que l'orgueil a été la cause de la
» perte des anges rebelles. Voyez aussi qu'il y a eu
» parmi les hommes beaucoup de personnes qui
» avaient bien commencé, mais qui s'étant ensuite
» laissé entraîner par l'orgueil, se sont perdues mi-
» sérablement. Que ne fit pas le roi Saül au com-
» mencement de son règne? Et cependant il se per-
» vertit de telle sorte par son orgueil, qu'il fut ré-
» prouvé de Dieu, selon la commune opinion des
» Pères. Et Judas, quelle humilité ne témoigna-t-il
» pas dans les premiers temps qu'il vécut en la com-
» pagnie de notre Seigneur? Et cependant voyez
» quel orgueil il avait en mourant, ne voulant point
» s'humilier ni faire des actes de pénitence; ce qui
» fut cause qu'il désespéra d'obtenir pardon et mi-
» séricorde. Enfin l'orgueil est un mal si commun
» entre les hommes, qu'on ne peut jamais leur in-
» culquer assez la nécessité où ils sont de persévé-
» rer dans l'humilité. »

ARTICLE TROISIÈME.

Humilité de l'entendement et de la volonté.

Saint François de Sales divisait l'humilité en humilité d'entendement et humilité de la volonté; c'est-à-dire humilité de connaissance et humilité d'affection. La première consiste dans la connaissance de notre bassesse et de notre néant ; mais l'importante est l'humilité d'affection par laquelle on aime l'humiliation.

L'humilité donc, en tant que vertu morale, a son siége dans la volonté où elle a divers degrés. Le premier est d'aimer l'abjection, parce que la raison montre qu'elle nous est convenable ; le second est de la désirer, selon le penchant qui nous porte à désirer ce que nous aimons ; le troisième, de pratiquer l'amour de l'abjection, 1° en recherchant les occasions de nous humilier ; 2° en recevant de bon cœur celles qui nous arrivent du dehors. Le saint évêque de Genève préférait beaucoup cette seconde pratique à la première, parce qu'il y a bien plus d'abjection à souffrir, aimer, embrasser, recevoir avec joie les humiliations qui nous viennent sans notre choix, que celles que nous choisissons nous-mêmes, vu que notre propre choix est fort exposé aux atteintes de l'amour-propre, à moins que l'on n'ait l'intention bien droite et bien purifiée. D'ailleurs là où il y a moins de notre volonté propre, il y a plus de la volonté de Dieu.

Et quand l'on est arrivé au point de se plaire pour l'amour de Dieu dans les abjections, les opprobres et les mépris, et de surabonder de joie dans tout ce qui nous avilit aux yeux des hommes, plus cette espèce d'humilité est profonde, plus elle est sublime, car l'élévation de cette vertu consiste dans l'abaissement.

De là naît la véritable humilité effective qui doit avoir sa racine dans l'affective, afin que son cachet soit non-seulement sur le bras qui est la marque des effets et des œuvres, mais encore sur le cœur qui est le siége des affections ; et tels sont les vrais humbles d'esprit auxquels le salut est promis.

ARTICLE QUATRIÈME.

Dangers de l'élévation.

C'est une vanité de l'entendement de penser être plus que l'on n'est effectivement ; mais c'en est une beaucoup plus dangereuse de la volonté d'aspirer à une condition plus haute que celle où l'on est, et de s'imaginer qu'on la mérite, car celui qui a ce genre de vanité est dans une inquiétude continuelle ; il dédaigne tout ce qui lui est inférieur et égal, et il n'estime heureux que ceux qui sont au-dessus de lui. Le saint évêque de Genève s'estimait au contraire trop élevé dans les dignités de l'Eglise, et il songeait plutôt à en descendre pour vivre dans la retraite, qu'à monter à une plus haute élévation. Il était toujours en garde contre le vent brûlant de

l'orgueil, qui est d'autant plus à craindre que l'on est plus élevé.

ARTICLE CINQUIÈME.

Différence entre l'orgueil, la coutume de l'orgueil et l'esprit d'orgueil; et entre l'humilité, l'habitude de l'humilité et l'esprit d'humilité.

Saint François de Sales qui tenait beaucoup à ce que l'on se servît toujours d'expressions justes et précises, fait dans un de ses entretiens des réflexions importantes sur le langage que l'on doit employer en parlant de l'humilité.

« Il y a de la différence entre l'orgueil, la cou- » tume de l'orgueil, et l'esprit d'orgueil; car si vous » faites un acte d'orgueil, voilà l'orgueil; si vous » en faites des actes à tous propos et à toute ren- » contre, c'est la coutume de l'orgueil; si vous » vous plaisez en ces actes et les recherchez, c'est » l'esprit d'orgueil.

» De même il y a de la différence entre l'humi- » lité, l'habitude de l'humilité et l'esprit d'humi- » lité. L'humilité, c'est de faire quelque acte pour » s'humilier, l'habitude est d'en faire en toute ren- » contre et en toutes les occasions qui se présen- » tent; mais l'esprit d'humilité est de se plaire en » l'humiliation, de rechercher l'abjection et l'hu- » miliation en toutes choses, en sorte qu'en tout ce » que nous faisons, disons ou désirons, notre but » principal soit de nous humilier, que nous nous » plaisions à rencontrer notre propre abjection

» dans toutes les occasions, et que nous en aimions
» chèrement la pensée. Voilà ce que c'est que de
» faire toutes choses en esprit d'humilité ; c'est la
» même chose que rechercher l'humiliation et
» l'abjection en toutes choses.

» Mais que pourrons-nous faire pour acquérir
» cet esprit d'humilité ? Il n'y a point d'autre moyen
» que celui dont on se sert pour toutes les autres
» vertus, qui est de les acquérir par des actes réi-
» térés.

» L'humilité nous fait anéantir en toutes les cho-
» ses qui ne sont pas nécessaires pour notre avan-
» cement en la grâce, comme serait de bien par-
» ler, d'avoir un beau maintien, de grands talents
» pour le maniement des choses extérieures, un
» grand esprit, de l'éloquence et autres qualités
» semblables ; car en ces choses extérieures *il faut*
» désirer que les autres y réussissent mieux que
» nous. »

ARTICLE SIXIÈME.

Diverses maximes sur l'humilité.

Saint François de Sales disait que l'humilité est le fondement des vertus morales, et que quand elle se trouve jointe à la charité, elle est la base de la vraie piété. Néanmoins il voulait que l'on usât d'une grande prudence pour examiner l'humilité, car il y avait certain genre d'humilité qui lui était suspect.

1° Il y a une humilité de l'entendement par laquelle nous reconnaissons que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, que nous ne valons rien, que nous ne sommes pas capables d'avoir de nous-mêmes une bonne pensée. Mais si on se bornait à cela, cette humilité lui était suspecte, et il disait qu'elle nous était inutile lorsque nous ne nous en servions pas pour devenir meilleurs. Il ajoutait que d'ailleurs les vertus morales résident dans la volonté, et qu'ainsi cette connaissance n'étant que dans l'entendement, elle ne pouvait pas passer, si elle était seule, pour une véritable vertu. Il voulait donc qu'on joignît à cette humilité de l'entendement un véritable amour de l'abjection.

2° Il ne voulait pas qu'on se contentât de pratiquer l'humilité comme une vertu purement morale; mais il voulait que ce fût une vertu chrétienne, c'est-à-dire infuse et animée par la charité; autrement il n'en faisait pas grand cas, n'aimant point qu'un chrétien pratiquât les vertus comme aurait pu le faire un païen. Il recommandait à tout vrai fidèle d'aimer sa propre abjection, et d'y prendre plaisir pour rendre gloire à Dieu qui aime l'humilité de ses serviteurs.

3° Il désirait que l'on chérît davantage les humiliations qui ne sont pas de notre choix, disant que les croix que nous nous taillons nous-mêmes sont toujours fort inférieures à celles que Dieu nous taille.

4° La patience dans les abaissements, dans les opprobres et dans les abjections, était à ses yeux

la vraie pierre de touche de l'humilité, parce qu'on se rend en cela plus conforme à Jésus-Christ, qui s'est anéanti et humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix.

5° Il estimait la recherche volontaire des humiliations et des abjections ; mais il voulait en cela une grande prudence, parce que l'amour-propre peut se glisser subtilement et imperceptiblement dans cette recherche.

6° Il regardait comme un profond degré d'humilité, de se plaire dans les humiliations et les abjections, comme les mondains se plaisent dans les honneurs, et de se déplaire dans les honneurs comme les esprits vains se déplaisent dans les mépris. Il alléguait sur cela l'exemple de Moïse, qui avait préféré l'opprobre du peuple d'Israel aux grands honneurs dont il pouvait jouir dans la cour du roi Pharaon ; celui d'Esther, qui détestait la pompe des ornements dont elle était obligée de se parer pour plaire au roi Assuérus ; et celui des Apôtres, qui se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir des injures pour le nom de Jésus-Christ.

7° Il voulait qu'on jugeât de l'humilité par l'obéissance, selon la parole de saint Paul, qui dit que notre Seigneur s'est humilié en se rendant obéissant. « Si vous obéissez, disait-il, promptement, franchement, joyeusement, sans murmure, sans détour, sans réplique, vous êtes vraiment humble ; car sans l'humilité il est difficile d'être véritablement obéissant, parce que l'obéissance demande

» de la soumission, et que le vrai humble se rend
» inférieur et sujet à toute créature pour l'amour
» de Jésus-Christ, regardant les autres hommes
» comme ses supérieurs, et se considérant lui-
» même comme le rebut et la balayure du monde.
» Ainsi ces deux vertus sont comme deux fers qui,
» s'entrefrottant, s'éclaircissent l'un l'autre. Nous
» ne sommes obéissants qu'autant que nous sommes
» humbles; et nous ne sommes humbles qu'autant
» que nous sommes obéissants. »

8° Il recommandait qu'on s'habituât à détremper toutes ses actions dans l'esprit d'humilité. Or, qu'est-ce que détremper toutes ses actions dans l'esprit d'humilité? C'est cacher aux yeux des hommes ses bonnes œuvres, et souhaiter qu'elles ne soient vues que de Dieu, ainsi que le Sauveur nous le recommande lorsqu'il nous invite à faire nos prières et nos bonnes œuvres dans le secret.

9° Il ne voulait pas cependant que l'on craignît l'estime jusqu'au point de ne rien faire de bien aux yeux d'autrui. Il aimait une humilité noble, magnanime, courageuse; il ne voulait pas qu'elle fût lâche, timide, poltronne. Il recommandait de ne rien faire pour une fin aussi frivole que la louange; mais il ne voulait pas que l'on cessât de faire le bien, de peur d'être estimé et applaudi. « Les personnes,
» disait-il, à qui l'odeur des roses donne la migrai-
» ne, ont la tête bien faible. »

ARTICLE SEPTIÈME.

Réflexions sur ces paroles du *Magnificat* : il a regardé l'humilité de sa servante.

C'était à saint François de Sales, à ce pieux évêque si éminemment humble, qu'il appartenait de nous peindre l'humilité de la sainte Vierge. Il l'a fait en ces termes dans un de ses sermons :

« Quelle plus profonde humilité peut-on voir que » celle dont la sainte Vierge nous a donné l'exem- » ple, lorsque répondant aux éloges de sainte Eli- » zabeth, elle dit que son bonheur provenait de ce » que Dieu avait regardé l'humilité de sa servante, » et qu'à cause de cela toutes les nations l'appel- » leraient bienheureuse. Je veux vous expliquer » avec soin le sens de ses admirables paroles.

» Il y a plusieurs docteurs qui pensent que quand » la sainte Vierge dit que Dieu avait regardé l'hu- » milité de sa servante, elle n'entendait pas parler » de la vertu d'humilité qui était en elle, parce que, » selon eux, encore qu'elle eût une très-profonde » humilité, elle ne s'estimait pas humble; et il » semble que cette parole eût même été contraire » à l'humilité; leur sentiment est que, quand elle » dit que Dieu avait regardé l'humilité de sa ser- » vante, elle entendait parler de la bassesse et de » l'abjection qu'elle voyait en elle, et du néant » d'où elle était sortie.

» Toutefois il y en a d'autres d'une opinion con-

» traire qui semble être plus probable. Ils disent
» que la sainte Vierge, par les paroles qu'elle ré-
» pondit à sainte Elizabeth, entendait parler de la
» vertu d'humilité qui était en elle, parce qu'elle
» savait que c'était cette vertu qui avait attiré no-
» tre Seigneur en ses chastes entrailles. Ils ajoutent
» qu'elle parla ainsi sans craindre de perdre l'hu-
» milité, parce qu'elle reconnaissait avec action de
» grâces que l'humilité qui était en elle, ne pro-
» venait pas d'elle, mais lui était donnée de Dieu,
» et que c'était un effet de sa grâce.

» C'est ainsi que nous voyons le grand apôtre saint
» Paul dire qu'il a la charité, avec des paroles si
» assurées, qu'il semblait parler avec plus de pré-
» somption que d'humilité. *Qu'est-ce*, s'écriait-il,
» *qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?*
» *sera-ce la tribulation ou l'angoisse? la faim, la*
» *nudité, le péril, la persécution, le glaive? Je*
» *suis certain qu'aucune chose ne pourra me sépa-*
» *rer de l'amour de Dieu.* Voyez, je vous prie,
» avec quelle assurance parlait ce grand Apôtre.
» Il fallait donc qu'il fût certain d'avoir la charité.
» Oh! certes il n'y a point de doute, bien qu'il faille
» entendre que quand il disait ces paroles, il s'ap-
» puyait sur la grâce et non sur ses propres mérites.

» Ainsi l'auguste Marie ne manqua point d'hu-
» milité, et ne fit aucune faute contre cette vertu,
» quand elle dit que Dieu avait regardé l'humilité
» de sa servante, non plus que saint Paul quand il
» dit que rien ne pourrait le séparer de la charité

» de Jésus-Christ, parce que cette sainte Vierge » savait bien qu'entre toutes les vertus, l'humilité » est celle qui a le plus le pouvoir d'attirer Dieu en » nous. Le divin époux semble vouloir nous signi- » fier dans le Cantique des cantiques cet amour spé- » cial que Dieu a pour les âmes humbles ; car après » avoir considéré toutes les beautés particulières » de son épouse, il ne se montre jamais tant épris » d'amour pour elle, que lorsqu'il vient à jeter ses » yeux sur sa chaussure et sur sa démarche, ainsi » qu'il le témoigne par ces paroles : *O fille du* » *prince, que votre chaussure et vos démarches* » *sont pleines de beauté !*

» Ainsi nous pouvons dire que le Père éternel » considérant la variété des vertus qui étaient en » Notre-Dame, la trouva sans doute extrêmement » belle ; mais lorsqu'il jeta les yeux sur sa chaus- » sure, il en reçut tant de complaisance et en fut » tellement épris, qu'il lui envoya son Fils qui » s'incarna en ses chastes entrailles. Mais qu'est-ce » que cette chaussure de la sainte Vierge nous re- » présente, sinon l'humilité ? Car nous voyons que » les sandales ou souliers sont les plus vils accou- » trements dont on se serve pour l'ornement du » corps humain, parce qu'ils sont toujours contre » terre, foulant la fange et la boue. De même c'est » le propre des âmes qui ont la véritable humilité » d'être toujours basses et petites à leurs yeux, et » de se tenir sous les pieds de tout le monde.

» Cette vertu qui est la base de la vie spirituelle,

» a cela de propre, qu'elle veut toujours être contre terre, se plaisant dans la bassesse et dans l'abjection; c'est cet amour de la bassesse que Dieu regarde avec tant de complaisance en la sainte Vierge; et de ce regard procède tout son bonheur. Voilà pourquoi elle assure dans son cantique, qu'à cause de ce divin regard, elle sera appelée bienheureuse dans tous les siècles.

» Or, soit qu'on suive la première opinion de ceux qui disent que, quand la sainte Vierge assure que Dieu avait regardé l'humilité de sa servante, elle faisait réflexion sur elle-même se rappelant qu'elle avait été tirée du néant comme toutes les créatures; ou bien le second sentiment qui est de ceux qui disent que la très-sainte Vierge, considérant sa vie qui était toute sainte, toute pure et parfaite, la trouva bonne, et voyant en soi l'humilité, dit véritablement en ce sens que Dieu avait regardé son humilité; il est certain que selon l'une et l'autre interprétation, elle parla toujours avec tant d'humilité, qu'elle faisait bien voir qu'elle tenait tout son bonheur de ce que Dieu avait jeté les yeux sur sa petitesse. C'est pourquoi on peut très-bien lui appliquer ces paroles de l'épouse des Cantiques : *Tandis que le roi était dans sa couche, mon nard a exhalé son odeur.* Le nard est un petit arbrisseau qui ne s'élève jamais en haut comme les cèdres du Liban; mais il demeure toujours dans sa bassesse, exhalant son parfum avec tant de suavité, qu'il ré-

» jouit tous ceux qui s'en approchent. Certes, nous » pouvons bien dire que la sainte Vierge a été » comme un nard très-précieux ; car elle ne s'est » jamais élevée pour toutes les grandes grâces et » faveurs qui lui ont été faites, ni pour toutes les » louanges qui lui ont été données ; mais elle est tou- » jours demeurée en sa bassesse et petitesse; et par » cette humilité, elle a exhalé, comme le nard, un » parfum de si suave odeur, qu'il est monté jus- » qu'au trône de la divine majesté, et que le Fils de » Dieu est descendu du ciel pour venir s'incarner » dans ses chastes entrailles.

» Vous voyez donc combien l'humilité est agréa- » ble à Dieu, puisque notre illustre Reine fut choi- » sie pour être mère de son Fils, parce qu'elle » était humble. Et notre Seigneur même en rendit » témoignage, lorsqu'une femme qui voyait les mi- » racles qu'il faisait, s'écria : *Bienheureux est le* » *ventre qui vous a porté, et le sein que vous avez* » *sucé !* Il répondit : *Dites plutôt ; bienheureux sont* » *ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'ob-* » *servent ;* comme s'il eût voulu dire : Il est vrai » que ma mère est bienheureuse, parce qu'elle m'a » porté en ses entrailles ; mais elle l'est bien davan- » tage d'avoir écouté avec humilité les paroles de » mon Père céleste et de les avoir gardées. Ce qu'il » confirma encore lorsqu'on lui dit que sa mère et » ses frères l'attendaient ; car il répondit que ceux » qui faisaient la volonté de Dieu étaient sa mère » et ses frères. Ce n'était pas sans doute qu'il re-

» fusât de reconnaître la sainte Vierge pour sa mère;
» mais il voulait nous faire entendre que ce n'était
» pas seulement parce qu'elle l'avait porté dans ses
» entrailles, qu'elle était bienheureuse, mais
» beaucoup plus parce qu'elle faisait avec humilité
» la volonté de Dieu en toutes choses. »

ARTICLE HUITIÈME.

Correspondance entre la richesse divine et l'indigence humaine.

« Il y a, dit saint François de Sales, une cor-
» respondance admirable entre Dieu et l'homme par
» rapport à la perfection ; non que Dieu puisse re-
» cevoir aucune perfection de l'homme, mais parce
» que, comme l'homme ne peut être perfectionné
» que par la divine bonté ; aussi la divine bonté ne
» peut exercer plus parfaitement sa perfection
» hors d'elle-même qu'à l'égard de notre humanité.
» L'un a un grand besoin de recevoir du bien, et
» une grande capacité pour cela ; et l'autre une
» grande abondance de biens et une grande incli-
» nation à en donner. Rien n'est si à propos pour
» l'indigence, qu'une libérale affluence ; rien n'est
» si agréable à une libérale affluence, qu'une né-
» cessiteuse indigence, et plus le bien a d'affluence,
» plus l'inclination à se répandre et à se communi-
» quer est forte, plus l'indigent est nécessiteux,
» plus il est avide de recevoir, comme un vase vide
» est propre à être rempli. C'est donc une douce
» et désirable rencontre que celle de l'affluence et

» de l'indigence ; et si notre Seigneur n'avait as-
» suré que c'est une chose plus heureuse de donner
» que de recevoir, on ne saurait presque dire qui
» a plus de contentement, ou le bien abondant
» lorsqu'il trouve à se répandre et à se communi-
» quer, ou le bien défaillant et indigent lorsqu'il
» trouve à recevoir et à s'enrichir. Or où il y a
» plus de bonheur, il y a plus de satisfaction ; la
» divine bonté a donc plus de plaisir à donner ses
» grâces, que nous à les recevoir.

» Les mères ont quelquefois le lait en si grande
» abondance, qu'elles désirent ardemment le don-
» ner à leur enfant ; et bien que l'enfant suce le
» lait avec grande avidité, la nourrice le lui donne
» avec encore plus de plaisir.

» L'épouse sacrée s'écrie, en parlant au divin
» Epoux : *Votre lait est meilleur que le vin ; son*
» *odeur surpasse celle des parfums les plus excel-*
» *lents.* Le vin nouveau bouillonne et s'échauffe en
» lui-même par la force de sa bonté, et il ne peut
» se contenir dans les tonneaux ; mais votre lait
» est encore meilleur ; il presse votre poitrine par
» des élans continuels ; et pour attirer les enfants
» de votre cœur à venir s'en nourrir, il répand une
» odeur plus attrayante que toutes celles des par-
» fums. C'est ainsi que notre défaillance a besoin
» de l'abondance divine par disette et par néces-
» sité ; et que l'affluence divine vient au secours
» de notre indigence, par excellence de perfection
» et de bonté. Cette bonté néanmoins ne devient

» pas meilleure en se communiquant ; car elle
» n'acquiert rien, mais elle donne en se répan-
» dant hors d'elle-même ; au lieu que notre indi-
» gence demeurerait misérable, si l'abondance de
» la bonté ne la secourait.

» Notre âme donc, considérant que rien ne la
» contente parfaitement, et que sa capacité ne peut
» être remplie par aucune chose de ce monde ;
» voyant que son entendement a une inclination
» infinie de savoir toujours davantage, et sa vo-
» lonté un désir insatiable d'aimer et de trouver
» du bien, n'a-t-elle pas raison de s'écrier : *Ah !*
» *je ne suis donc pas faite pour ce monde ! Il y a*
» *quelque souverain bien dont je dépends, et quel-*
» *que ouvrier infini qui a imprimé en moi cet in-*
» *terminable désir de savoir, et cette avidité qui*
» *ne peut être assouvie. C'est pourquoi il faut que*
» *je m'étende vers lui, pour m'unir et me joindre*
» *à sa bonté, à laquelle j'appartiens, et qui m'a*
» *donné l'existence.* »

ARTICLE NEUVIÈME.

Aversion des louanges.

Saint François de Sales ne pouvait ignorer la grande estime que tout le monde faisait de sa piété ; souvent il s'en confondait devant Dieu, et plusieurs fois il en a rougi devant les hommes, lorsqu'il voyait ou entendait qu'on le tenait pour un saint et pour un fidèle serviteur de Dieu.

Une fois qu'on lui donnait de grandes louanges, il dit : « Voyez-vous ces personnes, avec leurs » louanges et leur estime, elles me feront recueil- » lir à la fin un fruit bien amer de leur amitié; » car elles me feront languir en purgatoire, faute » de prier pour mon âme quand je serai mort, s'i- » maginant qu'elle sera allée tout droit en paradis. » Voilà de quoi me profitera toute cette réputation. » J'aimerais mieux trouver dans leur amour le » fruit des bonnes œuvres et l'huile de la miséri- » corde, que les feuilles des applaudissements et » des vaines louanges. »

ARTICLE DIXIÈME.

Soin de la réputation.

Saint François de Sales comparait la réputation au tabac, qui peut être utile quand il est pris rarement et modérément, mais qui devient nuisible quand on en use trop souvent et avec intempérance.

Il a fait un chapître exprès dans son *Introduction à la vie dévote*, pour enseigner à conserver sa réputation sans s'écarter de l'humilité; et ce qu'il a enseigné de paroles, il l'a saintement pratiqué; en voici un exemple. Quelque temps après son retour de Paris à Anneci, on lui écrivit de cette première ville qu'il y était l'objet de plusieurs critiques à cause d'un conseil très-bon et très-saint que pendant son séjour il avait donné à des personnes d'une rare vertu. Il écrivit à ce sujet à l'évêque de Bel-

ley. « On me mande de Paris que l'on me rase la
» barbe de la bonne manière, mais j'espère que
» Dieu la fera recroître plus épaisse que jamais, si
» cela est pour son service. Certes, je ne veux de
» réputation qu'autant qu'il en faut pour cela ; car,
» pourvu que Dieu soit servi, qu'importe que ce
» soit par bonne ou mauvaise renommée, par l'é-
» clat ou le décri de notre réputation ? »

» Mon Dieu ! disait-il un jour, qu'est-ce donc
» que la réputation pour que tant de gens se sacri-
» fient à cette idole ? C'est un songe, une ombre,
» une opinion, une fumée, une louange dont la
» mémoire périt avec le son. Combien de person-
» nes en qui on loue des vertus qu'elles n'ont pas !
» combien n'attribue-t-on pas à d'autres des dé-
» fauts dont elles ne sont pas atteintes ! Ce mot :
» *il m'a piqué*, pour dire : *il m'a dit une injure*,
» me déplaît fort, car il y a bien de la différence
» entre le bourdonnement d'une abeille et sa pi-
» qûre ; il faut avoir l'oreille bien tendre pour ne
» pouvoir souffrir le bruit d'une mouche. Y eut-
» il jamais de réputation plus déchirée que celle
» de Jésus-Christ ? Quelles injures n'a-t-on pas vo-
» mies contre lui ! à quelles calomnies n'a-t-il pas
» été exposé ! mais voyez ensuite comme le Père
» céleste l'a exalté à proportion de son abaisse-
» ment.

» Il est des personnes, disait-il encore, qui ne
» voudraient que des persécutions illustres, afin
» que leur lumière éclatât au milieu des ténèbres,

» Mais quand les martyrs ont souffert de cruels sup-
» plices, étaient-ils loués par les spectateurs de
» leurs tourments? N'étaient-ils pas au contraire
» un objet d'exécration? Oh! qu'il y a peu de gens
» qui veuillent faire litière de leur réputation, afin
» de procurer la gloire de celui qui est mort igno-
» minieusement sur la croix pour nous ouvrir l'en-
» trée d'une gloire qui n'aura point de fin! »

Voici encore d'excellents avis que le saint évêque de Genève donnait à une dame concernant le peu de cas que nous devons faire des jugements humains:
« Je suis fâchée, dites-vous, des faux jugements que
» l'on fait de moi; on m'estime bonne, *et je ne*
» fais rien qui vaille.

» Sur cela vous me demandez une recette. La
» voici, ma chère fille, telle que les saints me l'ont
» apprise: si le monde nous méprise, réjouissons-
» nous; car il a raison, puisque nous reconnaissons
» bien que nous sommes méprisables. S'il nous es-
» time, méprisons son estime et son jugement; car
» il est aveugle. Informez-vous peu de ce que le
» monde pense. Ne vous en mettez point en souci;
» méprisez son estime et son mépris, et laissez-le
» dire ce qu'il voudra en bien ou en mal.

» Je n'approuve donc pas que l'on fasse des fau-
» tes pour donner mauvaise opinion de soi; c'est
» toujours pécher et faire pécher le prochain. Au
» contraire, je voudrais que, tenant les yeux sur
» notre Seigneur, nous fissions nos œuvres sans
» regarder ce que le monde en pense, ni quelle

» mine il en fait. On peut éviter de donner bonne
» opinion de soi, mais on ne peut pas rechercher
» de la donner mauvaise, surtout par des fautes
» faites exprès. En un mot, méprisez presque éga-
» lement l'opinion, soit bonne, soit mauvaise, que
» le monde aura de vous, et ne vous en mettez
» point en peine. De dire qu'on n'est pas ce que le
» monde pense, quand il pense bien de vous, cela
» est bon ; car le monde est un charlatan, il en dit
» toujours trop, soit en bien, soit en mal. »

ARTICLE ONZIÈME.

§ I.

Conduite à tenir lorsqu'on est calomnié.

Saint François de Sales disait que celui qui se pique de la calomnie fait grand plaisir aux calomniateurs, parce que leur dessein étant de causer de la peine à ceux qu'ils calomnient, ils ont ce qu'ils prétendent quand celui qui est calomnié se trouble, s'inquiète et se met en colère.

Il trouvait qu'on pouvait souvent dire comme un ancien Romain : « Si vous méprisez les traits des
» langues méchantes, ils s'évanouiront en fumée ;
» mais si vous vous en offensez, on croira que ce
» dont on vous accuse est véritable. »

Son mot ordinaire était qu'il fallait un peu durcir la peau de son cœur, afin qu'il ne fût pas si sensible à ces piqûres de mouches et de puces ; c'est ainsi qu'il appelait les aiguillons des mauvaises

langues. D'autres fois il les nommait des croix qui ne consistent qu'en des paroles et un peu de son, dont il faut dire : *autant en emporte le vent.*

Celui qui est douillet sur sa réputation, ne sera jamais en repos pendant sa vie. C'est le propre des plaies ulcérées et cautérisées, de craindre le moindre attouchement. C'est aussi la marque d'une âme malade d'appréhender fort tout ce qu'on peut dire contre elle; car enfin ce sont des paroles vraies ou fausses. Si elles sont vraies, il faut les regarder comme d'utiles corrections, et en tirer profit pour mieux faire à l'avenir; si elles sont fausses, elles doivent nous servir d'avertissement pour éviter de tomber dans les fautes qui nous sont injustement reprochées.

Après tout, si nous sommes vraiment chrétiens, c'est à Dieu seul que nous désirerons de plaire, le blâme et les louanges des hommes nous seront très-indifférents. Nous aurons toujours présentes à l'esprit, pour notre consolation, ces paroles du Sauveur : *Vous serez heureux lorsque les hommes diront faussement toute sorte de mal contre vous en haine de moi. Réjouissez-vous et soyez transportés de joie; car une grande récompense vous est réservée dans les cieux.*

J'ai entendu plusieurs fois de la bouche de notre Saint cette mémorable sentence, que celui qui s'excuse injustement et artificieusement, s'accuse ouvertement; et que celui qui s'accuse simplement et humblement, mérite qu'on l'excuse doucement, et qu'on lui pardonne charitablement.

On l'accusa une fois calomnieusement jusqu'à faire retentir le barreau de Paris de fausses imputations contre lui ; il ne dit autre chose sinon : « Je » me suis tu et je me suis humilié, je n'ai point » parlé pour ma défense. » Néanmoins, sur les représentations de sainte Chantal, il se détermina à justifier sa conduite. Voici ce qu'il lui écrivit sur ce sujet : « Il faut que je pratique l'enseignement de » saint Paul : *Ne vous défendez point, mes bien-* » *aimés, mais laissez le passage à la passion.* Néan- » moins, puisque vous le trouvez à propos, j'écri- » rai au premier jour à M. Bergier, afin qu'il ait » de quoi réfuter la calomnie.... Demeurez en paix » sur tout cela, ma très-chère mère. La Providence » suprême sait la mesure de réputation qui m'est » nécessaire pour bien faire le service auquel elle » veut m'employer ; et je n'en veux ni plus ni moins » que ce qu'il lui plaira que j'en aie. »

§ II.

De la patience dans les calomnies.

Saint François de Sales aimait beaucoup ces paroles de l'Apôtre : *Ne vous défendez pas, mes très-chers, mais donnez passage à la colère.* Les coups de canon s'amortissent dans la laine ou dans la terre, mais ils font beaucoup de mal aux pierres et aux autres corps durs qui leur résistent. *Les paroles douces*, dit la sainte Écriture, *éteignent la colère.* La possession de la terre est promise par la

béatitude évangélique à ceux qui sont bons, doux et patients, non-seulement parce qu'ils possèderont la véritable terre promise qui est le ciel, mais encore parce que par leur douceur ils se rendent en cette vie maîtres et possesseurs des cœurs; car, comme ils font aisément les volontés des autres, les autres aussi se plient facilement à leur volonté.

Le principal avis que donnait notre Saint à ceux qui avaient à éprouver de grandes calomnies, était de regarder le Sauveur mourant sur une croix au milieu de deux larrons et rassasié d'opprobres. « C'est là, disait-il, le serpent d'airain et sans venin, dont l'aspect nous guérit de la morsure et » des atteintes de la calomnie. En présence de ce » grand exemple de souffrances, nous aurions » honte de nous plaindre, et beaucoup plus d'avoir » du ressentiment contre les calomniateurs. »

Quiconque peut conserver la paix du cœur dans l'orage des calomnies, a fait un grand progrès dans la perfection. La vertu ne consiste pas tant dans la spéculation que dans l'action. Ce n'est pas le tout de connaître la vertu et d'en bien discourir; l'important est de la pratiquer et de s'y exercer avec soin et fidélité. Pour cela, c'est à nous de veiller et de ménager soigneusement les occasions de la réduire en acte; car ce sont autant de faveurs et de moyens que le ciel nous offre pour faire des progrès dans la vertu.

On demandait une fois à notre Saint s'il ne fallait pas repousser la calomnie avec les armes de la vé-

rité ; et si ce n'était pas mieux fait de conserver sa bonne renommée pour le service de Dieu que de pratiquer la vertu de force, en supportant avec courage la calomnie, sans rien dire pour la repousser. Il répondit qu'en ces occasions plusieurs vertus se présentaient à pratiquer.

La première est la vérité, à laquelle l'amour de Dieu et de nous-mêmes en Dieu, demande que nous rendions témoignage, mais témoignage doux, paisible, sans parole d'aigreur, sans trouble ni empressement, et sans inquiétude sur le succès. Notre Sauveur étant accusé d'être possédé du démon, répond simplement : *Je ne suis pas possédé du démon.*

Vous accuse-t-on de quelque défaut grand et scandaleux? Si vous ne le reconnaissez pas en vous, dites naïvement et sans émotion, que par la grâce de Dieu vous ne croyez pas l'avoir.

Si l'on continue à vous le reprocher, dites avec humilité que si Dieu ne soutenait votre fragilité, vous commettriez des crimes bien plus énormes. Cette espèce d'humilité ne préjudicie point à la vérité ; car la chose est certaine.

Persévère-t-on à vous accuser injustement ? pratiquez la vertu de silence à l'exemple du Roi-Prophète, qui disait : *Je suis devenu comme un homme qui n'a ni oreilles pour entendre, ni bouche pour répondre.* La réplique est l'huile de la lampe de la calomnie ; le silence est l'eau qui l'éteint. Si vous répondez au calomniateur, vous l'irritez. Cela s'appelle animer les guêpes.

Si la calomnie continue toujours, il y a grand besoin alors de la patience qui nous présente un bouclier d'une trempe impénétrable ; c'est elle qui rend notre œuvre parfaite ; c'est elle qui, unie à la charité, nous rend possesseurs de la béatitude promise par notre Seigneur à ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Redouble-t-on la calomnie, il faut avoir recours à la constance, qui est une patience redoublée et qui résiste aux maux violents.

Si la calomnie ne cesse point d'aiguiser sa langue d'aspic, il faut s'armer de la longanimité qui est une patience de longue durée ; et enfin il faut employer la persévérance qui étend sa course jusqu'au bout de la carrière, et conduit tout à une heureuse fin. Sans elle toute la trame des vertus se défile ; car c'est la fin qui couronne l'œuvre, et il faut persévérer jusqu'à la fin pour être sauvé.

§ III.

Exhortation à souffrir avec patience les calomnies.

Voici ce qu'écrivait Saint François de Sales à un prêtre qui avait été calomnié :

« J'avais déjà entendu parler de cette fâcheuse
» affaire qu'on vient de me communiquer de votre
» part ; mais comme, après avoir eu une bonne
» opinion de quelqu'un, j'ai beaucoup de difficulté
» à en changer, je ne permis pas à cette relation
» si mauvaise d'entrer dans mon esprit ; mais je
» l'arrêtai à la porte, suivant l'ancien avis :

» Celui que trop facilement,
» Par la calomnie on enchante,
» Ou bien il est sans jugement,
» Ou bien il a l'âme méchante.

» Néanmoins la chute de Salomon que j'ai si souvent en la pensée, me mit, je vous assure, fort en peine, et j'ai été bien soulagé quand j'ai vu l'attestation de M. l'Archidiacre, dont le témoignage est digne de très-grand respect. Or, courage, Dieu soit loué! Voici mon avis.

» Premièrement, puisqu'ainsi que votre lettre me le marque, la calomnie n'est pas encore entrée dans l'esprit du peuple, et qu'au contraire les plus distingués et les plus dignes juges des actions humaines de ce pays-là, sont fermes en l'opinion de votre probité, je vous conseille le silence; car, comme j'ai coutume de dire, puisque la barbe n'est ni arrachée, ni brûlée, mais seulement coupée ou rasée, elle recroîtra facilement.

» Je voudrais que le silence fût franc, et comme doivent être les actions héroïques qui se pratiquent pour l'amour de Dieu, sans se plaindre, sans témoigner de grandes répugnances au pardon; car la candeur du cœur qui pardonne, fait mieux connaître le tort de celui qui a fait l'injure. Néanmoins il faudrait ôter de devant les yeux des méchants tout ce qui peut les provoquer, et qui n'est pas du service de Dieu. »

ARTICLE DOUZIÈME.

Réponse à une plainte injuste.

Une personne qui était irritée contre saint François de Sales, vint le trouver, et lui dit franchement qu'elle avait conçu pour lui beaucoup d'aversion et de mépris. Le saint évêque, sans lui demander le motif qui l'irritait si fort, lui répondit : « Et moi, » je vous en aime davantage. » *Comment cela?* lui demanda cette personne fort étonnée. « C'est, » lui dit-il, qu'il faut que vous ayez un grand fonds » de candeur et de franchise pour me parler si ou- » vertement, et j'estime fort cette qualité. »

Je vous ai dit cela, reprit-elle, *non-seulement selon le sentiment passé de mon âme, mais encore selon le sentiment présent.* « Et moi, repartit le » saint, je vous ai parlé non-seulement selon le » sentiment présent de mon âme, mais encore se- » lon le sentiment futur, comme je l'espère de la » grâce de Dieu. »

Alors elle lui dit que son aversion venait de ce qu'on lui avait rapporté qu'il avait appuyé de sa faveur et de sa recommandation son adverse partie dans une affaire fort épineuse et fort importante. Il répondit : « Cela est vrai, et je l'ai fait parce que » j'ai jugé que le bon droit était de son côté. »

Vous devriez, reprit-elle, *vous comporter comme père commun et non comme partie ; il ne vous convient pas de favoriser l'un plutôt que l'autre.*

« Les pères communs, répondit notre saint, n'exa-
» minent-ils pas dans les contestations de leurs
» enfants qui sont ceux qui ont tort ou raison ?
» Vous devez avoir appris par le jugement qui a
» été rendu sur cette affaire, que le bon droit était
» du côté de votre partie adverse. »

On m'a fait injustice, répliqua-t-elle. « Je vous
» assure, repartit l'homme de Dieu, que si j'eusse
» été l'un de vos juges, j'aurais prononcé comme
» eux contre vous. »

Vous prenez un bon moyen pour me guérir de mon aversion, répondit cette personne. « L'in-
» justice dont vous accusez vos juges, lui dit le
» saint, est la plainte ordinaire de ceux qui ont
» perdu leur cause. Mais quand le temps aura re-
» mis votre esprit dans une assiette plus tranquille,
» vous bénirez Dieu et vos juges de vous avoir ôté
» un bien que vous ne pouviez posséder en cons-
» cience. Alors votre aversion contre eux et con-
» tre moi cessera ; ce qu'il ne faut pas espérer tant
» que la passion vous tiendra un voile devant les
» yeux. Je prie Dieu qu'il le fasse tomber au plus
» tôt. »

Amen, reprit l'autre ; *mais je voudrais savoir si c'est du fond du cœur que vous m'avez dit que vous m'en aimiez davantage.* « Oui, lui dit le
» saint, car j'aime qu'on décharge franchement
» ce qui pèse sur le cœur. Ceux qui exposent ou-
» vertement leurs plaies en rendent la cure beau-
» coup plus facile. Je n'aime point la finesse et la

» dissimulation de certaines personnes du monde
» dont les langues trompeuses ne parlent point selon
» les sentiments de leur cœur. Pour vous, je vois
» bien que quelque aversion que vous ayez actuel-
» lement contre moi, il reste encore dans le fond
» de votre cœur un avocat qui plaide secrètement
» en ma faveur, et qui me fera gagner ma cause et
» reconquérir vos bonnes grâces aussitôt que le feu
» de la passion sera éteint. »

Ensuite il lui fit voir si clairement l'injustice de sa cause, et le bon droit de la partie adverse, qu'elle fut forcée de reconnaître qu'elle avait eu tort. *Cependant*, ajouta-t-elle, *cela n'empêche pas que je n'aie moins d'estime pour vous qu'auparavant; car j'ai vu le temps où je vous regardais comme un saint.* « Et vous aviez tort alors, reprit l'humble
» évêque, car je vous assure que je suis bien éloi-
» gné d'être un saint; mais il y a quelques-uns de
» mes amis qui ont un voile sur les yeux et qui me
» croient tel qu'ils désirent que je sois. Maintenant
» que vous n'avez plus si bonne opinion de moi,
» je vous en aime davantage, non-seulement parce
» que vous êtes de mon avis, mais encore parce
» que l'idée que vous avez de moi m'est bien plus
» utile. Ceux qui m'applaudissent se trompent eux-
» mêmes et m'exposent au danger de me tromper
» avec eux, et de tomber dans la présomption qui
» pourrait entraîner la perte de mon âme. Mais
» ceux qui me méprisent, font ce que je dois faire;
» ils m'inspirent de bas sentiments de moi-même;

» ils me forment à l'humilité et me mettent ainsi
» dans la voie du salut. En un mot, les blessures
» de celui qui me dit la vérité, valent infiniment
» mieux pour moi que les compliments de celui
» qui, par un excès d'amitié, se trompe sur mon
» compte. »

FIN DU PREMIER VOLUME.